This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

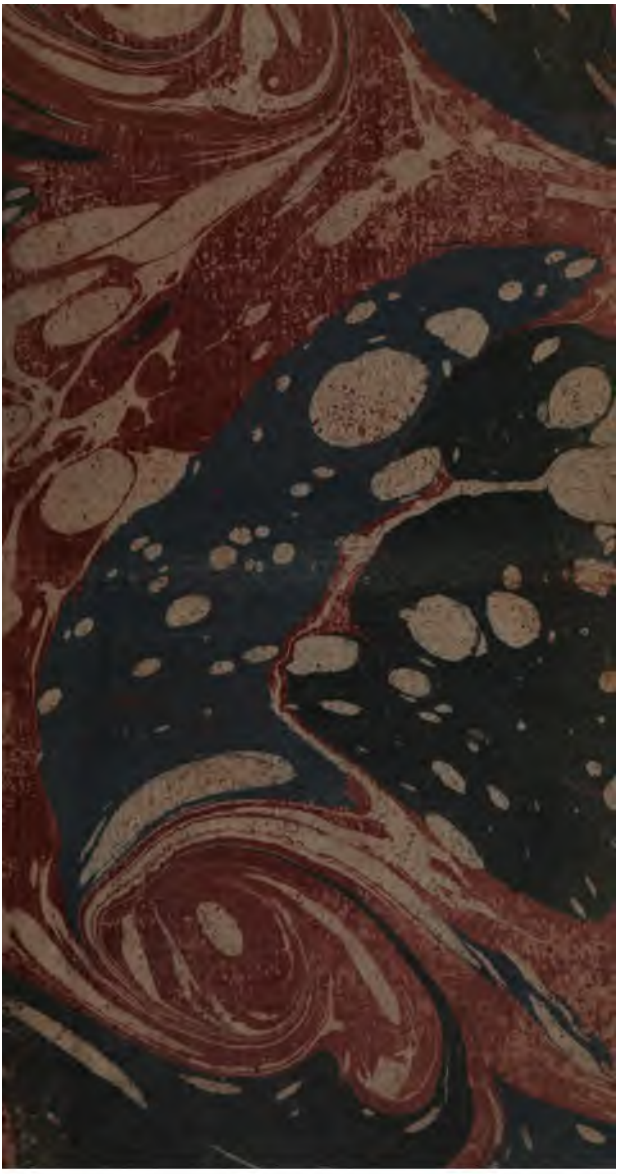
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Bibliothèque

DE

18



PQ
2
.A598

Freron, Elie Catherine

LETTRES
SUR
QUELQUES
ECRITS
DE CE TEMS.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. Martial.

TOME CINQUIEME.

A LONDRES.

Et ſe trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue ſaint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LI.

Rom. Lang
Privat
3. 7. 27
4. 346

LETTRES

SUR

QUELQUES ECRITS

DE CE TEMS.

LETTRE I.

L'Enfant Trouvé

QUE ſur ces bords heureux, où le Goût tient ſon empire, il ſe trouve des eſprits rebelles à ſes leçons, c'eſt de quoi vous ne vous êtes jamais étonné, Monſieur : chez les peuples les plus policés on rencontre quelques barbares. Mais qu'une Nation entière, qui depuis long-temps cultive les Lettres, qui ſe voit enrichie des tréſors d'Athènes, de Rome & de Paris, ne ſoit pas encore parvenue à produire un ouvrage digne d'être avoué par ſes Maîtres : comment expliquer un pareil phénomène ? Les Anglois, ſi jaloux de leur indépendance, veu-

lent-ils donc l'étendre juſques ſur leur manière d'écrire ? Regardent-ils les Ariſtotes, les Horaces, les Quintiliens & les Deſpréaux, ces ſages Légiſlateurs, comme des Tyrans qui attentent à leur liberté ? La forme de leurs Livres (me pardonnerez-vous ce parallèle) reſſemble à celle de leur Gouvernement, & retrace, pour ainſi dire, les trois Pouvoirs qui ſe réuniſſent à Weſtminſter. La Majeſté Royale eſt, en quelque ſorte, repréſentée par les traits vraîment ſublimes qui leur échapent quelquefois; la Chambre des Pairs, par les ſentimens nobles qu'ils expriment ; & celle des Communes (la plus nombreuſe) par les petits objets qu'ils s'amuſent à peindre, par les idées triviales qu'ils ne ſçavent point rebuter, par la baſſeſſe des Originaux qu'ils nous préſentent. Enfin, leur Mont Parnaſſe eſt un autre Mont Etna, qui vomit des flammes, de la cendre & de la fumée.

Je ne crois pas qu'on en juge plus favorablement, après avoir lû l'*Hiſtoire de Tom Jones ou l'Enfant Trouvé*. Ce Roman en Anglois renferme dix-huit livres, qui font ſix volumes. Cha-

que Livre eſt précédé d'un diſcours préliminaire, en forme de diſſertation, ſur quelque point de Littérature ou de morale, ordinairement étranger au ſujet. Ce goût pedanteſque regne dans le corps même de l'ouvrage, & coupe ſouvent l'action dans les momens les plus vifs. M. *de la Place*, qui nous a enrichis de cette nouvelle production Britannique, l'a prudemment réduite à quatre volumes. Il a ſenti combien ces eſpèces de préfaces, de digreſſions & de traités déparoient un ouvrage de ce genre, où, comme dans une Pièce de Théâtre bien faite, loin de refroidir l'intérêt qui réſulte d'une intrigue pathétique, on doit marcher au dénouement avec une rapide chaleur. Un autre interprète eût peut-être pouſſé la ſévérité encore plus loin que M. *de la Place*. Il eût ſupprimé tout le bas comique répandu avec profuſion dans cette Hiſtoire ; il nous eût fait grace, par exemple, du Barbier *Partridge*, plaiſant deteſtable, ennuyeux pédagogue, qui lâche à tout propos des bribes de Latin. Il eût changé ſur-tout les titres des Chapîtres, qui dégénèrent quelquefois

myſtère, auroit dû faire élever l'enfant bien loin du Château, charge ſa Confidente de le porter dans le lit même de ſon frère, le ſoir qu'il arrive de Londres. Jugez de la ſurpriſe du Gentilhomme, lorſqu'en levant la couverture de ſon lit pour ſe coucher, il trouve un enfant enveloppé de langes, & profondément endormi. Il ſe ſent émû de compaſſion pour ce petit innocent. Il fait appeller une ſervante, & lui ordonne de chercher une Nourrice. Le lendemain grand bruit, grandes informations dans la Paroiſſe. Les ſoupçons tombent ſur *Jenny Jones*, qui ne s'en défend pas. Elle implore la clémence de M. *Alworthy* qui lui pardonne, & qui même, pour la ſouſtraire aux regards & aux diſcours malins des Commères du canton, la met en état de chercher ailleurs un azile. Elle n'avoit jamais voulu nommer le père de l'enfant; elle avoit ſeulement promis à M. *Alworthy* de le lui apprendre un jour. *Miſſ Brigitte* eſt indifférente pendant tout ce vacarme. Elle feint même de ne voir l'enfant de bon œil que par complaiſance pour ſon frère. Mais dans le fond elle

eſt charmée qu'il le faſſe élever dans le Château. Cependant cette tendre mère s'amourache peu de tems après du Capitaine *Blifil*, qu'elle épouſe. Comment une fille, à qui il eſt arrivé un accident pareil au ſien, oſe-t-elle ſe marier, ſur-tout à un Capitaine qui doit être connoiſſeur ? On ne reconnoît guères à ce trait la délicate *Brigitte*. C'étoit d'ailleurs faire perdre ſon état à ſon fils, qu'elle aimoit tant, & le déclarer bâtard pour toute ſa vie. Il eſt bien difficile de concilier ſes actions avec ſes ſentimens.

Elle a un autre fils de ſon ſecond mariage. On l'éleve avec le premier ; leurs caractères ſont très-bien contraſtés. Le jeune *Blifil* promet beaucoup ; il eſt docile, recueilli, ſobre, poſé, pieux, diſcret, attentif aux leçons de ſes maîtres ; dans le fond, c'eſt une ame baſſe, un eſprit faux, un Tartuffe ſans honneur & ſans foi. *Tom-Jones* eſt prompt, imprudent, diſſipé, & regardé comme un très mauvais ſujet. Son penchant au libertinage s'étoit manifeſté dès l'enfance. « Il avoit été convaincu, » dit l'Auteur, d'avoir volé du fruit » dans un verger voiſin, un canard

« chez un Fermier, & une b
« paûme dans la poche de *J*
Mais à meſure qu'il grandiſſ
donnoit des preuves de ce bon
de cette franchiſe généreuſe
cette probité, qui malheureu
ne ſuffiſent pas pour réuſſir
monde. Ces belles qualités ſo
me plus nuiſibles qu'avanta
ſi la prudence & la circonſpec
les accompagnent. *Tom-Jones* l'
va. Son étourderie fut la ſou
ſes malheurs. Je ne vous ferai
Monſieur, le détail de ſes ava
Sachez ſeulement qu'il devin
dument amoureux de *Sophi*
unique de M. *Weſtern*, voiſin
Alworthy. Le portrait de ce
homme eſt copié d'après la
C'eſt un de ces francs Campa
entêtés de leur nobleſſe, qui
gent leur tems entre la chaſſe &
ble. Après ſes chevaux & ſes
Sophie étoit ce que M. *Weſtern*
le mieux. Elle n'étoit pas inſe
la paſſion de *Jones*. Mais le
qu'elle fût unie à un amant
On lui propoſe pour époux
qu'elle déteſte. Le Père ir
ſes refus, en pénétre la cauſe.

tard oſer aimer ſa fille ! Il n'en falloit pas tant pour échauffer la bile du bouillant Gentilhomme. Il porte ſes plaintes à M. *Alworthy*, qui déjà mécontent de *Jones* pour quelques petites fredaines que *Blifil* avoit groſſies, le chaſſe de chez lui, en lui donnant en billets de Banque une ſomme conſidérable.

Voilà donc notre Héros parti, occupé de ſa chère *Sophie*, qui de ſon côté, pour fuir l'objet de ſonaverſion, & ſans doute pour chercher celui de ſon amour, ſe ſauve une belle nuit de la maiſon paternelle, & ſe réfugie à Londres chez Lady *Bellaſton* ſa parente. La premiere choſe que fait *Tom Jones* eſt de perdre le porte-feuille que lui avoit donné M. *Alworthy*; enſorte qu'il ne lui reſte pour tout bien que le peu d'argent comptant qu'il avoit ſur lui. Il eſt médiocrement affligé de cette perte. L'image de ſa *Sophie* remplit ſeule ſon eſprit & ſon cœur. Combats nocturnes, rencontres de Voleurs & de Bohemiens, querelles dans les auberges, épiſode d'un homme qui habitoit une montagne, & qui avoit volé quarante guinées à un de ſes camarades, étant au

collège, délivrance d'une jeune femme qui alloit être pendue dans un bois par un scélérat, & qui par reconnoissance soumet ses appas à son libérateur : c'est à travers ces plaisirs & ces dangers que notre Chevalier errant arrive à Londres avec son fidelle Ecuyer *Partridge*.

L'Auteur commence son treizième livre par une invocation qu'il termine ainsi: c'est au *Génie* qu'il parle : « Arrache le voile de la sagesse à l'amour « propre, de la libéralité à l'avarice, « de la gloire à l'orgueil. Et vous que « ce divin Génie inspira, échauffa de « sa vive lumière, Aristophane, Lucien, Cervantes, Rabelais, Molière, « Shakespeare, Swift & Marivaux, « accourez, venez remplir mes pages « de vos vives & brillantes saillies. » Je ne sçavois pas qu'il y eût en Angleterre un fameux Auteur, appellé *Marivaux*, digne d'être comparé aux Aristophanes, aux Luciens, aux Molières, &c.

Tom Jones arrête une chambre à Londres chez une Madame *Miller*, où M. *Alworthy* lui-même avoit coutume de loger, lorsqu'il alloit dans la Capitale. Cette Madame *Miller* avoit

deux filles, dont l'ainée appellée *Nancy*, étoit aimée d'un jeune homme qui pour la commodité de ſes amours, occupoit un appartement dans la même maiſon. *Nightingale* étoit ſon nom. Son père vouloit qu'il fît ſa cour à une riche heritière. Obligé d'obeïr, il abandonne ſa chère *Nancy*, ſans avoir égard à la cruelle ſituation dans laquelle il la laiſſoit. Elle portoit des marques ſenſibles de ſon attachement pour un parjure. Toute la famille eſt dans les pleurs ; *Jones* accourt à leurs cris. Informé de ce qui en fait le ſujet, il vole chez *Nightingale*. Il lui fait enviſager toute l'horreur de ſon procédé. Le diſcours qu'il lui tient m'a paru de la plus grande beauté, & ſur le ton de la plus ſublime éloquence. C'eſt en vain que *Nightingale* allègue, qu'il n'oſeroit avouer *Nancy* pour ſa femme, ni ſe montrer dans le monde. » Qu'entends-je, dit *Jones*? Ah, rou» giſſez, rougiſſez d'une telle foibleſſe. » L'inſtant où vous avez juré de l'é» pouſer en a fait votre femme. On » peut accuſer ſa prudence, mais non » pas ſa vertu. Eh, qu'eſt-ce que ce » monde, que vous ſemblez tant re» douter ? Un tas de débauchés, de

» gens ſans principes & ſans mœurs ;
» de ſots & de faux importans. Par-
» don, ſi je m'échape ; cette mauvaiſe
» honte naît d'une fauſſe modeſtie,
» ombre éternelle du faux honneur.
» Quiconque a des notions du vérita-
» ble, ne pourra que vous approuver.
» Mais, duſſions-nous ſuppoſer le con-
» traire, votre cœur, mon ami, ce
» cœur que je connois juſte & ſenſi-
» ble, pourra-t-il manquer de s'en ap-
» plaudir ? Ce ſentiment pur & déli-
» cieux, qu'inſpire toujours une ac-
» tion noble, juſte & généreuſe, n'eſt-
» il pas plus ſatisfaiſant pour lui, que
» les louanges mal acquiſes de ce mon-
» de que vous reſpectez tant ? Peſez
» l'alternative ; jettez de bonne foi les
» yeux ſur ces deux différens tableaux :
» voyez d'un côté cette infortunée,
» cette tendre & crédule amante, ex-
» pirant dans les bras d'une mère ;
» entendez ſon dernier ſoupir pronon-
» cer encore votre nom ; écoutez-la
» plaindre ſon ſort, ſans accuſer la
» cruauté de celui qui le cauſe ; pei-
» gnez-vous ſa famille deſeſpérée, dé-
» teſtant l'auteur de ſa perte, & pé-
» riſſant du même coup dont vous
» avez frappé votre victime. Jettez

» enfin les yeux ſur votre malheu-
» reux enfant, ſans ſecours, ſans nom,
» ſans état, ſans appui, expirant dans
» l'opprobre, ou languiſſant dans la mi-
» ſère. Ramenez alors vos regards ſur
» vous-même ; voyez en vous l'uni-
» que auteur de cette affreuſe tragé-
» die, & refléchiſſez un inſtant. Re-
» gardez-vous, de l'autre part, diſſi-
» pant d'un ſeul mot ces horreurs,
» rendant la vie à tant de malheureux.
» Goutez la joie, jouiſſez des tranſ-
» ports de cette jeune & tendre aman-
» te, volant ou plutôt ſe précipitant
» dans vos bras ; voyez le ſang colo-
» rer de nouveau ſes joues pâles &
» livides, le feu de l'amour ranimer
» ſes yeux preſque éteints par les
» pleurs, & la reconnoiſſance expri-
» mer toute l'ardeur & la vivacité de
» ſes ſentimens. Regardez plus loin
» ſa reſpectable mère, paſſant tout à
» coup de l'abîme du malheur au
» comble de la félicité, ne plus voir
» en vous que le Dieu tutélaire, &
» le Libérateur de ſa famille. Quel
» bonheur, quel plaiſir, ô mon ami,
» de faire tant d'heureux en un in-
» ſtant ! » *Nightingale* ſe rend à des rai-
ſons ſi fortes & ſi touchantes. Il n'eſt

plus queſtion que du conſentement de ſon père ; *Jones* ſe charge d'aller trouver l'obſtiné vieillard. Il employe tant de moyens, qu'enfin il a la conſolation de voir *Nancy* épouſer ſon amant.

Ce trait doit vous donner, Monſieur, une haute idée de *Tom-Jones*. En effet il eſt peint des couleurs les plus honorables à l'humanité. La probité, la candeur, la bonne foi, la bienfaiſance ſont l'ame de toutes ſes actions. On ne peut lui reprocher que les infidelités qu'il fait à ſa Maîtreſſe. Il s'en faut bien que ſon amour ſoit renouvellé de Céladon. Malgré ſa paſſion, *l'ami Jones*, comme l'appelle l'Auteur, n'eſt point ſévère aux autres femmes. Dès le tems qu'il demeuroit chez M. *Alworthy*, il en avoit conté avec ſuccès à une certaine *Moly Seagrim*, fille d'un Garde-Chaſſe. Vous avez vû que ſur la route il s'eſt livré de bonne grace à la reconnoiſſance de l'inconnue, qu'il avoit arrachée des mains d'un furieux. Enfin, lorſqu'il eſt à Londres, il ſe laiſſe entretenir par Lady *Bellaſton*, chez qui demeuroit *Sophie*, ſans qu'il en ſçût rien.

Si je ſuivois l'Auteur dans tous ſes écarts, nous n'arriverions pas ſitôt à la

concluſion. Après bien des incidens très-romaneſques, la naiſſance de *Jones* ſe dévoile. Il y avoit longtemps que le père de *Blifil* n'étoit plus. *Miſſ Brigitte* ſa femme étoit morte à Salisbury. A ſa derniere heure elle s'étoit déclarée mère de notre héros. Elle l'avoit même écrit à ſon frère. Un Procureur fut chargé de lui porter ſa lettre ; mais comme M. *Alworthy* étoit malade, ce fut le jeune *Blifil* qui la reçut, & qui l'ayant décachetée, apprit un myſtère fatal à ſa fortune & à ſa haine pour ſon rival. Il prit le parti de ne point montrer la Lettre à ſon oncle, qui continua de regarder *Jones* comme un enfant trouvé. M. *Alworthy* vient à Londres. *Jones* étoit alors en priſon pour s'être battu contre un M. *Fitz-Patrick* qui vivoit avec la *Waters*, la même à qui *Jones* avoit ſauvé la vie dans le bois. Cette femme étoit préciſément *Jenny Jones*, qui avoit prêté ſon nom à l'enfant de *Miſſ Brigitte*. L'Ecuyer *Partridge* la reconnoît, lorſqu'elle vient rendre viſite à *Jones* dans ſa priſon. Dès qu'elle s'eſt retirée, *Partridge* ſe hâte d'apprendre à ſon maître que c'eſt ſa mère. Quel coup de

foudre pour le vertueux *Jones*, qui ſe croit inceſtueux ! Il eſt bientôt deſabuſé. La *Waters* révèle tout à M. *Alworthy* ; ſon récit eſt confirmé par le Procureur qui avoit vû mourir *Miſſ Brigitte*, & qui étoit devenu l'Intendant de M. *Alworthy*. Cet homme n'avoit jamais oſé dire un mot de ce qu'il ſçavoit, trompé par le traitre *Blifil*, qui lui avoit fait entendre que ce ſeroit déplaire à ſon oncle que de lui parler de ſa ſœur & de *Tom-Jones*. Il s'étoit même aſſocié aux noirs projets de *Blifil* ; il avoit ſuborné des témoins pour faire périr *Jones*, ſous prétexte qu'il avoit aſſaſſiné *Fitz-Patrick*. Mais celui-ci déclara qu'il étoit l'agreſſeur. *Jones* ſort triomphant de ſa priſon. *Alworthy* le reçoit dans ſes bras, & le reconnoît pour ſon neveu. *Weſtern* qui étoit venu à Londres pour enlever *Sophie*, dont il avoit déterré l'azile, aprend avec tranſport l'heureuſe découverte qui rend *Jones* digne de ſa fille. Il conſent à leur union, & le mariage ſe fait avec une ſatisfaction égale dans les deux familles. Le ſcelerat *Blifil* eſt chaſſé à ſon tour de chez ſon oncle. On lui donne de quoi vivre honnêtement.

Malgré les vices de ce Roman, je ſuis forcé d'avouer que je l'ai lû deux fois avec beaucoup de plaiſir. Il y a des endroits ſi touchans & ſi pathétiques ; le ſentiment y eſt exprimé avec tant de force & de vérité ; la morale en eſt ſi belle ; les caractères ſi vrais & ſi bien ſoutenus, qu'on ne peut refuſer à l'Auteur beaucoup de génie & de talent pour peindre les hommes. D'ailleurs, le but qu'il s'eſt propoſé eſt ſi noble & en général ſi heureuſement rempli, qu'on doit lui pardonner ſes défauts, les attribuer même à ſa nation plutôt qu'à ſon eſprit. Son deſſein, dans tout le cours de cet ouvrage, eſt de rendre l'innocence & la bonté également aimables, & ſurtout de faire voir, par les portraits de *Jones* & de *Blifil*, que la différence eſt grande entre les fautes que trop de candeur fait dégénerer en imprudences, & celles qui procèdent uniquement d'un cœur faux & gâté.

L'Auteur de ce Livre eſt M. *Fielding*, connu depuis longtems en Angleterre par différens écrits. Il a d'abord travaillé pour le Théâtre ſans ſuccès éclatant ; ce qu'il attribue, dit-on, aux manœuvres & aux caba-

les d'un rival célèbre à certains égards. C'eſt le fameux *Colley Cibber*, fils de Comédien, Acteur lui-même, & très-bon dans le comique. Mais il ne joue guères depuis qu'il a été décoré par la Cour du titre glorieux de Poëte du Roi. Ce titre, ou cette charge l'oblige de compoſer deux Odes par an à la louange du Roi, l'une pour le jour de ſa naiſſance, l'autre pour le jour de l'An. Ces deux Odes ſont chantées en grand concert, en préſence du Roi & de toute la Cour. *Cibber* réuſſit fort mal dans le Lyrique, & *Pope* s'en eſt bien moqué, ſurtout dans ſon fameux Poëme Epico-Burleſque, intitulé *The Dunciad*, comme qui diroit *la Sottiſade* ou *l'Hebetiade*. *Cibber* eſt auteur de quelques Comédies eſtimées, ſurtout d'une qui a pour titre : *The Careleſs Husband* ; c'eſt-à-dire, *le Mari ſans ſouci*. Il a auſſi donné l'hiſtoire de ſa vie, qui a fort amuſé le public à ſes dépens. On voit dans tous les ouvrages de M. *Fielding* plus d'un trait de critique directe ou détournée contre ce Poëte *Lauréat*.

M. *Fielding*, après avoir renoncé au Théâtre, s'eſt jetté dans les ouvrages periodiques. Son *Champion*,

entre autres, où il s'eſt ſignalé contre le Miniſtère & notamment contre le célebre Robert *Walpoole*, lui a attiré, à ce qu'on prétend, des chagrins & des conſolations ſingulières de la part de ce Miniſtre. *Les Avantures de Joſeph Andrews & du Miniſtre Abraham Adams*, Roman de ſa façon en deux volumes, publié en 1742, a eu le ſuccès le plus brillant en Angleterre par les mêmes raiſons qui ont empêché ſa réuſſite en France. Les ridicules nationnaux, les traits indirects lancés ſur différentes perſonnes connues, la peinture naïve des mœurs du bas peuple, & les vûes fines de l'Auteur n'ont rien de piquant ni d'intéreſſant pour nous. Feu M. l'Abbé *Desfontaines* qui loua ſi ſouvent & ſi prodigieuſement cet ouvrage dans ſes Feuilles (il l'avoit traduit) ne dut attribuer qu'à cette ſeule cauſe la froideur avec laquelle ſa verſion fut reçue. *L'Enfant Trouvé* a mis le comble à la gloire de M. *Fielding*. Un Anglois m'a dit que la premiere édition a été enlevée en feuilles toutes mouillées, & ſuivie de trois autres qui ont enrichi le Libraire & l'Auteur. Ce dernier s'eſt vû en état

de prendre un équipage. Quelle différence de nation à nation ! En France le meilleur Roman donne à peine à ſon Auteur de quoi vivre pendant une année. Le travail de M. *Fielding*, récompenſé par le public, l'a auſſi été par la Cour, qui l'a nommé *Juge de Paix* du Comté de Weſtminſter, c'eſt-à-dire, de la Cour même.

L'Infortuné.

Voici, Monſieur, un nouvel *Infortuné Reconnoiſſant ;* mais malheureuſement ce n'eſt pas M. *Guer* qui vous a tant diverti. C'eſt M. G*** *Dourxigné*, déja connu de pluſieurs gens de Lettres par quelques pièces de Poëſie, où il y a de la tournure & du ſtile, & par une critique ſenſée de l'extravagant Ariſtomène. Il ne s'agit point ici d'un Poëme, mais de quelques *Stances*, adreſſées par l'Auteur à ſon Couſin M. G*** Directeur des Monnoyes à R***. Ce généreux parent a daigné tendre une main ſecourable à notre Poëte, qui lui en marque ſa reconnoiſſance, & qui l'invite à verſer ſur ſa Muſe de nouveaux bienfaits. Les Stances ſuivantes m'ont paru les meilleures.

Les Dieux ſourds à mes cris, à mes pleurs
inſenſibles,
Ne mettront-ils jamais un terme à mes
malheurs ?
Et le fatal fuſeau des Parques inflexibles
Ne me filera-t'il que des jours pleins d'hor-
reurs ?

Damon eſt pauvre & ſot ; ſa naiſſance eſt
obſcure ;
Qui le croiroit pourtant ? De puiſſans pro-
tecteurs
Daignent ſur ce mortel, rebut de la Na-
ture,
D'une prodigue main répandre leurs fa-
veurs.

Quelques foibles talens, une candeur au-
ſtère ;
Voilà les qualités dont je ſuis revêtu ;
Mais pour celui qu'opprime une horrible
misère,
Que ſervent les talens, & même la vertu ?

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 6
Juillet 1751.

LETTRE II.

L'Orpheline.

POUR ne pas vous entretenir de deux Romans coup sur coup, j'avois résolu, Monsieur, de remettre à un autre tems l'examen de l'*Orpheline Angloise, ou Histoire de Charlotte Summers, imitée de l'Anglois par M. de la Place.* Mais la ressemblance est si frappante entre l'*Orpheline* & *l'Enfant Trouvé*, que j'ai crû devoir saisir ce rapport, qui peut-être m'eût échappé si j'avois tardé à vous en rendre compte. On prendroit *Tom-Jones* & *Charlotte Summers* pour deux jumeaux, ou tout au moins pour deux enfans du même père. Cependant ils ne sont pas nés dans le même tems, & ils doivent le jour à deux Auteurs différens. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le père de l'*Orpheline* aura beaucoup regardé *Tom-Jones*, & aura mis au monde son portrait, à quelques différences près.

Lady Bountiful, veuve riche & pleine de bonté, comme son nom Anglois le désigne, vient à Londres. Elle se promène

promène un jour dans un verger voisin de sa maison. Elle apperçoit une petite fille, âgée de sept ans environ, qui jouoit avec deux ou trois compagnes de son âge. Elle est frappée de sa beauté, de son innocence & de la douceur répandue sur sa physionomie. Elle s'informe de ses parens; on lui dit que c'est une Orpheline, qui est à la charité de la Paroisse. *Lady Bountiful* en est touchée; elle la demande, l'obtient moyennant quelques Guinées, & l'emmène avec elle à son Château de *Bounti-Park* dans le Païs de Galles. *Mistris Eggelstone*, vieille fille, parente de *Mylady*, est chargée de l'éducation de l'Orpheline. Son orgueil est humilié des soins qu'on exige d'elle pour une fille de Paroisse. Elle forme le projet de la perdre dans l'esprit de sa Bienfaitrice. Elle en fait mille plaintes journalières; elle suppose avoir appris dans la Ville voisine qu'une libertine du premier ordre étoit sa mère; elle lui impute le vol de quelques colifichets perdus dans la maison; tandis que c'étoit la Gouvernante elle-même qui les avoit dérobés; enfin elle vient à bout de la faire chasser. Le Docteur *Burton*,

Medecin de *Mylady*, obtient la permiſſion de la conduire à un Château voiſin, & la recommande à la Concierge. Son innocence eſt bientôt reconnue ; on découvre même ſa naiſſance. Une *Miſtris Bell* ſe trouve fort à propos pour raconter ce qui en eſt. Elle aprend à Lady *Bountiful* que *Charlotte* eſt fille de condition ; que ſon père étoit le Capitaine *Summers*, ſecond fils de *Lord-Vicomte de* ***, du Royaume d'Irlande, & ſa mère fille unique du Docteur N***. Evêque de *** qui lui avoit laiſſé une dot de cinq mille livres Sterlin ; que *Summers* ayant tout diſſipé, lui & ſa femme étoient morts dans la misère, & qu'on avoit été obligé de recommander leur enfant à la Paroiſſe. *Charlotte* eſt rappellée de ſon exil, & la perfide *Eggelſtone* chaſſée avec indignation. Le caractère de cette femme eſt celui de *Blifil* ; *Lady Bountiful* eſt M. *Alworthy*.

Notre Héroïne touche à ſa dix-ſeptiéme année. « Ses yeux brillent « d'un feu vainqueur ; ſa gorge naiſ- « ſante offre aux regards la blancheur « de la neige ; *ſes traits mieux définis*, « *en acquérant la régularité que promet-* « *toit leur aſſemblage, ont acquis plus*

« *d'intention* » *Sir Thomas*, fils unique de *Lady Bountiful*, ne peut se défendre de tant de charmes. Tous deux de même âge, elevés l'un avec l'autre, jouant toujours ensemble, il eût été bien singulier qu'ils ne s'aimassent pas. M. *Croft*, jeune Gentilhomme de Londres, cousin de *Sir-Thomas*, vient troubler leurs amours. *Charlotte* lui inspire la plus forte passion. La froideur avec laquelle elle reçoit sa déclaration ne le rebute pas. Il veut à toute force se satisfaire ; il pénètre dans la chambre de *Charlotte*, qui dormoit profondément. L'infâme alloit triompher, lorsque le bruit d'une table de nuit renversée éveille tout à coup *Charlotte*, qui surprise & frémissant de se trouver entre les bras d'un homme, pousse des cris affreux, fait retentir toute la maison de ses clameurs. L'indigne *Croft* se sauve, & va se remettre dans son lit, pour que les soupçons ne tombent point sur lui. Mais *Charlotte* l'avoit reconnu. *Sophie*, cette tendre amante de *Tom-Jones*, avoit été exposée au même danger, lorsqu'elle étoit à Londres.

Cette avanture occasionne des scènes

vraîment Angloiſes. Le Miniſtre *Goodheart*, Chapelain du Château, exige de *Croft* qu'il ſe juſtifie. Sur ſon refus le bon Miniſtre le déclare coupable. *Croft* s'empare d'une chaiſe & la lui jette à la tête. Il s'arme d'une bouteille; mais il ne frappe que la chaiſe, y briſe ſa bouteille, & inonde de la tête aux pieds le pauvre Miniſtre. *Marguerite* de ſon côté, femme de Chambre de *Mylady*, qui malheureuſement étoit abſente avec *Sir Thomas*, vomit mille imprécations contre *Croft*. « Vous euſſiez mieux fait de vous « taire, lui répond celui-ci; mais je « ſuis bien bon de répondre à tout ce « radotage, comme ſi ma réputation « dépendoit d'une vieille folle.... « D'une vieille folle, dis-tu? Va, « toute vieille que je ſuis, je ne ſuis « pas du moins ce qu'eſt ta mère. « Vieille folle, dit-il? Va, gredin, « tu ne ſeras jamais vieux, toi: ton « extrait mortuaire eſt déja tout dreſ- « ſé chez le Notaire de *Tyburn*. * » Que dites-vous, Monſieur, de ces propos dignes d'entrer dans une Hiſtoire des Halles? *Lady Bountiful* elle-même ſe permet des expreſſions bien

* C'eſt la Grêve de Londres.

indécentes pour une femme de son rang & de son caractère. Elle reproche grossièrement ses bienfaits à *Charlotte*, l'appelle *orgueilleuse mendiante, gredine, fille de Paroisse & de charité*, parce qu'elle refuse d'épouser *Croft*, qui a voulu la deshonorer. N'en déplaise à l'Auteur, sa *Mylady* est un peu extravagante. Elle sçait que *Miss Summers* est une fille de condition; qu'elle aime *Sir Thomas*, qui brûle également pour elle, & elle ne veut point de ce mariage, sous prétexte de sa noblesse; tandis qu'elle le trouve bon pour *Croft* son parent qui est un *Lord*. C'est donc l'avarice qui la tient: & on l'a peinte comme la générosité même.

Charlotte, pénétrée de respect & de reconnoissance pour *Lady Bountiful*, affligée des chagrins qu'elle lui cause involontairement à cause de l'amour de son fils, prend le parti de s'éloigner d'elle-même d'un séjour, où elle apporte tant de trouble. Elle se sauve une nuit du Château, seule, & sans aucune connoissance des chemins. Elle est attaquée par des voleurs, qui prennent ses bijoux, son argent, ses habits, & la lient à un arbre. Un

d'eux qui l'avoit trouvée jolie, fait part de ſon idée à ſes compagnons. C'eſt à qui l'aura le premier. Leur querelle s'échauffe ; ils ſe battent. Pendant ce tems des Cavaliers viennent à paſſer. Les Bandits prennent la fuite, oubliant d'emporter leur butin. L'un des Cavaliers délie *Charlotte* ; c'étoit un Fermier qui revenoit d'une Foire avec ſes gens. Il aide la belle voyageuſe à ramaſſer ſes hardes & ſes bijoux, & la met en croupe derrière lui. Ce bon Fermier l'invite à venir ſe repoſer quelques jours dans ſa maiſon. *Charlotte* y conſent. Tout le tems qu'elle paſſe dans cette Ferme eſt très-peu intéreſſant. L'amour des deux Païſans *George* & *Dick* eſt ridicule. *Gillette* ſœur de *Dick* accable *Charlotte* d'injures ſur le mépris qu'elle témoigne pour ſon frère. On l'accuſe d'avoir volé les bijoux qu'elle a ſur elle ; on la traîne chez le Juge de paix *Sir Worthy*, qui reconnoît ſon innocence, & la retient chez lui quelque tems. Elle part enfin pour Londres avec une lettre de recommandation de *Lady Worthy* pour *Lady Davis*, chez laquelle elle devoit entrer en qualité de femme de chambre.

Charlotte à ſon arrivée va loger chez la *Waller* femme de mauvaiſes mœurs, qui ſe propoſe de la corrompre. Elle commence par lui annoncer que *Lady Davis* eſt partie pour l'Allemagne. *Charlotte* ne tombe dans aucun des pièges qu'on tend à ſa vertu. Elle ſe rit des diſeuſes de bonne aventure ; apoſtées pour lui prédire une fortune immenſe ; elle refuſe les hommages du Capitaine *Price*, à qui l'on facilite tous les moyens de la ſéduire juſqu'à le faire entrer dans la chambre de l'Orpheline au milieu des ténèbres. Une chûte dangereuſe l'empêche d'exécuter ſon coupable projet. *Charlotte* crie au meurtre. Le Connétable arrive avec ſa brigade. La *Waller* & ſa fille, qui avoient tramé ce complot, ſont conduites à l'hôpital. *Charlotte* change de demeure ; elle tombe dans les mains de la *Maſſey*, autre Intendante des plaiſirs de Londres. L'Orpheline manque d'argent ; on lui en donne ; on la force même d'en accepter d'une Lingère ſous le titre de prêt. Cette Lingère étoit de moitié avec l'hôteſſe pour tirer parti des charmes de la jeune *Charlotte*. On l'envoye chez un grave Magiſtrat ;

âgé de ſoixante ans, qui veut lui confier le ſoin de ſa maiſon. Elle s'y rend, & bientôt elle découvre les deſſeins du vieux libertin, qui en lui recommandant d'être ſage avec les domeſtiques, lui prend la main, la careſſe & l'approche de ſa bouche. Il n'apprendroit pas volontiers, dit-il, qu'aucun d'entre eux osât toucher cette jolie petite main. « Tout ceci « m'apartient & doit être gardé pour « moi.... Oui, ſur ma foi, vous le « devez, en vérité vous le devez, « chère petite *Miſſ*... Ce petit nez, « ces petits yeux brillans, ce petit « coû, cette peau de ſatin : tout cela, « dis-je, m'apartient ; c'eſt pour moi « ſeul qu'il faut les conſerver ; n'eſt-« il pas vrai, petite ? N'eſt-il pas vrai, « charmante, & mille fois charmante « *Miſſ* ? Tout cela n'eſt-il pas mon « bien, mes tréſors, mes châteaux, « ma fortune ? Et ces petits, car tout « eſt à moi, mon enfant ; tout eſt à « votre bon papa, & ces petits... » *Charlotte* indignée repouſſe ſes mains téméraires. Le mouvement qu'elle fait ébranle tellement le fauteuil du vieux Singe, qu'il tombe à la renverſe, & va ſe heurter rudement la

tête contre la cheminée. La belle Orpheline ſort furieuſe. La *Maſſey* & la Lingère, piquées de ne pouvoir dompter une vertu auſſi inflexible, ont recours à un moyen violent. Elles font traîner *Charlotte* en priſon pour l'argent qu'elle leur devoit. Elles ſe flattent que ſa ſituation la determinera à ce qu'elles ſouhaitent. Mais une Dame charitable, qui aprend l'aventure de notre Orpheline, lui envoye de quoi rembourſer ces Mégères, & on lui rend ſa liberté. La même Dame la retire peu de tems après chez elle. Elle s'appelle *Lady Morgan*, & il ſe trouve que c'eſt la mère de notre *Charlotte*. Sous prétexte de lui donner une fête ſur l'eau, on avoit conduit *Lady Summers* au vaiſſeau de *Sir Morgan*, qui en étoit amoureux, & qui partoit le jour même pour l'Amérique. *Charlotte* étoit reſtée entre les mains d'un Medecin appellé M. *Nick*, ami de *Lady Summers* & de *Sir Morgan*. C'étoit ce Medecin qui avoit imaginé de jouer ce tour à *Mylady*, pour la forcer malgré elle-même à être heureuſe. M. *Nick* étant mort quelque tems

après, *Charlotte* resta sans ressource, on la mit à la charité de la Paroisse. *Sir Morgan* ne vêcut pas long-tems non plus, & ce ne fut qu'au lit de la mort que *Lady Summers* l'épousa. Elle étoit revenue à Londres avec des biens considérables que lui avoit laissés ce second mari. *Sir Summers*, son premier époux, vivoit encore. On avoit fait courir le bruit qu'il étoit mort, pour étouffer une affaire d'honneur qu'il avoit eue. Il étoit parti pour les Indes, où il avoit fait une fortune immense, & il en étoit de retour. Vous voyez, Monsieur, combien de reconnoissances tout cela doit amener. *Charlotte*, après bien des traverses, jouit enfin de la plus parfaite félicité. Elle retrouve un père & une mère, & elle épouse *Sir Thomas*.

L'Auteur de cet ouvrage a gardé l'anonyme ; on dit seulement qu'il est illustre. Il est évident que l'*Enfant Trouvé* lui a donné l'idée de son *Orpheline*. Il n'y a pas jusqu'aux titres des chapitres, dont il n'ait jugé à propos d'imiter la gayeté. On en trouve d'intitulés: *Ah, tant mieux... Qu'il étoit tems!... Ah respirons enfin... Digression, transition, écart*.

ou ſi l'on veut, Chapitre néceſſaire....
Qu'on lira tout entier... Qui promet
beaucoup. Cette affectation me paroît bien puérile. Je n'aime pas auſſi que l'Auteur ſe mette plattement en jeu, & coupe le fil de ſa narration pour parler de lui-même, comme il le fait au commencement du quatrième & dernier volume : » Monſieur *l'Auteur* va faire maintenant « un grand effort, pour amener à bien « la concluſion de ſon ouvrage. Eh « bien, penſez ainſi, ſi vous voulez, « *benins Lecteurs*; ſentez tout le plaiſir « ou le dégoût que produit déja « cette idée; ne liſez plus qu'avec « cet air avantageux qu'inſpire aux « yeux perçans du ſiécle une certitude fondée ſur mille expériences, « de la conſtante infaillibilité de leurs « lumières. Mais liſez cependant : « voyez, jugez, peſez bien par vous « mêmes, & non ſur le rapport d'autrui, *ſi le bon homme Auteur ou* « *Traducteur*, ſe tire un peu paſſablement d'affaire. » Sur ce que *Charlotte* refuſe le Capitaine *Price*, l'Auteur fait parler ainſi une femme qu'il introduit : « Oh, peſte ſoit de « la ſotte, dit la grave *Miſſ Vété-*

« *rine* ; & moi, j'euſſe accepté le « Capitaine : c'eſt plus qu'elle ne « méritoit. C'étoit bien la peine *à* « *M. l'Auteur* de nous occuper ſi « long-tems de cet homme, puiſqu'il « ne doit eſſuyer qu'un refus ? Mais, « c'eſt ainſi qu'ils ſont tous : exac- « tement comme les Procureurs ; *ma-* « *tière ou non, il leur faut des volumes ;* « *& plus ils nous ennuyent, & plus ils* « *ſont payés.* Mais, finiſſons encore un « coup : puiſqu'il le faut, pour bien « finir, mariez nous la vîte ; & ſi ce- « lui-ci vous déplaît, paſſons, & « voyons enfin l'autre. »

De pareils traits, Monſieur (& il s'en trouve un grand nombre dans les deux Romans) ne vous paroiſſent-ils pas pécher contre le bon Goût ? Bien des gens penſent, qu'on ne peut donner une idée fixe & préciſe de ce Goût ; qu'il varie ſuivant les tems & les lieux, & que dans ſes différentes révolutions, toujours eſtimable, il doit être adopté. C'eſt comme ſi l'on prétendoit que le bon ſens eſt arbitraire. Il y a certainement une Raiſon ſouveraine, indépendante des préjugés, des mœurs & des uſages des peuples. Elle eſt

de tous les ſiècles & de tous les païs. Il faut donc reconnoître auſſi un bon Goût, un vrai Goût dans les ouvrages d'eſprit, qui n'eſt autre choſe que cette Raiſon même parée avec délicateſſe par les mains légères de l'imagination. Un exemple fera peut-être mieux ſentir cette verité.

Vous êtes dans un Cercle; un homme conte une hiſtoire: ſi, au lieu de narrer avec une élégante ſimplicité, il s'aviſe de ſemer de prolixes réflexions; s'il s'arrête ſur un mot pour avoir occaſion de diſſerter; s'il s'appeſantit ſur des points de morale ou de politique; s'il hériſſe ſon récit d'antithèſes pour faire le bel-eſprit; ou s'il l'égaye par de mauvaiſes pointes, & par une baſſe familiarité, pour paroître plaiſant; enfin, ſi au ſujet de l'hiſtoire qu'il a promiſe, il en raconte mille autres qui n'y tiennent point: n'eſt-il pas vrai, Monſieur, que vous ſerez excédé de cet ennuyeux verbiage, & que vous rappellant le docte & ſoporifique Plaidoyer de l'*Intimé*, vous ferez peut-être au Narrateur l'affront de vous endormir comme *Dandin*? Ce que je

viens de dire convient à plus d'un Ecrivain François ; l'application aux Romanciers d'Angleterre eſt encore plus juſte & plus générale.

Je me flatte, Monſieur, que vous n'attribuerez point à une partialité nationale le jugement que j'oſe porter ſur la Littérature de ce peuple reſpectable, digne de notre admiration & peut-être de notre envie par rapport à ſes progrès dans les Arts & dans les Sciences ſpéculatives. Mais juſqu'à ce que le Goût réforme leur Théâtre & poliſſe leurs ouvrages d'agrément, l'Europe nous adjugera la palme des Belles-Lettres.

A l'egard de l'*Orpheline*, malgré ſa reſſemblance avec l'*Enfant Trouvé*, vous avez ſans doute obſervé, Monſieur, le contraſte qui regne dans le caractère des deux Heroïnes, *Sophie* & *Charlotte*. Vous avez vû que *Sophie* ſuit ſon Amant, tandis que *Charlotte* le fuit ; que l'une cède à ſon penchant ; que l'autre ſçait y réſiſter ; que toutes deux, vertueuſes au fond, different pourtant dans la forme. Ce que je trouve de ſingulier, c'eſt que *Sir Thomas* ne coure pas après *Charlotte*, tandis que *Miſſ Weſtern* court

après *Tom-jones*. N'eût-il pas été plus décent & plus naturel que *Sophie* ne ſe ſauvât point de la maiſon paternelle, & que *Sir Thomas* volât ſur les traces de ſon amante fugitive ?

Mais à nos Romanciers parler de vraiſemblance,
C'eſt aux Prélats de Cour prêcher la Réſidence.

M. *de la Place* a trop d'eſprit & de goût, pour ne s'être pas apperçû lui-même des défauts de ſes deux modèles. Il a jugé avec raiſon que le ſentiment décideroit en leur faveur. L'interêt, après tout, eſt la prèmiere qualité d'un Roman ; & je n'en connois guères qui attachent & qui attendriſſent davantage. Ils ſont d'ailleurs écrits de ce ſtile naturel qui convient à des ouvrages pleins d'action. Je dois auſſi vous avertir, pour la gloire du Traducteur, que l'original Anglois de *l'Orpheline* ne lui a fourni tout au plus que la moitié de ſes matériaux ; qu'il l'a preſque entiérement refondu ; que l'Hiſtoire ſingulière de *Montroſe* & de *Fanny*, Epiſode très-touchant, eſt de ſon

invention; que *Lady Summers* ou *Morgan* étoit encore crue morte, lorſque l'ouvrage a paru en Angleterre; qu'enfin le dernier volume, qui, ſans contredit, eſt le plus intéreſſant, ne doit preſque pas un mot à l'original. M. *de la Place* multiplie de jour en jour ſes droits à l'eſtime & à la reconnoiſſance du public. C'eſt à lui que nous avons l'obligation de connoître la littérature Angloiſe. C'eſt lui qui a découvert ces ruiſſeaux bourbeux, mais qui roulent des paillettes d'or & des pierres précieuſes, ces ſources autrefois cachées, où la plus célèbre de nos Muſes a puiſé une grande partie des ornemens qui compoſent ſa parure. Les travaux utiles de M. *de la Place* augmentent nos richeſſes. Nous n'avons beſoin que de diſcernement, pour tirer *ANGLI de ſtercore gemmam.*

Recherches ſur les Panomimes

L'Erudition, lorſqu'elle daigne parler notre langue & ſe prêter à notre délicateſſe, excite notre curioſité, & s'attire nos hommages; ſurtout, ſi le point, qu'elle entreprend d'éclaircir, a quelque rapport avec nos mœurs. Un livre qui paroît de-

puis peu réunit ces avantages. Il eſt intitulé : *Recherches hiſtoriques & critiques ſur les Mimes & ſur les Pantomimes, avec des Notes.* Nous avons pluſieurs ouvrages ſur les anciens ſpectacles ; mais à peine y fait-on mention des Mimes & des Pantomimes, qui néantmoins ont été aſſez célèbres dans l'Antiquité, pour mériter qu'ils devinſſent ſeuls les objets d'un écrit intéreſſant. L'Auteur de celui que je vous annonce, Monſieur, a profité des recherches que les Anglois & les Allemands ont faites ſur cette matière. Il y a quelques endroits qu'il a traduits preſque littéralement d'une diſſertation ſçavante & judicieuſe imprimée à Hambourg. Il y a joint des découvertes nouvelles & des réflexions relatives à nos uſages. L'ouvrage eſt diviſé en deux parties. Il eſt queſtion dans la première *de l'origine des Mimes & des Pantomimes, & des tems où ils ont été en regne.* L'Auteur commence par donner l'étymologie de ce nom *Pantomime.* Il eſt formé de deux mots Grecs, *Pan* qui veut dire *Tout* & *Mimos* qui ſignifie *imitateur.* Je n'entrerai point dans l'aride détail des di-

verſés opinions des Sçavans ſur le tems où les Mimes & les Pantomimes ont commencé à être connus. Les uns les font remonter juſqu'à la naiſſance du monde; les autres juſqu'à la guerre de Troye; pluſieurs en attribuent l'invention aux Romains. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que ces Comédiens n'ont jamais été plus en vogue que ſous le regne d'Auguſte, & que leur art fut alors pouſſé à ſon point de perfection. Ainſi nous nous arrêterons à cette époque. Les Mimes n'étoient autre choſe que des Hiſtrions qui furent d'abord introduits dans les entre-actes des Comédies, pour amuſer les Spectateurs par différens geſtes. On rendit ces intermèdes plus agréables, en les diſpoſant de manière qu'ils euſſent quelque rapport au ſujet de la pièce qu'on jouoit. Les Mimes repréſentoient ſi bien par la ſituation du corps, par les geſtes des mains & par les ſignes du viſage, les paſſions & les actions différentes de chaque perſonnage qui avoit paru dans l'Acte, que ce langage muet parut bientôt plus éloquent que la déclamation même. On ſépara des Co-

médies ces entre-actes de Mimes, & on en compoſa une eſpèce particulière de ſpectacle. Les pièces qu'on y joua furent auſſi appellées *Mimes*; ainſi ce nom ſignifioit également l'Acteur & l'ouvrage. Ce nouveau Théâtre ſupplanta la Comédie régulière, à laquelle il devoit ſa naiſſance. N'eſt-il pas à craindre que le goût que nous témoignons pour les Parades, la Foire & les Parodies, ne porte le même coup à notre Comédie Françoiſe, ſeul ſpectacle digne d'une nation éclairée & polie? Les *Mimes* paroiſſoient toujours deux à deux ſur la Sçène, l'un chargé des *premières parties* ou du premier Rôle, déclamoit les vers de la pièce; l'autre, chargé des *ſecondes parties* ou du ſecond Rôle, exprimoit par des geſtes & des attitudes le ſens & la paſſion contenus dans les paroles que le premier Acteur prononçoit. Les pièces & les geſtes des Auteurs & des Acteurs *Mimes* étoient ſouvent obſçènes. Leur but étoit de faire rire le peuple par des bouffoneries; il n'y avoit ni caractères, ni intrigues, ni dénoûmens; c'étoit un mêlange de ſottiſes burleſques, de bons mots

ſatiriques, & de balourdiſes ridicules. Une Sçène in-promptu entre *Arlequin* & *Scapin* peut donner, à la groſſière indécence près, quelque idée des *Mimes*. Cependant on réforma ces piéces ſcandaleuſes, & on en fit de moins mépriſables, qui ont donné lieu à la diſtinction des pièces *Mimes* morales, & des pièces *Mimes* burleſques.

Les Romains non contens d'applaudir aux Acteurs *Mimes* dans les ſpectacles publics, les mirent de leurs parties de plaiſirs, de leurs feſtins, de leurs céremonies domeſtiques; ils les employèrent juſques dans les funerailles. Ces derniers furent appellés par excellence *Archimimes*. Leur fonction étoit de danſer devant le cercueil. Ils contrefaiſoient par leurs attitudes la vie & les mœurs du défunt. Ils repréſentoient juſqu'à ſes défauts, pour faire rire le peuple aux dépens du mort. On ne pouvoit pas dire de ces muettes Oraiſons funèbres ce que l'on dit des nôtres; qu'elles ſont un amas pueril & ampoulé de flatteries, & le plus ſouvent de menſonges.

Quelques *Mimes*, par un exercice

continuel, portèrent leur art ſi loin ; qu'ils ſçurent repréſenter une intrigue ſuivie, une action principale, au lieu que les autres *Mimes* n'avoient repréſenté que des farces ſans aucune liaiſon. Ces *Mimes* habiles ſe ſeparérent de la troupe des *Mimes* ordinaires, & furent appellés *Pantomimes*. *Pilade* s'acquit une grande réputation dans ce genre. Il employa des Chœurs de Muſique inſtrumentale & vocale ; au lieu que les *Mimes* ne s'étoient ſervis juſqu'à ſon tems que d'une ſeule flûte & d'une ſeule voix. Il étoit ſi conſommé dans ſon art qu'il jouoit, ou plûtôt qu'il danſoit ſeul toute ſorte de pièces entières. Il eut le bonheur de trouver un émule digne de lui dans *Batille*, affranchi de Méçène. Ces deux célèbres Pantomimes avoient chacun un merite particulier. *Batille* excelloit dans le Comique, & *Pilade* dans le Tragique. Ils furent bientôt ennemis ; le peuple Romain ſe partagea entre ces deux perſonnages importans ; en ſorte qu'il y eut la faction de *Batille* & celle de *Pilade*. Ce dernier fut exilé, ſans doute par le crédit & les brigues des Partiſans de ſon rival. Il ne tarda pas à être

rappellé ; ce qui fit tant de plaiſir aux Romains, qu'ils ceſsèrent de murmurer contre quelques Loix nouvelles de l'Empereur, qui leur paroiſſoient trop rudes. Auguſte reprocha vivement à *Pilade* ſes démêlés avec *Batille*. *Pilade* répondit avec autant d'eſprit que d'audace : *Roi, tu es un ingrat ; laiſſe le Peuple s'amuſer de nos querelles.* Cette réponſe du Pantomime fait voir qu'il avoit pénétré les vrais motifs d'Auguſte. Ce fut en effet par des vûes politiques que ce Prince favoriſa *Pilade* & *Batille*. Il cherchoit à dompter les eſprits des Romains, accoutumés à la guerre. « Auguſte introduiſit les Pantomimes, dit Tacite, non » ſeulement pour faire plaiſir à Mécène qui aimoit beaucoup *Batille*; mais » auſſi, parceque cet Empereur » avoit reconnu l'utilité que la politique peut tirer de ces ſortes de ſpectacles. «

La ſeconde partie de ce petit ouvrage eſt encore plus intéreſſante que la première : elle renferme des *conſidérations particulières ſur les Pantomimes*. L'Auteur examine quelles pièces ils jouoient ou danſoient ; comment ils étoient habillés ; en quoi conſiſtoit

leur art. Les priviléges que les Empereurs leur accordérent, les richeſſes immenſes qu'ils acquirent, les dignités dont ils furent revêtus, les troubles qu'ils occaſionnérent ; en un mot, toutes leurs avantures ſont ici détaillées.

Les Pantomimes repréſentoient ſans diſtinction toutes les Fables Tragiques, Comiques & Satiriques. Ils s'attachoient plus particuliérement aux Fables des Dieux & des Héros. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'un ſeul Pantomime jouoit une piéce entière, telle que les Fureurs d'Hercule, celles d'Ajax, l'Hector, le Capanée & mille autres. Outre les Fables & les Hiſtoires, on repréſenta dans la ſuite la Philoſophie & les différens ſyſtêmes. On exprimoit par les danſes la force & l'excellence de la Philoſophie de Pythagore, par exemple, plus éloquemment que n'eût fait un Profeſſeur. Ainſi cet art ſe perfectionna même après *Pilade* & *Batille*, qui étoient de grands Maîtres. L'hiſtoire fait mention de Pantomimes qui repréſentoient d'une maniere intelligible des piéces entières & ſuivies, ſeulement par des geſtes, ſans em-

ployer aucun chœur de voix, aucune chanſon, aucun inſtrument. Voici un fait plus merveilleux encore : il eſt rapporté par Hérodote, Hiſtorien un peu ſuſpect. Un Roi voulant marier ſa fille, pluſieurs Princes ſe diſputerent cette conquête. Il en parut un ſur les rangs, ſupérieurement verſé dans l'art des Pantomimes. Invité à montrer ſes talens, il ſe ſurpaſſa lui-même ; après avoir repréſenté différentes choſes ſeulement avec les mains, il ſe mit ſur ſa tête, & élevant les pieds en l'air, il repréſenta par les mouvemens des jambes, & fit autant de merveilles qu'il en avoit faites avec les mains. Ces beaux talens empêcherent le Roi de lui donner ſa fille ; ſoit que ce Monarque crût que le genre Pantomime ſe permettoit trop de licence ; ſoit qu'il jugeât qu'il ne convenoit guères à un Prince d'être ſi habile dans un art frivole.

Les habillemens des Pantomimes varioient ſuivant les perſonnages. Ils prenoient tous les attributs des Dieux, des Déeſſes & des Héros, tels que les Poëtes nous les dépeignent. Ils avoient auſſi des habits pour différens caractères & pour différens états. Quelquefois

fois ils portoient des habits de femmes, & s'en ſervoient pour imiter les poſtures les plus laſcives. Au reſte, les danſes Pantomimes ne conſiſtoient pas, comme les nôtres, principalement dans les mouvemens des jambes. Les mains y contribuoient plus que les pieds. Les différentes ſituations des bras, de la tête & du corps entier, les mouvemens des yeux & les attitudes, réglées ſelon la cadence de la Muſique, exprimoient bien mieux que ne font des ſauts & des entrechats. Auſſi les Anciens appelloient-ils la danſe Pantomime une *Muſique muette*. Caſſiodore attribue aux Acteurs *des mains très-éloquentes, des doigts parlants, un ſilence pathétique*. Un autre Ecrivain en parle en ces termes : *des ſignes qui ont un langage, des mains qui ont une bouche, & des doigts qui ont de la voix*. Un exemple prouvera combien ce langage des mains étoit expreſſif. Un Ambaſſadeur d'un Roi de Pont fut préſent dans Rome à une danſe Pantomime. Quoiqu'il n'entendît pas ce que l'on chantoit, ne ſçachant pas le Latin, il comprit tout ce que le Pantomime repréſentoit. Il demanda à l'Empereur ce danſeur

qu'il avoit vû. L'Empereur, en le lui accordant, l'interrogea sur ce qu'il prétendoit faire de ce Pantomime: « Nous » avons des voisins, répondit l'Ambassadeur, qui parlent tous des Langues différentes & qui nous sont inconnues; il est très-difficile d'avoir » un Interprête qui les entende toutes; mais cet homme qui sçait parler par des gestes se fera entendre à » toutes les Nations. « Un autre étranger qui assistoit à ce spectacle, fut si frappé de voir un seul homme exécuter une piéce entière & en cinq Actes, que l'admiration lui fit adresser ces paroles à l'Acteur: *Dans un seul corps tu as plus d'une ame.* La fureur & l'habileté du jeu Pantomime furent poussées si loin chez les Romains, que la mode s'introduisit de découper les viandes d'une manière Pantomime; les Pantomimes eux-mêmes étoient les découpeurs. Ils avoient une espèce particulière de jeu pour chaque sorte de rôti; ils faisoient des gestes différens en découpant un poulet ou un liévre.

L'Empereur Auguste accorda beaucoup de privilèges aux Pantomimes. Il ôta aux Magistrats le pouvoir de les faire fouetter, & en général de les

punir ; ce qu'une ancienne Loi autoriſoit. Les Pantomimes ſe virent par là égaux aux Citoyens Romains. Ils reçurent des graces bien plus flatteuſes. Ils eurent les honneurs des Décurions ; c'eſt-à-dire, qu'ils obtinrent les franchiſes & les prérogatives dont jouiſſoient les Décurions dans les Villes Provinciales ou dans les Colonies, où ils avoient la même autorité que les Magiſtrats à Rome. Le Peuple, les Chevaliers & les Senateurs eux-mêmes avoient pour les Pantomimes des égards & des politeſſes marquées. On alloit leur rendre viſite, & lorſqu'ils ſortoient, on ſe faiſoit honneur de les accompagner. Les femmes du plus haut rang s'empreſſoient de les eſcorter. On en voyoit s'oublier aſſez pour devenir les maîtreſſes de ces Danſeurs. Des Impératrices mêmes prirent du goût pour des Pantomimes. Suetone le dit expreſſément de la femme de Domitien. On aſſure la même choſe de Fauſtine, femme de l'Empereur Marc-Antonin le Philoſophe.

Leur fortune égala leur conſidération. *Eſope* & *Roſcius*, deux fameux Pantomimes, étoient d'une richeſſe immenſe. Eſope avoit 12500 Ducats

de revenu. Ce n'eſt rien encore en comparaiſon de l'opulence de *Roſcius*. On lui donnoit cent ducats toutes les fois qu'il jouoit, & l'on payoit à part ſes camarades. *Clodius*, fils d'*Eſope*, fut en état de faire plus de dépenſe qu'un Roi. Il mangeoit des oiſeaux qu'il payoit chacun 1650 livres. Il pouſſa ſon extravagante magnificence plus loin que Cléopâtre, qui avoit avalé une perle fondue. Il en fit ſervir un jour à tous ſes convives qui étoient en grand nombre. Chaque perle étoit d'un prix exorbitant.

La proſpérité rendit les Pantomimes inſolens. *Pilade* jouoit un jour l'*Hercule furieux*. Quelques ſpectateurs jugerent que ſes pas & ſon attitude n'étoient point meſurés ; c'étoit un effet de ſon art, pour mieux imiter la nature. Cette critique déplacée l'irrita ; il ôta le maſque, & s'écria : *Fous, vous ne voyez pas que je repréſente un fou.* Le même *Pilade* tira des fléches ſur les ſpectateurs un jour qu'il repréſentoit encore l'*Hercule Furieux* ; & lorſqu'Auguſte fit jouer cette piéce dans un feſtin, il eut la même audace, & jetta quelques fléches dans l'aſſemblée.

Ce qui paroîtra ſingulier, c'eſt les impreſſions que faiſoit le ſpectacle des Pantomimes. Les paſſions théâtrales paſſoient dans tous les cœurs. Donnoit-on Ajax en fureur, on ſuivoit les mouvemens du Pantomime; on devenoit furieux avec lui. Le peuple jettoit de grands cris & ſe dépouilloit de ſes habits pour ſe battre plus aiſément. On faiſoit voler les pierres, on briſoit les bancs, on arrachoit les cloiſons, on s'armoit de ces débris; on en aſſommoit ſes voiſins. Les coups ne tomboient pas ſeulement ſur la populace; des ſpectateurs de la premiere diſtinction s'en retournoient ſouvent chez eux couverts de bleſſures.

Ces deſordres ouvrirent enfin les yeux au Gouvernement. Les beaux jours des Pantomimes finirent avec le regne d'Auguſte. L'Empereur Tibère les chaſſa de Rome & même de toute l'Italie, à cauſe de leur débauche ſcandaleuſe & des troubles qu'ils occaſionnoient. Caligula les rappella, & les combla de ſes faveurs. Dans les premières années de l'Empereur Néron, ils furent encore obligés de quitter Rome; mais ce Prince, qui étoit

fait pour protéger de pareils gens ; leur pardonna. Il voulut danſer lui-même dans les pièces Pantomimes. Sous l'Empereur Domitien le Théâtre public fut ôté aux Pantomimes ; on ne les laiſſoit repréſenter que dans les maiſons particulières. Mais Nerva leur rendit la liberté, obligé de céder aux prières du Peuple. Ce même peuple, ſous Trajan, demanda leur exil, qui fut accordé. Les Empereurs ſuivans les rappellèrent de tems en tems, ſuivant leur goût ou le caprice des Romains. Il en eſt fait mention ſous Marc-Antonin le Philoſophe. Ils figurent auſſi dans l'hiſtoire ſous l'Empire de Carus & de ſes fils. Enfin, on les voit paroître ſous l'Empereur Conſtance. Ammien Marcellin rapporte même un évenement remarquable de ce regne ; c'eſt qu'on chaſſa de Rome tous les Philoſophes, ſous prétexte qu'on craignoit la famine, & que l'on y conſerva ſix mille Pantomimes ; ſçavoir, trois mille Acteurs & trois mille Actrices. L'hiſtoire reproche avec raiſon ce trait au peuple Romain. Rien ne peint mieux en effet le mépris où la Philoſophie, & par conſéquent les bonnes mœurs étoient tom-

bées parmi eux. Des danſes & des farces leur étoient bien plus précieuſes que la ſçience & la vertu.

Si vous êtes curieux d'en ſçavoir davantage, Monſieur, ſur les Mimes & ſur les Pantomimes, conſultez le petit livre que je vous indique. Vous le trouverez à Paris chez *Merigot* fils, *Quai des Auguſtins.* L'Auteur auroit pû y mettre un peu plus d'ordre & de préciſion, éviter les longueurs & les rédites : tel qu'il eſt, il m'a paru inſtructif & amuſant.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 4 Août 1751.

LETTRE III.

LEs genres Tragique, Comique & Lyrique ont principalement exercé, Monſieur, la Muſe judicieuſe de M. *de Morand.* La régularité du deſſein, la vérité des caractères, la juſteſſe du dialogue, le ſacrifice des beautés hors de place, la ſobriété des ornemens, caractériſent ſes drames en général. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'avec ces qualités, antipathiques au

Oeuvres de M. de Morand.

goût dominant, il ait cueilli quelques lauriers. Quelle moisson n'eût-il point faite, si, à l'exemple du plus grand nombre de ses confrères, il eût mis sur la scêne quelques beaux Romans, qui lui eussent fourni des mœurs uniques, des coups de Théâtre inattendus, des détails, surtout des détails; car notre siècle en *raffole*? C'est dommage encore qu'au lieu de ce stile uni, doux & naturel qu'il a employé, il n'ait pas enfanté de ces vers brillans qui éblouissent, de ces vers saillans qui réveillent, de ces vers foudroyans qui ébranlent l'imagination de l'Auditeur.

M. *de Morand* s'annonça sur le Parnasse en 1735. *Teglis*, sa premiere Tragédie, reçut des applaudissemens. Jouée au mois de Septembre, c'est-à-dire, dans la saison de l'année la moins fertile en spectateurs, elle attira cependant du monde pendant douze représentations. Cette pièce est presque aussi simple, mais plus tragique que la *Berenice* de *Racine*. *Pyrrhus*, Roi d'Epire, non le fils d'Achille, mais le petit fils de *Pyrrhus*, si célèbre par ses guerres contre les Romains, aime *Teglis*. La Reine Mere *Olympias*

a conclu par un Traité le mariage de ſon fils avec *Antigone*, ſœur de *Démétrius*, Roi de Macédoine. Pour ôter tout obſtacle à cet hymen, elle fait enlever *Teglis*. Ses raviſſeurs la conduiſent ſur un vaiſſeau qui fait naufrage; elle a le bonheur de ſe ſauver; elle reparoît en Epire, & déconcerte par ſon retour les projets d'*Olympias*. C'eſt-là que l'action commence. *Pyrrhus* réſiſte aux raiſons d'Etat, aux ménaces & aux prières de ſa mère. Celle-ci, pour accomplir le Traité & pour ſauver la gloire de ſon fils, ſe trouve forcée de faire empoiſonner ſa maîtreſſe. *Pyrrhus* ſe tue de deſeſpoir. *Ptolomée*, ſon frère, reçoit avec le ſceptre la main d'*Antigone* qu'il aime, & dont il eſt aimé : voilà, Monſieur, toute la Tragédie. L'amour de *Pyrrhus* & de *Teglis*, en eſt le ſujet unique. Quelles reſſources ne faut-il pas dans l'eſprit pour attacher, pour intéreſſer avec une ſeule paſſion? Combien de reſſorts ne doit-on pas imaginer pour varier cette paſſion, pour la faire ſortir par des ſituations qui irritent ſa violence, & qui la conduiſent enfin à un dénouement heureux ou malheureux? C'eſt en cela que conſiſte,

comme l'a remarqué le grand *Racine*; la véritable invention. Un esprit borné, un cœur stérile entasse incidens sur incidens ; il a besoin de la multiplicité des Fables, pour fournir la carrière des cinq Actes.

Quand j'ai dit que la versification de M. *de Morand* étoit douce & naturelle, j'ai prétendu en faire l'éloge. Né dans une Province, échauffée des rayons du Midi, il ne lui eût pas été difficile de se livrer comme un autre aux fougues du génie. Son mérite est de l'avoir asservi aux loix de la raison. C'est une victoire d'autant plus glorieuse, qu'elle coûte infiniment à l'amour propre. Je pourrois extraire de ses ouvrages plusieurs morceaux qui prouveroient que le stile poëtique ne lui est point inconnu. Ecoutez seulement ce récit que fait *Téglis* de son naufrage.

Notre vaisseau flottoit au gré de leurs désirs,
Et leur perfide joie irritoit mes soupirs.
Mais enfin, échapés de leur prison obscure,
Tous les vents en courroux soulèvent la nature.
Sous un nuage épais le soleil s'obscurcit ;

L'Univers eſt plongé dans une horrible nuit :
Les élémens entre eux ſe déclarent la guerre ;
L'air ne réſonne plus que du bruit du tonnerre.
Avec fureur le feu de ſon ſéjour deſcend ;
Il fait bouillonner l'onde, & s'y perd à l'inſtant.
L'eau s'irrite à ſon tour, ſe mutine & s'élance
Juſques aux régions où le feu prend naiſſance ;
Notre vaiſſeau devient, en ce deſordre affreux,
De l'eau, du feu, de l'air, le jouet malheureux.
Par des rochers aigus, dans cette nuit profonde,
Le Navire briſé ſe diſperſe ſur l'onde.

Après avoir heureuſement traité un ſujet ſimple, M. *de Morand* voulut ſans doute faire voir qu'il étoit capable de produire une pièce compliquée. Sa Tragédie de *Childeric* eſt fondée ſur des échanges, qui en rendent l'intrigue pénible ; mais un Lecteur attentif la débrouille aiſément ; & ſon plan n'eſt pas plus obſcur que

celui d'*Héraclius*. Les ennemis de l'Auteur, prévenus que ſon ouvrage exigeoit un peu d'application, jugerent qu'il n'y avoit qu'à l'empêcher d'être entendu pour le faire tomber. Il n'y eut peut-être jamais de cabale auſſi décidée qu'à la première repréſentation de cette Tragédie. Le Parterre abuſa du privilège d'être bruyant & tumultueux. Il y eut, entre autres, un jeune Moine déguiſé, qui ſe dédommagea du ſilence qu'il étoit obligé de garder dans ſon Couvent. Dans une des plus belles ſcènes de la pièce, appercevant un Acteur qui venoit avec une Lettre à la main, & qui tâchoit de ſe faire jour à travers la foule qui rempliſſoit le Théâtre, il ſe mit à crier : *Place au Facteur.* L'éclat de rire qu'il excita coupa tout l'intérêt de cette ſcène. Le Moine fut arrêté en ſortant ; mais ayant déclaré qui il étoit, on le conduiſit à ſon Supérieur, qui ſe chargea de le faire punir. Il avoua qu'il étoit venu accompagné de ſept ou huit jeunes gens qui lui avoient donné à dîner, uniquement dans le deſſein de faire tomber la pièce nouvelle, dont ils ne connoiſſoient point l'Auteur. Tout le monde ſortit

de cette première représentation, sans sçavoir ce que les Comédiens avoient dit. Le public fut juste ; il ne décida point ; il revint à la seconde représentation. Moyennant quelques précautions prises pour empêcher le tumulte, la pièce fut écoutée, entendue & applaudie. Elle ne le fut pas moins les jours suivans ; son succès paroissoit assuré, lorsque la maladie du principal Acteur, vraie ou feinte, la fit interrompre. Elle fut cependant jouée à Versailles, & y réussit. La Reine même, au souper du Roi, fit l'honneur à M. *de Morand* de lui en témoigner sa satisfaction. Il en prit occasion de supplier Sa Majesté de permettre qu'il lui dédiât cette Tragédie, & Sa Majesté y consentit.

L'Auteur, dans cette nouvelle édition, a supprimé la Lettre qui donna lieu à la mauvaise plaisanterie du Moine. Il a fait un changement plus considérable. Il a rétabli le dénouement tel qu'il avoit eu dessein de le faire d'abord. Ce second dénouement est plus raisonnable, plus naturel & plus satisfaisant pour le spectateur que le premier. On faisoit mourir assez mal à propos le Roi *Childeric*, qui

étoit ſur le point de remonter ſur ſon Trône, dont *Gellon* s'etoit emparé, & qui retrouvoit ſon fils (qu'il croyoit aſſaſſiné) dans la perſonne de *Clovis*, crû fils de l'uſurpateur. Maintenant il ne meurt plus. *Sigibert*, véritable fils de *Gellon* & crû fils de *Childeric*, enſanglante ſeul la ſçène. Il eſt puni avec juſtice, non-ſeulement d'être né d'un Tyran, mais d'être digne d'un tel père.

Il y a dans cette pièce pluſieurs traits de force, de génie, de ſublime même. Je n'en citerai que ces deux exemples. *Liſois*, Seigneur François attaché à *Childeric*, a un entretien avec *Clodoade* autre Seigneur François, qui avoit été Gouverneur des enfans de *Gellon*, mais qui en ſecret avoit ſervi le Roi détrôné. *Liſois* lui reproche d'avoir fait mourir le fils de *Childeric*. *Clodoade* répond :

Si je l'avois ſauvé, s'il reſpiroit encore
Ce fils ! Que dirois-tu ?
Liſois. Que tu fis ton devoir.

Childeric reprochant à *Clovis* (qu'il croit toujours fils de *Gellon*) l'uſurpation, la tyrannie & les fureurs de

ſon père, le preſſe d'ordonner ſa mort ; il finit par ce vers :

Du fils de mon Tyran que dois-je encore attendre ?

Clovis.

Le Trône.

Ces traits, Monſieur, ne peuvent-ils pas être mis au rang de ceux que l'on cite pour des exemples de ſublime ? Je ſuis perſuadé que cette pièce auroit encore plus de ſuccès qu'à ſa naiſſance, ſi on la faiſoit reparoître dans l'état où l'Auteur l'a miſe par ſes heureuſes corrections.

Parmi les Comédies de M. *de Morand*, il y en a une dont l'hiſtoire vous amuſera, Monſieur. Elle eſt intitulée : *L'Eſprit de Divorce.* L'Auteur étoit alors brouillé avec ſa belle-Mere, qui, ſous le nom de ſa fille, qu'il avoit épouſée, lui avoit intenté un procès en Provence, & faiſoit débiter contre lui cent ſottiſes par ſes Avocats. M. de *Morand* écrivit qu'on lui accordât tout ce qu'elle demandoit ; mais qu'il feroit à ſon tour un *Factum* où il l'accommoderoit, comme elle le meritoit. Ce *Factum* eſt la Comédie en queſtion. La Belle-Mère y eſt

peinte ſous le nom de Madame *Orgon*. C'eſt une femme, qui ne pouvant vivre avec perſonne, cherche à rompre l'union qu'elle voit regner parmi les autres. Elle s'étoit déja ſéparée de ſon mari; elle oblige ſa fille d'en faire autant; elle chaſſe un Laquais, préciſément parce qu'il s'eſt marié, & qu'il vit en bonne intelligence avec *Laurette* ſa femme. Elle eſt punie de ſon méchant caractère. *Lucinde* la quitte, pour ſuivre *Dorante* ſon amant & ſon époux; *Laurette* l'abandonne à ſon tour, & lui préfére *Frontin*.

La première repréſentation de cette pièce ne ſe paſſa pas tranquillement. Mais la mauvaiſe volonté des ennemis de l'Auteur n'oſa éclater qu'à un ſeul endroit, où *Dorante* ſe mettoit aux genoux de ſa femme, quoiqu'on n'eût point blâmé une pareille action dans pluſieurs ouvrages dramatiques, & ſurtout dans *le Préjugé à la Mode*. A cela près, la pièce fut très-bien reçue & applaudie à la fin. L'Auteur deſcendoit même des troiſièmes Loges, pour venir recevoir les complimens dans les Foyers. Il entendit pluſieurs perſonnes, qui diſoient que ſa Comédie étoit bien

conduite, bien écrite & fort amuſante; mais qu'il y avoit un caractère hors de toute vraiſemblance, qui étoit celui de Madame *Orgon*. Cette déciſion allarma M. de *Morand*, & ne prenant conſeil que de l'inquiétude paternelle, il s'avança ſur les bords du Théâtre, & dit : « Meſ» ſieurs, il me revient de tous côtés » qu'on trouve que le principal ca» ractère de la pièce que vous venez » de voir, n'eſt point dans la vrai» ſemblance qu'exige le Théâtre. » Tout ce que je puis avoir l'hon» neur de vous aſſurer, c'eſt qu'il » m'a fallu beaucoup diminuer de la » vérité, pour le rendre tel que je » l'ai repréſenté. » Ce diſcours donna matière à bien des queſtions, qui éclaircirent l'hiſtoire que l'Auteur avoit eu en vûe dans cette Comédie. Il n'y avoit point de mal juſques-là. Mais, lorſqu'à la fin du Spectacle, Arlequin annonça *l'eſprit de Divorce*, quelqu'un cria dans le Parterre : *avec le compliment de l'Auteur*. M. *de Morand* ſe crut inſulté, & ne conſultant que ſa vivacité, il prit ſon chapeau & le jetta dans le Parterre, en diſant : *Celui qui veut voir l'Auteur*,

n'a qu'à lui rapporter ſon chapeau. Un Exempt vint poliment arrêter l'Auteur, & le conduiſit chez feu M. *Hérault*, alors Lieutenant de Police. Le premier mouvement du Magiſtrat fut de ſoûrire à ce trait de vivacité, bien pardonable à un Poëte & à un Provençal. Mais reprenant la gravité attachée à ſa place, il lui défendit de ſe montrer à aucun Spectacle pendant deux mois.

L'Auteur avoit retiré ſa Comédie. Quelques jours après, pluſieurs perſonnes qui ne l'avoient point vûe, ſe donnerent le mot pour la demander. Lorſqu'Arlequin ſe préſenta pour annoncer, on ne ceſſa de crier unanimement : *l'Eſprit de Divorce*. L'Acteur fut obligé de promettre la piéce, pourvû que l'Auteur voulût y conſentir ; ce qui fut exécuté. Tout Paris courut à cette ſeconde repréſentation. L'ouvrage fut généralement applaudi, & joué juſqu'à la clôture du Théâtre. Cette petite pièce eſt en effet théâtrale, bien écrite & bien dialoguée.

M. *de Morand* a fait pluſieurs autres Tragédies & Comédies, dont les bornes d'une Lettre ne me permettent pas de vous rendre compte.

Je vous dirai cependant un mot de la Tragédie de *Menzikof*, qui eſt en un ſeul Acte, & qui fut jouée par les Acteurs Italiens en 1738. On fit difficulté de permettre une pièce où l'on introduiſoit le fameux Czar *Pierre le Grand*. M. *de Morand* alla lire ſon ouvrage au Prince *de Cantemir*, alors Ambaſſadeur de Ruſſie. Ce Prince, homme de lettres & de goût, n'y trouva rien à redire, excepté quelques mots qui furent corrigés. Cependant, comme la permiſſion de jouer cette pièce ſe faiſoit trop attendre, l'Auteur, pour lever tous les obſtacles, en changea le titre, & la fit repréſenter ſous le nom de *Phanazar*. Quoiqu'elle eût beaucoup perdu par le changement des noms & de la ſçène, elle obtint le plus grand ſuccès ; elle en fut redevable au grand nombre de beaux vers & à l'interêt qu'on y trouva. *Menzikof*, favori du Czar, aime la fille d'*Amilka*, Prince du ſang. *Amilka* conſpire contre ſon Souverain ; il promet à *Menzikof* de le choiſir pour ſon gendre, s'il veut ſeconder ſon projet. Le Favori reçoit avec horreur cette confidence. Pour détourner le père de ſon Amante, il rappelle le bien que le

Czar a fait à ſon Empire. Ce Tableau eſt très-poëtique.

Voi ces peuples polis, généreux, équitables ;
Et ſonge qu'ils étoient jadis preſque intraitables.
Si le Ciel ſous tes loix eût rangé ces climats ;
Uniquement touché du bien de tes Etats,
Tenterois-tu pour nous ce qu'acheva ſon zèle ?
Les périls te prêtant une force nouvelle,
Irois-tu, de ton rang quittant la Majeſté,
Aux emplois les plus vils abaiſſant ta fierté,
Chez cent peuples divers, jaloux de leurs maximes,
Etudier leurs mœurs, ſonder leurs loix ſublimes,
Enlever leurs vertus, leurs arts & leurs ſecrets ;
Et les porter enſuite à tes heureux ſujets ?
Toi qui veux par le crime envahir la Couronne,
Pour apprendre à regner, deſcendrois-tu du Trône ?

Menzikof ſacrifie ſon amour à ſon devoir. Il découvre la conſpiration au Czar, qui pardonne envain à ſon ennemi. *Amilka* ſe tue de déſeſpoir.

Le talent de M. *de Morand* pour le lyrique n'eſt pas inférieur à celui qu'il a fait éclater pour le Tragique & pour le Comique. Il a compoſé trois Ballets Heroïques, *les Amours des grands hommes*, *les peines & les plaiſirs de l'Amour*, *les travaux d'Hercule*. Aucun de ces poëmes à la vérité n'a été repréſenté ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne ſoient mieux conduits, & pour le moins auſſi bien écrits que tous ceux qu'on nous donne depuis dix ans. Feu M. *Danchet* avoit coutume de dire que lorſqu'on pouvoit jouer aux *Echecs*, il ne falloit pas s'amuſer aux *Dames* ; faiſant alluſion au Théâtre François & à celui de l'Opera. *Si vous réuſſiſſez ſur celui-ci, ajoûtoit-il, la gloire eſt pour le Muſicien ; & ſi vous tombez, c'eſt toujours la faute du Poëte.* Quoiqu'il en ſoit, M. *de Morand* a été plus heureux aux *Echecs* qu'aux *Dames* ; il a du moins eu la ſatisfaction de voir jouer ſes Tragédies & ſes Comédies, qui preſque toutes ont été favorablement reçues ; au lieu qu'il n'a jamais pû venir à bout de faire jouer un ſeul de ſes Opéra ; tandis que les plus petits rimailleurs obtiennent tous les jours cet avantage ; c'eſt qu'ils ont plus

d'audace & d'intrigue, qu'un homme ſimple & ſans manège, qui s'enveloppe dans ſon talent.

Je ne vous dirai rien, Monſieur, des autres ouvrages de M. *de Morand*, qui ſe trouvent dans ce recueil. Les uns ſont de ſocieté; les autres de commande; ceux-ci de ſentiment & de choix; ceux-là de hazard & de fantaiſie. Ils conſiſtent en Prologues, en Divertiſſemens, en Cantates, en Cantatilles, en Epîtres, en Bouquets, en Epithalames, en Dialogues, en Etrennes, en Odes, en Sonnets & même en Bouts-Rimés. Il y a auſſi quelques morceaux de proſe, tels que des préfaces modeſtes & ſenſées, où les véritables règles de l'art dramatique ſont rappellées; un diſcours ingénieux *ſur le plaiſir qu'il y a à faire du bien*, une *deſcription des réjouiſſances faites par l'Academie de Muſique d'Arles pour la naiſſance de M. le Dauphin*, & un *projet*, digne d'un bon citoyen, *pour le progrès de la poëſie lyrique*. Ce projet eſt de donner tous les ans un prix de trois mille livres à la meilleure Tragédie lyrique, & un autre de deux mille livres au moins pour le meilleur Ballet. L'Auteur ſouhaiteroit que ces prix fuſſent diſtribués

avec pompe, un Vendredi, à la fin de l'Opera. Le Théâtre repréſenteroit le Parnaſſe, où Apollon au milieu des Muſes déclareroit que le prix de la Poëſie Lyrique pour la Tragédie ou pour le Ballet, a été remporté par une telle pièce, faite par M. un tel. Alors l'Auteur, au bruit des Trompettes, des Tymbales & de tout l'Orqueſtre, ſe préſenteroit ſur le Théâtre, recevroit une couronne de lauriers de la main d'Apollon, & une bourſe, où ſeroit la ſomme promiſe, par la main de Plutus, qui, pour ce jour là ſeulement, ſeroit admis ſur le Parnaſſe.

Dans tous les écrits de M. *de Morand*, conſidérables ou peu étendus, on remarque un Auteur plein de raiſon & de bonnes lectures, qui poſſède les préceptes des grands Maîtres, & qui peut-être craint trop de s'en écarter. Quelques Lecteurs qui aiment le ſtile brillant, ſouhaiteroient dans ſes ouvrages un coloris un peu plus vif. M. *de Morand* a la gloire d'être le correſpondant littéraire d'un grand homme couronné.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 2
Septembre 1751.

AVERTISSEMENT

du Libraire.

LEs Libraires & autres perſonnes des Provinces & des Pays Etrangers, qui deſireront ſe procurer promptement ces Feuilles Périodiques & celles de M l'Abbé DE LA PORTE, *intitulées :* Obſervations ſur la Littérature moderne, dont il y a deja 26 Cahiers qui ſont 5 volumes & un Cahier; *pourront écrire à l'adreſſe indiquée ſur la première page de ce cinquième volume, en marquant par quelle voie il faut leur faire tenir ; & on aura attention d'en faire l'envoi quelques jours avant le tems marqué, qui eſt le 16 & le 30 de chaque mois, afin qu'elles les reçoivent en même tems qu'elles paroiſſent à Paris.*

Le Libraire vient de s'abonner pour envoyer leſdites Feuilles par la Poſte à peu de frais.

Les perſonnes de Paris qui ſouhaiteront qu'on les leur porte chez eux au moment qu'elles paroiſſent, n'ont qu'à faire ſçavoir leurs intentions à ce ſujet, en envoyant leurs noms & leurs demeures chez le Libraire.

On prie les perſonnes de la Province d'affranchir leurs lettres ; & de donner des aſſurances pour le payement, en ſe faiſant connoître à Paris de quelqu'un qui en réponde.

LETTRES

SUR

QUELQUES ECRITS

DE CE TEMS.

LETTRE IV.

IL regne depuis quelque tems, Monſieur, ſur notre Parnaſſe une diſpute ſingulière, à laquelle l'Académie de Dijon a donné lieu. Cette illuſtre Société propoſa l'année dernière aux Orateurs qui briguent les prix d'éloquence une queſtion imprévûe : *Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.* Les gens de Lettres & les amateurs témoignèrent quelque ſurpriſe de ce qu'une vérité, démontrée ſelon eux, étoit miſe en problême. Jugez de leur ſcandale, lorſqu'ils virent la palme entre les mains d'un Athlète qui avoit combattu pour la négative. Je ne vois

Diſcours académique.

pas cependant qu'il y ait tant à se récrier. Les sujets des Discours Académiques sont assez indifférens : ce qui ne l'est pas, c'est que le génie soit mis à portée de déployer ses ressources ; & l'on conviendra qu'un Paradoxe est bien plus propre qu'un Axiome à l'exercer & à le faire briller. A l'égard du prix, il doit être décerné au meilleur ouvrage pour ou contre, sans que les Juges soient obligés d'examiner si le vainqueur a géométriquement raison : ils abandonnent ce travail aux Critiques.

Il y a, Monsieur, de grandes beautés dans le discours de M. *Rousseau*, Citoyen de Genève. Ce n'est point un de ces frivoles écrits, tels que nos Académies en couronnent trop souvent; de ces squelettes oratoires, dont on s'efforce envain de déguiser la sécheresse par de subtiles dissertations, par des définitions sententieuses, par des distinctions rafinées, par de petits riens joliment enchassés, par des phrases coupées, où l'on croit avoir mis beaucoup d'esprit, parce qu'on a employé peu de mots. L'Orateur Genevois méprise cet Art imposteur, né de la médiocrité. Son

ſtile eſt plein, noble, fort & naturel, quelquefois digne de Démoſthène. Mais en applaudiſſant aux traits heureux de ſon pinceau, il me permettra de ne pas déférer à ſon ſentiment. Pour bien entendre ſes raiſons, & celles que je prendrai la liberté de lui oppoſer, je vous prie, Monſieur, de ne point perdre de vûe l'état de la queſtion. Il ne s'agit point de diſcuter ſi les Arts & les Sciences doivent & peuvent épurer les mœurs, mais ſi réellement & de fait ils ont épuré les nôtres. M. *Rouſſeau* décide qu'ils les ont corrompues.

Il offre d'abord une eſquiſſe de la barbarie où l'Europe étoit plongée il y a quelques ſiècles. *Il falloit*, dit-il, *une révolution pour ramener les hommes au ſens commun.* Cette révolution eſt dûe aux Lettres; elles ont ramené le ſens commun, de l'aveu de l'Auteur; mais auſſi, ſelon lui, elles ont corrompu les mœurs: il faut donc qu'un peuple renonce au ſens commun, pour avoir de bonnes mœurs. Quoiqu'il en ſoit, à ce tableau de l'ignorance de nos Pères ſuccède celui de la corruption de ce ſiècle, attribuée aux lumières dont il eſt éclai-

té. Une vile & trompeuſe uniformité ſe remarque, dit-on, dans nos mœurs; on ſuit des uſages, non ſon propre génie; on n'oſe plus paroître ce qu'on eſt; on ne ſçait jamais à qui l'on a affaire. » Quel cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude? plus d'amitiés ſincères; » plus d'eſtime réelle; plus de confiance fondée. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve, la haine, la trahiſon, ſe cacheront ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous » cette urbanité ſi vantée que nous » devons aux lumières de notre ſiècle. On ne profanera plus par des » juremens le nom du Maître de l'univers; mais on l'inſultera par des » blaſphêmes, ſans que nos oreilles » ſcrupuleuſes en ſoient offenſées. On » ne vantera pas ſon propre mérite; » mais on rabaiſſera celui d'autrui. On » n'outragera point groſſièrement ſon » ennemi; mais on le calomniera avec » adreſſe. Les haines nationales s'éteindront; mais ce ſera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance » mépriſée on ſubſtituera un dange» reux Pyrrhoniſme. Il y aura des ex-

» ces proscrits, des vices deshonorés ;
» mais d'autres seront décorés du nom
» de vertus ; il faudra ou les avoir ou
» les affecter. Vantera qui voudra la
» sobriété des sages du tems, je n'y
» vois, pour moi, qu'un rafinement
» d'intempérance, autant indigne de
» mon éloge que leur artificieuse sim-
» plicité. Telle est la pureté que nos
» mœurs ont acquise ; c'est ainsi que
» nous sommes devenus gens de bien.
» C'est aux Lettres, aux Sciences &
» aux Arts à revendiquer ce qui leur
» appartient dans un si salutaire ou-
» vrage. » 1°. Je n'entreprendrai point de justifier nos mœurs ; il est évident qu'elles ne sont pas fort pures. Mais sont-elles aussi corrompues que le prétend M. *Rousseau* ? Est-il bien vrai qu'il n'y ait plus dans le monde d'amitiés sincères, d'estime réelle & de confiance fondée ; que les soupçons, les ombrages, les craintes, la haine & la trahison se cachent sous le voile de la politesse ? Nous serions en vérité le peuple le plus triste & le plus morne de la terre ; la défiance nous mettroit sans cesse en garde les uns contre les autres. Si le François a un défaut, c'est de dire trop

librement ſa penſée. Sa gayeté & ſa vivacité naturelles ne ſympathiſent point avec ces *ſoupçons*, ces *craintes*, ces *ombrages*, cette *haine*, & cette *trahiſon* qu'on lui prête 2°. En accordant que toute la dépravation, dont on nous accuſe, n'eſt point une hyperbole miſantropique, les Arts, les Lettres & les Sciences en ſont-ils reſponſables? Non, ſans doute. Par quelles cauſes ſera donc produite cette dépravation? Permettez-moi, Monſieur, de ſuivre, pour ainſi dire, la marche des mœurs humaines.

Il eſt certain qu'une Nation, uniquement occupée de guerres, ſoit étrangères, ſoit domeſtiques, n'aura que les vertus & les vices, attachés à la profeſſion des armes. Mais que cette Nation triomphe de tous ſes ennemis; qu'elle ſoit paiſible au dedans & au dehors, elle prendra néceſſairement un autre caractère. Elle paſſera par ſes victoires de la pauvreté aux richeſſes, & des richeſſes à la corruption. Le loiſir de la paix l'amollira; on ſe rapprochera davantage les uns des autres; on ſe communiquera ſes idées de plaiſir & de volupté; on ſe fera une occupation & un mérite de plaire aux femmes; leur commerce

adoucira les mœurs; il fera naître les attentions, les attentions la politeſſe, la politeſſe le rafinement, &c. Cette révolution arrivera tout naturellement, ſans le ſecours des Arts, des Lettres & des Sciences.

Un habitant de la campagne ſe lève avec l'aurore, & travaille juſqu'au coucher du ſoleil; ſon corps eſt ſain & robuſte; ſon ſommeil eſt doux & profond; il a peu de vices. Mais placez ce laboureur ſur un autre Théâtre; faites en un Publicain; il deviendra faſtueux; ſes beſoins & ſon luxe augmenteront à proportion de ſes revenus. Dira-t-on que ce ſont les Arts & les Sciences qui l'ont corrompu? Il ne ſe connoît ni en Peinture, ni en Sculpture, ni en Architecture, ni en Muſique, ni en Poëſie, &c. à peine ſçait-il écrire ſon nom. Qu'eſt-ce qui l'a donc perverti? L'opulence, l'oiſiveté, l'exemple de ſes confrères qui n'en ſçavent pas plus que lui, & qui ſont très-vicieux. Une Nation ſe corrompt avec la même facilité & par les mêmes moyens qu'un particulier.

Bien loin que les Arts & les Sciences contribuent à corrompre les mœurs, ils ſont l'unique remède pour empê-

cher la corruption générale. C'eſt dans cette vûe que les grands politiques, les Légiſlateurs éclairés, les Rois jaloux de regner ſur des peuples policés, ſe font un devoir d'appeller & d'accueillir les Arts. Le ſuccès répond toujours à leurs eſpérances. Les mœurs s'épurent par l'occupation que ces Arts donnent à une prodigieuſe quantité de Citoyens. Si malgré ce ſecours, on ne laiſſe pas que d'être corrompu, ce n'eſt point aux Arts qu'il faut s'en prendre, mais à la perverſité de notre nature. C'eſt beaucoup qu'ils retiennent des millions d'hommes, qui, ſans eux, ſe livreroient à tous les vices. En effet, dans quels excès ne ſe plongeroit pas un peuple immenſe, qui ſeroit oiſif?

Dans une queſtion de cette nature, les faits en diſent plus que tous les raiſonnemens. Il y a plus de vices, & il ſe commet plus de crimes dans les Provinces où il n'y a point de Lettres, que dans celles où il y a des Académies. Il eſt parmi nous des corps Religieux, voués à une honteuſe ignorance: ils ſont certainement plus vicieux & plus corrompus que les Ordres reſpectables, où les

Sciences ſont en honneur ; la vertu s'y maintient & s'y épure par l'étude.

J'oſe avancer une propoſition que je crois plus vraye que celle de M. *Rouſſeau :* c'eſt que ce ſont les mœurs qui corrompent les Arts & les Sciences, & non les Arts & les Sciences qui corrompent les mœurs. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à faire attention que les Arts ont toujours pris le caractère des peuples chez leſquels ils ont été en vogue, & qu'ils en ont conſtamment étudié & ſervi le goût. Il n'y a rien de plus naturel ; le but des Arts eſt de plaire ; il faut donc qu'ils ſe plient & s'accommodent au génie d'une Nation. A meſure que cette Nation en change, les Arts changent auſſi. Pour me borner à la Littérature, nos Romans d'aujourd'hui ne reſſemblent point aux Romans du tems paſſé, parce que les mœurs modernes ſont fort différentes des mœurs anciennes. Bien-plus, on a remarqué un rapport de goût & de génie entre ceux qui cultivent les Lettres, & ceux qui ont l'autorité publique. Sous Auguſte, les Orateurs étoient éloquens, mais diffus ; cet Empereur avoit lui-même un ſtile

doux & abondant. Tibère, qui parloit le langage concis & ſerré de la diſſimulation, rendit les Orateurs de ſon tems obſcurs & inintelligibles.

Autrefois les gens de Lettres en France, renfermés dans leurs cabinets, voyoient peu le monde; leurs ouvrages étoient auſſi purs que leurs mœurs. Ils ſe ſont répandus dans la ſociété; ils en ont pris les vices; leur cœur s'eſt corrompu; leur eſprit s'eſt énervé. On n'a jamais vû paroître tant de Romans obſcènes, tant de Poëſies licentieuſes, que depuis que les Auteurs ſe ſont mis à portée de voir de près la corruption des mœurs. Cette corruption exiſtoit donc avant ces ouvrages, & c'eſt elle qui les a fait éclorre. Je ne nierai pas que les mauvais Livres ne faſſent à leur tour une impreſſion dangereuſe. Mais ce n'eſt là que l'abus des Lettres, & non les Lettres elles-mêmes. Eh dequoi n'abuſe-t'on pas?

Après avoir établi ce que je penſe, Mr. ſur cette queſtion extraordinaire, il ne ſera pas difficile de détruire les argumens de M. *Rouſſeau*, & de tourner même à l'avantage de mon opinion, une partie des choſes qu'il dit

pour appuyer la ſienne. On lit dans une Note, « que les Princes voyent » toujours avec plaiſir le goût des Arts » agréables s'étendre parmi leurs Su- » jets ; car, outre qu'ils les nourriſſent » ainſi dans cette petiteſſe d'ame, ſi » propre à la ſervitude, ils ſçavent » très-bien que tous les beſoins que » le Peuple ſe donne, ſont autant de » chaînes dont il ſe charge. » Pourquoi prêter aux Princes des vûes ſi politiques ? Ils voyent avec plaiſir dans leurs Sujets le goût des Arts agréables, parce que ces Arts ſont une branche conſidérable de commerce, & qu'ils occupent une foule innombrable de Citoyens, que l'oiſiveté entraîneroit dans tous les deſordres. « Alexandre, continue l'Auteur dans la même Note, voulant maintenir les Ichtyophages dans ſa dépendance, les » contraignit de renoncer à la pêche, » & de ſe nourrir des alimens com- » muns aux autres Peuples. » Que ne leur faiſoit-il lire Homère, qu'il aimoit tant ? Ce Poëte ſublime, qui enſeigne toutes les vertus, les auroit plus promptement & plus ſûrement pervertis, ſi l'on en doit croire M. *Rouſſeau.*

C'eſt aux Arts & aux Sciences qu'il rapporte la chûte des Empires. L'Egypte, la Grèce, Rome, la Chine lui fourniſſent ſes preuves hiſtoriques, aiſées à réfuter. Le luxe Aſiatique, connu dans la Grèce, après la défaite des Perſes, fut la véritable ſource de la corruption des Grecs. Lacédemone, l'ignorante & ſevère Lacédemone elle-même, vit jetter les premières ſemences de ſa ruine par Lyſandre, qui, graces à ſes conquêtes, introduiſit dans ſa Patrie l'or & l'argent des Nations étrangères. Sparte, en perdant ſa pauvreté, perdit ſa vertu. L'Hiſtoire ne nous dit pas que cette fameuſe République ait beaucoup cultivé les Arts & les Sciences; ſon ignorance la ſauva-t'elle du joug impoſé à toute la Grèce? L'Auteur élegant & profond des *Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur des Romains & de leur décadence*, n'attribue point leur chûte aux Arts & aux Sciences. Il recherche d'autres raiſons de la perte des Conquérans du monde, qu'il ſeroit trop long de rappeller ici. On peut les lire dans l'ouvrage même. Je remarquerai ſeulement que les plus grandes conquêtes des Romains ſe ſont faites dans le tems

qu'ils étoient lettrés. Céſar, le génie le plus cultivé de ſon tems, battit des Peuples enſévelis dans une heureuſe ignorance. En général, ce fut le luxe qui corrompit les Romains :

Luxuriæ incubuit, victumque ulciſcitur orbem.

Lucullus, par ſa magnificence & par la délicateſſe de ſa table, fit plus de tort aux mœurs de ſes Concitoyens que les vers des Poëtes les plus voluptueux.

L'exemple des Chinois, dont l'Auteur tire parti, ne prouve rien contre les Arts & les Sciences. On eſt aujourd'hui bien revenu de la haute idée que l'on avoit conçûe de ces Peuples, dont l'eſprit eſt très-borné & les connoiſſances ſuperficielles ; ils ne ſont pas plus avancés dans les Sciences qu'on l'étoit en Europe dans le dixième ſiècle. S'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur ſoit familier, ce ne peut être le fruit des Lettres & des Arts. Quelle en ſera donc la cauſe ? La pente naturelle des hommes à ſe corrompre, qui ſe développe, lorſqu'ils ſont raſſemblés en ſocieté, & qu'ils vivent heureux & tranquilles ſous un gouvernement modéré. Ils ont ſubi le joug du Tartare

ignorant & groſſier, non parce qu'ils étoient ſçavans, puiſqu'ils ne l'étoient pas, mais parce que c'eſt un peuple naturellement moû, lâche, efféminé. Une Nation peut être tout cela, ſans avoir la plus legère teinture des Sciences & des Arts. De nos jours Thamas-Koulican, à la tête de trente mille ſoldats, a battu une armée de huit ou neuf cens mille ignorans, & a conquis un vaſte Empire. Dira-t'on que ce ſont les Sciences & les Arts qui ont cauſé la défaite du Mogol?

Quand cela ſeroit, on pourroit oppoſer à M. *Rouſſeau* des exemples de Peuples policés & lettrés qui ont ſçu réſiſter à des ennemis groſſiers & barbares. Après la priſe de Conſtantinople par Mahomet II, les Arts & les Sciences refluèrent dans l'Occident. Les Turcs ont envain tenté d'y pénétrer. Des mains accoutumées à tenir la plume ont repouſſé les efforts de leur épée. *Mathias Huniade*, le héros de ſon ſiècle, leur fit ſentir plus d'une fois la force de ſon bras; & ce Prince étoit ſçavant. Ces mêmes Turcs, ſans Arts, ſans Lettres & ſans Sciences, ſont aujourd'hui plus foibles, plus corrompus que l'étoient les Grecs, dont ils ont détruit

'Empire. Ces Grecs euſſent été plu-tôt ſubjugués ſans les Arts. Dumoins eſt-il certain, comme le remarque M. le Préſident *de Monteſquieu*, que le feu Grégeois, une des plus belles inventions de l'Art, conſerva Conſtantinople pendant pluſieurs ſiècles.

Les Romains ignorans & groſſiers furent vaincus par les Gaulois ; les Romains, déja policés par les Arts & par les Lettres, aſſervirent les Gaulois barbares. Que conclure de tout cela, ſinon qu'indépendamment des Arts, des Lettres & des Sciences, un Peuple perd ſa vertu ; & que ſi l'on en voit briller quelques étincelles chez une Nation, corrompue par l'oiſiveté & par les richeſſes, c'eſt à ces mêmes Arts, à ces mêmes Sciences qu'on en a l'obligation. En effet, qu'on jette les yeux ſur un grand Empire. Les Citoyens, non-ſeulement les plus utiles, mais les plus ſages & les plus reglés dans leurs mœurs, ſont ceux qui s'appliquent aux Arts & aux Sciences. Les oiſifs & les ignorans ſont les plus corrompus.

L'*Horace* François a dit :

Dépouillez donc votre écorce,
Philoſophes ſourcilleux ;

Et pour nous prouver la force
De vos secours merveilleux :
Montrez-nous, depuis Pandore,
Tous les vices qu'on abhorre
En terre mieux établis,
Qu'aux siècles que l'on honore
Du nom de *siècles polis*.

L'Orateur & le Poëte entendent, comme vous voyez, Monsieur, par *siècles polis* des *siècles Lettrés*; il y a cependant, je crois, une grande différence entre ces deux mots. Un siècle peut être très-*poli* & fort ignorant. C'est même la politesse de la Cour & de la Ville qui influe sur les Arts & sur les Sciences, & qui les fait arriver à leur point de perfection ; en un mot, c'est le monde qui polit les Arts & les Sciences, & non les Sciences & les Arts qui polissent le monde ; c'est lui aussi, qui, comme je l'ai déja dit, leur communique sa corruption.

Je vous ai prévenu, Monsieur, qu'il y avoit des traits admirables dans ce discours de M. *Rousseau*. Le morceau suivant est de ce nombre ; c'est une Prosopopée très-belle & très-éloquente ; c'est dommage qu'elle porte à faux. « O Fabricius, qu'eût pensé vo-

» tre grande ame, ſi, pour votre mal-
» heur, rappellé à la vie, vous euſſiez
» vû la face pompeuſe de cette Rome
» ſauvée par votre bras, & que votre
» nom reſpectable avoit plus illuſtrée
» que toutes ſes conquêtes? Dieux!
» euſſiez-vous dit, que ſont devenus
» ces toits de chaume & ces foyers
» ruſtiques qu'habitoient jadis la mo-
» dération & la vertu? Quelle ſplen-
» deur funeſte a ſuccédé à la ſimplicité
» Romaine? Quel eſt ce langage étran-
» ger? Quelles ſont ces mœurs effe-
» minées? Que ſignifient ces ſtatues,
» ces tableaux, ces édifices? Inſen-
» ſez, qu'avez-vous fait? Vous, les
» maîtres des Nations, vous vous êtes
» rendus les eſclaves des hommes fri-
» voles que vous avez vaincus? Ce
» ſont des Rhéteurs qui vous gouver-
» nent? C'eſt pour enrichir des Archi-
» tectes, des Peintres, des Statuaires
» & des Hiſtrions, que vous avez arro-
» ſé de votre ſang la Gréce & l'Aſie?
» Les dépouilles de Carthage ſont la
» proie d'un joueur de flûte? Romains,
» hâtez-vous de renverſer ces Amphi-
» théâtres; briſez ces marbres; brû-
» lez ces tableaux; chaſſez ces eſcla-
» ves qui vous ſubjuguent, & dont les

» funeſtes Arts vous corrompent. Que » d'autres mains s'illuſtrent par de » vains talens ; le ſeul talent digne » de Rome eſt celui de conquérir le » monde, & d'y faire regner la vertu. » Quand Cynéas prit notre Senat pour » une aſſemblée de Rois, il ne fut » ébloui ni par une pompe vaine, » ni par une élégance recherchée. Il » n'y entendit point cette éloquence » frivole, l'étude & le charme des » hommes futiles. Que vit donc Cy- » néas de ſi majeſtueux ? O Citoyens! » il vit un Spectacle que ne donne- » ront jamais vos richeſſes ni tous vos » Arts, le plus beau ſpectacle qui ait » jamais paru ſous le ciel, l'aſſemblée » de deux cens hommes vertueux, » dignes de commander à Rome & de » gouverner la terre. « Ce diſcours de Fabricius eût été très-beau, très-pathétique, s'il s'étoit borné à reprocher aux Romains de s'être laiſſés corrompre par l'orgueil de la victoire, par les dépouilles des Nations vaincues. A l'égard du conſeil de conquérir la terre, il eût été déplacé, puiſqu'elle étoit conquiſe. Il ne lui reſtoit donc qu'à recommander aux vainqueurs du Monde de s'appliquer aux

Arts & aux Sciences, pour ſe mettre à l'abri de la contagion du luxe & de l'oiſiveté.

L'Auteur, dans la ſeconde partie, fait de nouveaux efforts pour rendre les Arts mépriſables, en conſidérant leur origine, leurs objets & leurs effets. « L'Aſtronomie, ſelon lui, eſt » née de la ſuperſtition; l'Eloquence, » de l'ambition, de la haine, de la flat» terie, du menſonge; la Géométrie » de l'avarice; la Phyſique d'une vaine » curioſité; toutes, & la Morale mê» me, de l'orgueil humain. Les Scien» ces & les Arts doivent donc leur » naiſſance à nos vices : nous ſerions » moins en doute ſur leurs avantages, » s'ils la devoient à nos vertus. « Je ne ſerois pas embarraſſé de trouver aux Arts une généalogie plus illuſtre. Je les ſuppoſe émanés de nos paſſions; en ſont-ils moins eſtimables? Cette ſource leur eſt commune avec toutes les inventions des hommes. Il eſt auſſi injuſte de les attaquer ſur leur origine, qu'il le ſeroit de vouloir rabaiſſer un homme vertueux par l'obſcurité de ſon extraction.

Voyons ſi l'Auteur ſera plus heureux à les décréditer par leurs objets.

« Que ferions-nous des Arts, dit-il, » ſans le luxe qui les nourrit? Sans » l'injuſtice des hommes à quoi ſervi- » roit la Juriſprudence? Que devien- » droit l'Hiſtoire, s'il n'y avoit ni Ty- » rans, ni guerres, ni Conſpirateurs? » Qui voudroit en un mot paſſer ſa vie » à de ſtériles contemplations, ſi cha- » cun ne conſultant que les devoirs de » l'homme & les beſoins de la nature, » n'avoit de tems que pour la Patrie, » pour les malheureux & pour ſes » amis? » Concevez-vous, Monſieur, qu'on puiſſe faire un pareil raiſonne- ment? Sans les maladies du corps, qu'aurions-nous beſoin des plantes ſa- lutaires qui les guériſſent? Ces plantes ſont-elles la cauſe des maladies du corps? L'Auteur n'a pas pris garde qu'il détruiſoit ici tout ce qu'il a dit, & tout ce qu'il peut dire en faveur de ſon opinion. Il avoue que ce ſont les injuſtices des hommes qui ont produit la Juriſprudence; ce dernier Art n'eſt donc né qu'après les injuſtices & pour les reparer. Ce n'eſt donc pas la Juriſ- prudence qui rend les hommes injuſ- tes. Voilà dumoins une ſcience exem- pte du défaut de corrompre les mœurs; il en eſt ainſi de toutes les autres. S'il

n'y avoit ni Tyrans, ni guerres, ni Conſpirateurs (hypothèſe chimerique) l'hiſtoire ſeroit le dépôt des actions vertueuſes de nos Pères. Cet objet ſeroit-il vain & mépriſable? Celui qu'elle ſe propoſe eſt-il indigne de notre attention? L'horreur qu'elle inſpire pour les Tyrans, l'image attendriſſante qu'elle nous offre des bons Rois, les éloges des héros & des grands hommes ſont-ils donc en pure perte pour les mœurs? Tout n'eſt aux yeux de l'Orateur que *ſtérile contemplation.* Mais n'eſt ce pas employer ſon tems pour la Patrie, pour les malheureux & pour ſes amis, que de ſe mettre en état de les ſervir par l'acquiſition des connoiſſances que l'étude ſeule peut donner. Un Général d'Armée perd-il ſon tems à s'inſtruire de l'art militaire; un Médecin à étudier les maux & les remedes? &c.

Les effets des Sciences ſont auſſi dangereux que leurs objets ſont frivoles. Le premier préjudice qu'elles cauſent eſt la perte irréparable du tems. Tout Citoyen inutile eſt regardé comme un homme pernicieux; & tous ceux qui s'appliquent aux Arts & aux Sciences ſont des Citoyens inutiles. Telle eſt la doctrine de l'O-

rateur que je puis me diſpenſer de réfuter. Après ces beaux raiſonnemens, il rentre dans le plan de ſa premiere partie, & nous parle encore des Grecs, des Perſes, des Scithes, des Carthaginois & des Romains. La conſéquence naturelle de ſes ſophiſmes & de ſes exemples, eſt que, pour bien faire, il faudroit que tout le monde fût oiſif.

Voici quelque choſe de plus raiſonnable : » Tout Artiſte veut être » applaudi. Les éloges de ſes con» temporains ſont la partie la plus » précieuſe de ſa récompenſe. Que » fera-t'il donc pour les obtenir, s'il » a le malheur d'être né chez un peu» ple & dans des tems..... où les » hommes ont ſacrifié leur goût aux » Tyrans de leur liberté ; où l'un des » ſexes n'oſant approuver que ce qui » eſt proportionné à la puſillanimité » de l'autre, *on laiſſe tomber des chefs-* » *d'œuvres de Poëſie dramatique, &* » *des prodiges d'harmonie ſont rebu-* « *tés* ? Ce qu'il fera, Meſſieurs ? Il » rabaiſſera ſon génie au niveau de » ſon ſiècle, & aimera mieux com» poſer des ouvrages communs qu'on « admire pendant ſa vie, que des

» merveilles qu'on n'admireroit que » long-temps après ſa mort. Dites- » nous, celèbre *Arrouet*, combien » vous avez ſacrifié de beautés mâles » & fortes à notre fauſſe délicateſſe, » & combien l'eſprit de galanterie, ſi » fertile en petites choſes, vous en a » coûté de grandes. « On ſeroit obligé à M. *Rouſſeau*, s'il vouloit bien nous indiquer les *chefs-d'œuvres de Poëſie Dramatique & les prodiges d'harmonie*, rebutés de notre ſiècle. J'avoue que je n'en connois pas. Je veux bien croire auſſi, pour l'honneur de M. *de Voltaire*, que l'eſprit de galanterie lui a coûté de grands ſacrifices. Mais ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'un véritable génie s'élève au-deſſus de ſon ſiècle, & que ſi *Corneille* & *Moliere* revenoient parmi nous, ils feroient d'auſſi bonnes Pièces qu'ils en ont faites, & peut-être de meilleures; ce qui n'empêche pas que ce que dit l'Auteur ne ſoit vrai en général: ſçavoir, que la corruption des mœurs s'étend ſur les Arts & les Sciences.

Vous jugez bien, Monſieur, que les Colléges ne ſeront pas ménagés par l'Orateur. » C'eſt dès nos premie- » res années, dit-il, qu'une *éducation*

» *inſenſée* orne notre eſprit, & *cor-*
» *rompt notre jugement.* Je vois de tou-
» tes parts des établiſſemens immen-
» ſes, où l'on élève à grand frais la
» jeuneſſe, pour lui apprendre toutes
» choſes, *excepté ſes devoirs.* Vos en-
» fans ignoreront leur propre langue;
» mais ils en parleront d'autres qui ne
» ſont en uſage nulle part. Ils ſçau-
» ront compoſer des vers qu'à peine
» ils pourront comprendre : ſans ſça-
» voir démêler l'erreur de la vérité,
» ils poſſéderont l'Art de les rendre
» méconnoiſſables aux autres par des
» argumens ſpécieux; mais ces mots
» de magnanimité, d'équité, de tem-
» pérance, d'humanité, de courage,
» ils ne ſçauront ce que c'eſt; ce
» doux nom de patrie ne frappera ja-
» mais leur oreille; & s'ils entendent
» parler de Dieu, ce ſera moins pour
» le craindre que pour en avoir peur.«
De bonne foi, Monſieur, reconnoiſſez-vous les Ecoles publiques à ce portrait? Eſt-ce ainſi que les Maîtres, prépoſés à l'inſtruction de la jeuneſſe, s'acquittent de leur pénible & glorieux emploi? Les enfans, en étudiant les langues étrangères, négligent-ils leur propre langue? De quoi traitent

parlent les Livres qu'on leur met dans les mains, ſi ce n'eſt de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage & d'amour de la patrie ? Enfin, par rapport à la Religion, tous ceux qui ont étudié dans de bons Collèges, dépoſeront ici contre M. *Rouſſeau*. Ils rendront témoignage que c'eſt là qu'ils ont appris à connoître, à aimer, à craindre Dieu, & non à en avoir peur.

Je finis, Monſieur ; & c'eſt à regret que je me vois obligé de ne regarder ce beau diſcours que comme une déclamation vague, appuyée ſur une métaphyſique fauſſe, & ſur des applications de faits hiſtoriques, qui ſe détruiſent par mille faits contraires. Si l'Auteur n'eût donné cet ouvrage que comme un jeu d'eſprit, on y auroit applaudi, en ſouhaitant néanmoins qu'il y eût mis plus d'ordre & de méthode. Mais il ſoutient très-ſérieuſement ſa thèſe ; & ce paradoxe eſt pour lui une démonſtration. *O fureur de ſe diſtinguer*, dit M. *Rouſſeau* lui-même, *que ne pouvez-vous point ?*

Cependant, quelque étrange que ſoit cette idée, il n'eſt ni le ſeul ni

le premier à qui elle ſoit venue. Il y a eu de tout tems des Philoſophes chagrins, qui confondant l'abus des Sciences avec les Sciences mêmes, en ont conclu qu'il falloit les proſcrire. En 1738, M. *Alphonſe-Turretin*, Profeſſeur de Théologie & d'Hiſtoire Eccléſiaſtique dans l'Académie de Genève, fit imprimer trois Volumes in-4°. de *Diſcours Académiques* de ſa façon, en Latin. Parmi ces Diſcours il y en a un, où il eſt queſtion des mauvais effets que produiſent les Sciences dans la Religion & dans la Société civile. Il prétend qu'elles ſont la ſource des héréſies, des erreurs, de l'athéïſme & du relâchement de la Morale. Il repréſente les Ecrivains comme des Membres abſolument inutiles à l'Etat. Voilà, ce me ſemble, le fond du diſcours de M. *Rouſſeau*, qui eſt auſſi de Genève. Mais M. *Turretin* n'imite pas les Avocats qui ne diſent que ce qui eſt favorable à leur cauſe, ou les Charlatans, uniquement occupés du débit de leurs drogues. Après avoir expoſé les prétendus maux que cauſent les Sciences, il décrit les avantages qui en réſultent; il les balance avec les

inconveniens ; il donne le pour & le contre ; & même il avoue qu'à bien examiner les choſes, ſon plaidoyer contre les Lettres attaque uniquement la plupart de ceux qui les cultivent. En effet, à la honte de l'humanité, on ne voit, parmi les Auteurs, que trop de haines, trop d'outrages, trop de ſoupçons, trop de frivoles diſputes, trop d'emportemens, trop de guerres implacables, trop de jalouſies, trop d'ambition. Mais ce n'eſt point aux Sciences qu'il faut imputer les défauts des Sçavans. Si la fortune les eût placés dans d'autres emplois, ils euſſent eu plus de vices. Parce que tel Poëte eſt dur dans la Société, inſolent dans l'éclat du ſuccès, & même dans l'opprobre de la chûte, eſt-ce à dire que la Poëſie inſpire l'orgueil & la rudeſſe ? Point du tout : ſi ce Poëte faiſoit un autre metier, il ſeroit encore plus impudent & plus féroce.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 5 Octobre 1751.

LETTRE V.

Traduction d'Horace.

DE tous les Auteurs Latins, Horace eſt celui dont la traduction devroit nous faire le plus de plaiſir. Ses Odes reſpirent la raiſon, la morale & la volupté; c'eſt le Poëte des graces & du bon ſens. Il chante l'amour & la bonne chère, qui ſont de tous les ſiècles, & ſur-tout du nôtre. Dans les portraits qu'il trace de la Cour d'Auguſte, nous retrouvons nos penchans & nos mœurs. Il n'eſt donc pas étonnant que ce ſoit un des Anciens donc nous ayons le plus de verſions. Mais ſi c'eſt le Poëte le plus aimable & le plus galant, c'eſt auſſi le plus difficile à rendre dans une autre langue, & celui, qui, ſelon moi, devroit être le moins traduit.

M. R*** de Toulouſe n'a pas laiſſé que de hazarder la *Traduction du premier Livre des Odes*. Cet eſſai, imprimé dans la Province, eſt adreſſé à Madame *de Montegut de Ségla*, *Maîtreſſe des Jeux Floraux*. Vous remarquerez, Monſieur, dans l'Epître Dédicatoire deux choſes ſingulières.

On nous apprend d'abord que Madame *de Montégut* a traduit les Eglogues de *Pope* en vers François, & qu'elle a atteint *à une fidélité qui ſurprend, jointe à un naturel admirable.* L'Auteur enſuite entreprend de prouver qu'il eſt impoſſible de bien traduire les Poëtes en vers. Que dites-vous de cette petite contradiction peu galante ?

Quoiqu'il en ſoit, il penſe que les bons vers ſont *des biens inaliénables de la langue à laquelle ils ſont échûs.* Les raiſons qu'il en apporte prouvent ſeulement qu'une Traduction en Proſe, n'étant point gênée par la meſure & la cadence, peut être beaucoup plus littérale, à la vérité, mais auſſi moins agréable. Quelque parfaite qu'on la ſuppoſe, elle ſera toujours inférieure à l'original ; il lui manquera le charme de la Poëſie.

Si l'on admettoit le ſentiment de M. R***, il s'enſuivroit que l'on n'auroit dans aucune langue de bonnes traductions en vers de Poëtes, ſoit Anciens, ſoit Modernes. Il en exiſte cependant qui ont réuſſi, telles que l'Iliade & l'Odyſſée de *Pope*, le Virgile d'*Annibal Caro*, le Lucrèce de

Marquetti. Pope lui-même a été traduit en vers François avec beaucoup de force & d'élégance. On ſçait bien que M. l'Abbé *du Reſnel* n'a pas le mérite d'une ſcrupuleuſe exactitude, mais on ne peut diſconvenir qu'il n'y ait dans ſon ouvrage quantité de beaux vers Anglois, rendus par de très-beaux vers François. Combien de vers d'Horace même *Boileau* n'a-t'il pas ſçû s'approprier dans ſes Satyres, & ſur-tout dans ſon Art Poëtique? Tous les vers qui ſe trouvent dans le Traité du Sublime de Longin, il les a traduits en vers; ce qui prouve que ce grand Poëte & ce Critique judicieux penſoit, que c'étoit la ſeule manière de traduire les Poëtes. Il faut convenir que l'entrepriſe eſt épineuſe, & qu'il eſt plus aiſé de traduire quelques morceaux détachés, comme a fait Boileau, que des Poëmes entiers. Mais ſi l'on a réuſſi à bien exprimer en vers quelques endroits des Poëtes Anciens, pourquoi ne réuſſiroit-on pas à rendre la totalité? Je ſuis perſuadé qu'avec du génie & beaucoup de travail on en viendroit à bout. Les bons vers ne ſont donc pas *des biens inaliénables de la langue à laquelle ils ſont échus.*

M. R*** critique cette belle traduction que *Deſpréaux* a faite d'un endroit de l'Iliade :

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :
Pluton ſort de ſon trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon Trident ne faſſe entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive déſolée,
Ne découvre aux Vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

„ Pour s'aſſujettir à la meſure de „ nos vers, Boileau lui-même, dit M. „ R***, a été réduit à dire *Pluton „ ſort de ſon trône*, au lieu de *Pluton „ s'élance de ſon trône* : Qu'elle diffé„ rence. “ Elle eſt, je crois, à l'avantage de Boileau. La poëſie ne peint pas ſeulement par les idées que chaque mot porte dans l'eſprit ; elle peint auſſi par les ſons qui forment l'harmo-

sie. Le monosyllabe *sort* représente Pluton quittant son trône avec vivacité. Un mot plus long eût peut-être affoibli l'image. „ Voyez encore, „ je vous prie, Madame, continue „ l'Auteur, les deux vers qui suivent : „ Pluton a peur que Neptune, d'un „ coup de son trident,

Ne découvre aux Vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

» Ne diroit-on pas, à en juger par » la construction de ces deux vers, que » les mortels ne sont pas les mêmes » que les vivans, ou que tous les » mortels ne sont pas des vivans ? « Il n'est pas à craindre qu'on fasse jamais une pareille mépriſe. Les deux noms différens que Boileau donne aux humains sont chacun à leur place ; substituez l'un à l'autre, & vous gâtez ces deux vers. Mais quand même les deux fautes, ici relevées, le seroient avec fondement, pourroit-on en conclurre qu'il ne faut pas traduire en vers ? Non sans doute ; il s'ensuivroit seulement

que Boileau a mal rendu ces deux endroits. Et d'ailleurs, ne doit-on rien pardonner dans une traduction en vers, tandis que nous avons de l'indulgence pour les poëſies originales de nos plus grands Maîtres ?

M. R*** traite plus favorablement ceux qui, comme lui, ont traduit Horace en proſe. Il parle aſſez bien du P. *Sanadon*, du P. *Tarteron* & de M. l'Abbé *Batteux*. Le travail de M. *Dacier* eſt comparé *aux contours tremblottés des plus belles eſtampes copiées à l'aide d'un verre par un enfant*. M. R*** joint à ſa traduction des *Obſervations critiques* ſur *Dacier* & *Sanadon*. La première ne me paroît pas heureuſe. Il attaque le commencement de la traduction de *Sanadon*, & ſoutient que l'on ne peut pas dire, *illuſtre rejetton des Rois ;* qu'il falloit achever la figure & mettre *illuſtre rejetton d'une tige Royale* : chicane puérile. *La Fontaine* a dit très-bien :

Illuſtre rejetton d'un Prince aimé des Cieux,

& non pas *de la tige d'un Prince*.

Toutes les Obſervations du nou-

veau Traducteur ne ſont pas auſſi mal fondées. La manière dont il entend *undè nil majus*, dans l'Ode XI, me paroît ingénieuſe. Horace commence cette belle Ode par les louanges de Jupiter, dont il dit :

Undè nil majus generatur ipſo.

Dacier traduit : *Auſſi ne voit-on rien de plus grand que lui ;* ce qui eſt ridicule. Il étoit ſi évident dans le ſyſtème Payen que rien n'étoit plus grand que Jupiter, que de l'en louer, ç'eût été lui faire une eſpèce d'injure. M. R*** explique *unde* comme s'il y avoit *à quo*. Saturne ayant été détrôné par Jupiter ſon fils, Horace a pû louer ce dernier de n'être le père d'aucune Divinité dont la puiſſance effaçât la ſienne. Ce qui prouve la juſteſſe de ce ſens eſt ce que le Poëte Latin ajoûte immédiatement après :

Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

Pallas, fille de Jupiter, engendrée de ſon cerveau, obtient après lui les premiers honneurs. Je ſuis ſurpris que le nouvel Interprète n'ait pas fait cette

remarque si favorable à son explication.

Vous approuverez encore, Monsieur, l'observation suivante sur un vers de l'Ode XXII.

Lenite clamorem, sodales,
Et cubito remanete presso.

Horace marque clairement que ses amis n'ont point quitté la table, & il employe l'expression la plus vive pour les en empêcher. Cependant *Sanadon* annonce tout le contraire: *Croyez-moi, mes Amis, finissons ces clameurs insensées, & remettons-nous à table.* J'aime mieux: *restons à table.*

Vous attendez sans doute, Monsieur, qu'après avoir rendu compte de ces remarques critiques, je vous en fasse à mon tour sur le nouveau Traducteur. Son ouvrage, qu'il ne présente que comme un essai, mérite des éloges; mais on y trouve en général plus de netteté & d'exactitude que de délicatesse, d'élégance & de force. Il lui est échappé, comme à ses Devanciers, bien des négligences. En voici quelques unes.

Gaudentem patrios findere sarculo

Agros, Attalicis conditionibus
Numquam dimoveas, ut trabe Cy-
priâ,
Myrtoum pavidus nauta ſecet mare.

» *Un ſage goûte des plaiſirs purs* en cul-
» tivant de ſes propres mains l'héri-
» tage de ſes Ancêtres ; propoſez lui
» de franchir *les Ondes de Mirto* ſur un
» bois fragile ; *lui promiſſiez-vous* toutes
» les richeſſes d'Attale, il ne voudra
» point éprouver les allarmes des Na-
» vigateurs. » Quel ſtile, & quelle paraphraſe languiſſante ! Pourquoi traduire *Myrtoum mare* par *les Ondes de Mirto ?* 1° *Myrtoum mare* eſt mis là pour toute mer quelconque. 2°. Il n'y a point de Lecteur qui connoiſſe *les Ondes de Mirto.* Le Traducteur devoit du moins éclaircir ces Ondes par une note. 3°. *Myrtoum mare* étoit une partie de la mer Egée, ainſi nommée de *Myrtoüs* qui y périt ; il étoit cocher d'Œnomaüs, Roi d'Arcadie. Il falloit donc mettre *les Ondes de Myrtoüs.* Mais l'Auteur traduiroit-il *Icarium mare* par *les Ondes d'Icare?* Qu'eſt-ce que cela voudroit dire ? Il y a d'ailleurs dans le texte une fineſſe qu'au-

cun Traducteur n'a saisie ; c'est le rapport entre ces deux expressions *agros findere*, *mare secare*. *Fendre avec la charrue le champ de ses pères*, *fendre le sein des flots*. On dira peut-être que je prête à Horace une idée qu'il n'a jamais eue; mais si elle fait beauté, comme je le crois, pourquoi ne pas présumer que le Lyrique Latin a fait exprès cette opposition, qui n'est point un simple jeu de mots.

M. R*** rend *indocilis pauperiem pati* par *indocile à subir le joug onéreux de l'indigence*. Quel usage rigoureux de la métaphore ! Je ne puis quitter, Monsieur, cette premiere Ode d'Horace, sans rappeller ici un changement heureux qu'on y a fait, & que M. *Batteux* & M. R*** ont sans doute ignoré ; je suis persuadé que s'ils l'avoient connu, ils l'auroient adopté. Le but d'Horace, dans cette Ode, est, comme tout le monde sçait, de témoigner à Mécène que ce qu'il ambitionne le plus est de réussir dans l'art de la Poësie, & de mériter le suffrage de cet illustre Ami des Lettres. Il parcourt les différentes passions des hommes : il commence par le goût des Grecs pour les combats des jeux

Olympiques. Il parle enſuite de ce qui touche plus vivement les Romains ; de l'ambition des Charges, de la ſoif des richeſſes, de l'amour de l'Agriculture & du commerce, du plaiſir de la Table, de l'oiſiveté, de la Guerre, de la Chaſſe. Après cela, il vient à Mécène lui-même, à qui la pièce eſt adreſſée, & dont le principal goût conſiſtoit à faire du bien aux Poëtes & à tous les Sçavans. Il finit par déclarer le ſien, qui eſt, dit-il, de ſe diſtinguer dans l'art de la Poëſie, & d'obtenir, s'il peut, le ſuffrage de Mécène, & un rang parmi les Poëtes lyriques. Ce plan me paroît très-judicieux. Au lieu donc de lire, comme on fait,

Me doctarum hederæ præmia frontium
Diis miſcent ſuperis

Il faut lire

Te *doctarum hederæ, &c.*

Car ſi on laiſſe le *Me*, rien n'eſt plus ridicule que ce qu'on fait dire à Horace : *Les couronnes de lierre, qui ſont la récompenſe des Poëtes, m'égalent aux plus grands Dieux ;* & il ajoûte à la fin de l'Ode :

Quod ſi me lyricis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

C'eſt à-dire : *Si vous me mettez au nombre des Poëtes lyriques, mon front ſera dans les Cieux.* Qu'a-t'il beſoin que Mécène le mette au rang des Poëtes Lyriques, puiſque par ſon talent il ſe croit déja égal aux Dieux ? Rien, ſelon moi, n'eſt plus abſurde que le diſcours qu'on lui fait tenir. C'eſt comme s'il diſoit à Mécène : *Les couronnes de lierre, qui ſont le partage des grands Poëtes, m'égalent aux plus grands Dieux ; mais ſi vous me mettez au rang des Poëtes Lyriques, je me croirai égal aux Dieux.* Il eſt donc évident qu'il faut ſubſtituer *te* à *me* : par-là, le ſens devient raiſonnable. Horace dit à Mécène : *Les couronnes de lierre que vous accordez aux Poëtes*, c'eſt-à-dire, la protection dont vous les honorez, les graces que vous répandez ſur eux, *vous égalent aux plus grands Dieux.* » Pour moi, dit-il modeſtement, j'aime à fuir le vulgaire ; » la fraîcheur des bois, les danſes légéres des Nymphes & des Satyres » m'amuſent, pourvû qu'Euterpe daigne ſeconder mes accords ; & que

» Polymnie ne refuſe pas de tendre » les cordes de ma lyre. »

——Me gelidum nemus,
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo, ſi neque tibias
Euterpe cohibet, nec Polyhymnia
Leſboum refugit tendere barbiton.

Il ajoûte : » Mais ſi vous me placez » vous-même au rang des Poëtes Ly- » riques, alors je me croirai dans » les Cieux. »

Quod ſi me Lyricis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Horace eût-il été auſſi modeſte, après avoir dit avec un orgueilleux enthouſiaſme que les couronnes qui ceignoient ſon front l'égaloient aux plus grands Dieux ? Ce changement ſi naturel eſt appuyé ſur d'autres raiſons qu'on peut lire dans le premier volume du *Nouvelliſte du Parnaſſe.*

Je reviens à M. R***.

Aut ope Palladis
Tydiden ſuperis parem.

Et le fils de Tydée devenu ſemblable aux immortels par les dons ſecrets de Pallas.

Pourquoi ne pas traduire littéralement *par le ſecours de Pallas* ? Cela étoit plus ſimple & plus clair que *par les dons ſecrets* de cette Déeſſe.

O Venus, regina Cnidi Paphique,
Sperne dilectam Cypron, & vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem.

» *Aimable* Reine de Paphos & de » Gnide, ô Venus, quittez le ſéjour » de Chypre qui vous eſt ſi cher, & » daignez vous rendre *dans la Chapelle* » brillante où Glycère vous appelle » par des profuſions d'encens. » Cette verſion ne me paroît pas exacte. *Glyceræ decoram in ædem* ſignifie, je crois, tout ſimplement *dans la belle maiſon de Glycère.* Peut-être même qu'en cette occaſion *decoram* veut dire *propre, élégante*, plûtôt que belle. *Qui vous appelle par des profuſions d'encens* : peut-on parler ainſi ?

M. R*** n'eſt pas ſi ennemi des vers qu'il n'en faſſe quelquefois. Il a imité l'Ode V. du premier Livre, à Agrippa ; elle commence ainſi :

Scriberis Vario fortis, & hoſtium
Victor, Mæonii carminis alite, &c.

L'imitation du Traducteur eſt adreſſée à M. le Prince DE CONTI.

Des tons Méoniens cet Aigle de notre âge,
Voltaire, peut chanter tes travaux éclatans :
Qu'il montre les François guidés par ton courage,
Et Mars qui tonne en vain ſur des rochers brûlans.

Quoi, je peindrois Henri conquérant de ſon Trône !
Louis bravant la mort aux champs de Fontenoi !
Ton front victorieux que la gloire couronne !
Et de nouveaux ſuccès qui n'étoient dûs qu'à toi !

Non ; je cède aux frayeurs de ma Muſe timide ;
Je crains de prophaner la gloire des Bourbons :
Le ſouffle languiſſant d'un Nourriſſon de Gnide
Aux Trompettes de Mars peut-il donner des ſons ?

Qui repréſentera cet effrayant Tonnerre,
Achille, furieux dans les champs Phrygiens ?

Ou ce fameux Héros qui du Dieu de la Guerre
Fit rejaillir le ſang ſur les murs des Troyens?

Quand on a lû ces vers, on ſçait gré à l'Auteur d'avoir traduit en proſe. Avez-vous pris garde, Monſieur, à l'*Aigle de notre âge*? Horace, en louant Agrippa, n'a pas l'imprudence de dire que Varius ſoit l'Aigle du ſiècle d'Auguſte. Rome ne connoiſſoit point encore l'Eneïde. Varius étoit alors l'*Aigle* du Poëme épique. M. *de Voltaire* eſt notre *Varius*; ce n'eſt pas peu. Quoiqu'il en ſoit, M. R*** fait *chanter* ſon *Aigle*. N'y auroit-il pas eu plus de juſteſſe à faire chanter un *Cygne*? Il auroit toujours fallu changer le premier vers; cet *Aigle* ou ce *Cygne des tons Méoniens de notre âge*, n'eſt pas François.

Je ne ſçaurois mieux finir, Monſieur, que par une complainte que le Traducteur [redacted]*a*, dit il, *autrefois à Horace*, ſans doute avant de l'avoir traduit.

Chantre d'Auguſte & de Glycère,
Poëte ſublime & galant,
Arbitre de la bonne chère,
Amant volage, ami conſtant;

Jusques à quand, aimable Horace,
Tes vers pompeux, riants, aisés,
Seront-ils, ou traduits sans grace,
Ou pesamment analisés?

Dispute des Armes d'Achille.

M. le Chevalier *de Cogollin*, qui s'est fait tant d'honneur par sa traduction en vers du bel Episode d'*Aristée*, me fournit aujourd'hui, Monsieur, une nouvelle preuve contre le Traducteur d'Horace, dont je viens d'apprécier le travail. J'invite ce partisan intéressé des versions en prose à lire la *Dispute des Armes d'Achille, tirée du treizième livre des Métamorphoses d'Ovide, traduction en vers*, qui paroît depuis peu. Comme je ne me flatte pas qu'il se rende à mes raisons, je le crois trop judicieux pour ne pas sacrifier son sentiment à un exemple aussi frappant que celui-ci. Cette cause fameuse, plaidée par deux Rois, (Ajax & Ulysse) devant un Sénat de Souverains, cette dispute des Armes d'un Héros dans une assemblée de Héros, est sans contredit un des plus sublimes tableaux que le tems ait fait parvenir jusqu'à nous. La copie n'est pas indigne de l'original, & vous allez être étonné, Monsieur, de l'exactitude littérale & noble, avec laquelle M. *de Cogollin*

rend le texte en plusieurs endroits. Lorsque les Chefs de la Grèce ont pris leur place, & que l'Armée s'est rangée autour d'eux, Ajax se lève le premier. Ecoutons-le d'abord dans Ovide.

Utque erat impatiens iræ, Sigëia torvo,
Littora respexit, classemque in littore, vultu:
Intendensque manus: Agimus, proh Jupiter, inquit,
Ante rates causam, & mecum confertur Ulysses!
At non Hectoreis dubitavit cedere flammis,
Quas ego sustinui, quas hâc à classe fugavi.
Tutius est igitur fictis contendere verbis,
Quam pugnare manu: sed nec mihi dicere promptum,
Nec facere est isti; quantumque ego Marte feroci,
Inque acie valeo, tantum valet iste loquendo.
Nec memoranda tamen vobis mea facta, Pelasgi,
Esse reor; vidistis enim: sua narret Ulysses,
Quæ sine teste gerit, quorum nox conscia sola est.
Præmia magna peti fateor; sed demit honorem
Æmulus Ajaci; non est tenuisse superbum,
Sit licet hoc ingens, quidquid speravit Ulysses:
Iste tulit pretium jam nunc certaminis hujus,
Quòd, cum victus erit, mecum certasse feretur.

Lisez, Monsieur, les vers François, & jugez s'ils ne tiennent pas bien leur

place à côté des vers Latins. Ajax, dit le Traducteur,

Cédant aux noirs accès de ſon ame outragée,
Lance un affreux regard ſur le port de Sigée,
Voit la Flotte, & les bras élevés vers les Cieux,
Il exhale en ces mots ſes tranſports furieux:
Quoi, devant ces vaiſſeaux, ſauvés par ma vaillance,
Ulyſſe oſe d'Ajax briguer la récompenſe!
Ulyſſe, qu'on a vû fuir loin de ces vaiſſeaux,
Lorſqu'Hector les venoit embraſer ſur les eaux,
Et qu'Ajax, des Troyens repouſſant la furie,
Mettoit en fuite Hector, & ſauvoit la Patrie.
Mon Rival, plus prudent, trouve moins de danger
A haranguer les Grecs, qu'Ajax à les venger.
Mais, ſi de l'éloquence Ulyſſe a l'avantage,
Je lui cède en diſcours: qu'il me cède en courage.
A quoi bon rappeller les périls, les exploits,
Où mon zèle pour vous m'engagea tant de fois?
C'eſt à vos yeux qu'Ajax remporta la victoire.

Ulyſſe, la nuit ſeule eſt témoin de ta gloire:
Je l'avoûrai : le prix que je demande eſt grand ;
Mais ce prix s'avilit par un tel concurrent.
Toute noble qu'elle eſt, la palme eſt moins brillante,
Dès que de la cueillir il a conçû l'attente :
Et quand la Grèce à moi l'aura vû comparé,
Ulyſſe, en me cédant, ſera trop honoré.

La Proſe la plus noble peut-elle approcher d'une pareille Poëſie ? Ajax fait valoir les droits de ſa naiſſance ; il eſt fils de Telamon, dont le père eſt Æaque, fils de Jupiter.

Æacon agnoſcit ſummus, prolemque fatetur
Jupiter eſſe ſuam : ſic à Jove tertius Ajax.

De Jupiter Æaque a pris ſon origine ;
Et par ces trois degrès ma naiſſance eſt divine.

Les Jéſuites, dans la ſuperbe fête qu'ils ont donnée au Collège de Louis le Grand, pour célébrer la naiſſance de M. le Duc de Bourgogne, ont heureuſement appliqué au Prince nouveau né le *ſic à Jove tertius Ajax*. Cette Inſcription ſe liſoit ſur une des Colonnes de la Salle d'Aſſemblée, où

le P. *du Parc*, l'un des Profeſſeurs de Rhetorique, prononça un Diſcours Latin ſur ce grand évenement. Il y avoit d'autres Inſcriptions, ingénieuſement empruntées des meilleurs Auteurs Latins.

Revenons à notre cher Ovide. Ajax, après avoir reproché à Ulyſſe d'avoir laiſſé Neſtor ſans défenſe au milieu des ennemis, continue ainſi :

Aſpiciunt oculis Superi mortalia juſtis.
En eget auxilio, qui non tulit : utque reliquit,
Sic linquendus erat, legem ſibi dixerat ipſe.
Conclamat ſocios : adſum, videoque tremen-
tem,
Pallentemque metu, & trepidantem morte futurâ.
Oppoſui molem Clypei, texique jacentem,
Servavique animam (minimum eſt hoc laudis) inertem.
Si perſtas certare, locum redeamus ad illum :
Redde hoſtes, vulnuſque tuum, ſolitumque timorem :
Poſt Clypeumque late, & mecum contende ſub illo.
At poſtquam eripui, cui ſtandi vulnera vires
Non dederant, nullo tardatus vulnere fugit.
Hector adeſt, ſecumque Deos in prælia ducit ;
Quâque ruit, non tu tantum terreris, Ulyſſe,

Sed

Sed fortes etiam ; tantum trahit ille timoris.
Hunc ego, ſanguineæ ſucceſſu cædis ovantem,
Comitis ingenti reſupinum pondere fudi.
Hunc ego, poſcentem cum quo concurreret, unus
Suſtinui, ſortemque meam voviſtis, Achivi,
Et veſtræ valuere preces. Si quæritis hujus
Fortunam pugnæ, non ſum ſuperatus ab illo.

Mais admirons des Dieux la juſtice ſuprême!
Du ſecours, qu'il refuſe, il a beſoin lui-même.
Tu méritois alors que tout fuit loin de toi;
Et ta fuite elle-même en preſcrivoit la loi.
Tu m'appelles, je vole, & je te vois, Perfide,
Pâliſſant de frayeur ſous l'acier homicide.
De mille bras levés je repouſſe l'effort,
Et, ſous mon bouclier, je t'arrache à la mort.
Eh, pourquoi de ce trait rappeller la mémoire?
A conſerver un lâche eſt-il donc quelque gloire?
Si tu l'oſes, ſui-moi dans ces lieux pleins d'horreur;
Rend-moi nos ennemis, ta bleſſure, ta peur.
Vien, ſous mon bouclier, vien chercher un azile.

Et là dispute-moi l'héritage d'Achille.
Mais du fer menaçant à peine préservé,
Il se dérobe en lâche au bras qui l'a sauvé;
Et ses pieds, qui déja chanceloient de foiblesse,
Pour fuir, ont retrouvé leur force & leur viteſſe.
Hector, des murs Troyens ce redoutable appui,
Vient, & mène au combat tous les Dieux avec lui.
Tu trembles, tu le dois : la terreur de ſes armes,
Même à nos plus vaillans, inſpire des alarmes.
Je lance à ce Héros, ſi fier de ſes exploits,
Un trait énorme : il eſt renverſé ſous le poids.
Il défie un des Grecs aux champs de la victoire;
Le Sort, comme vos vœux, m'appelle à cette gloire.
Si vous me demandez qui de nous fut vainqueur,
Ce combat ne fut point honteux à ma valeur.

Je ne finirois pas, Monſieur, ſi je voulois copier tous les beaux traits de cette harangue. Permettez-moi de

vous faire admirer encore la juſteſſe & la vivacité avec laquelle M. *de Cogollin* en a exprimé les deux derniers vers, qui peignent ſi bien l'ardeur Martiale de l'impétueux Ajax.

Arma viri fortis medios mittantur in hoſtes;
Inde jubete peti, & referentem ornate relatis.

Qu'au milieu des Troyens ce Bouclier jetté
Orne le bras vainqueur, qui l'aura rapporté.

Ulyſſe prend la parole, & repouſſe avec beaucoup de force & d'adreſſe tous les traits qu'Ajax lui a lancés. Après avoir en peu de mots juſtifié ſon éloquence, dont la Grèce a éprouvé les heureux effets, il fait voir qu'il eſt d'un ſang auſſi beau que ſon Rival; il mépriſe cependant ce frivole avantage:

Nam genus & proavos, & quæ non fecimus ipſi,
Vix ea noſtra voco. Sed enim quia rettulit Ajax
Eſſe jovis pronepos, noſtri quoque ſanguinis auctor
Jupiter eſt; totidemque gradus diſtamus ab illo.
Nam mihi Laërtes pater eſt, Arceſius illi,
Jupiter huic; neque in his quiſquam damnatus, & exul.

Est quoque per matrem Cyllenius addita nobis
Altera nobilitas : Deus est in utroque parente.

Que nous fait la naissance & l'éclat des
Ayeux,
Si de sa propre gloire on ne brille comme
eux ?
Ajax nous vante ici sa céleste origine :
Comme lui, je descends d'une source divine.
Le grand Arcesius, dont Laërte est le fils,
Reçut de Jupiter le jour qu'il m'a transmis.
Et l'on ne compte point dans la race d'U-
lysse,
Des criminels flétris d'exil & de supplice.
Je pourrois joindre encore à ces droits so-
lemnels
L'avantage & l'éclat de mes droits mater-
nels.
Mercure à mes Ayeux ajoûte un nouveau
lustre :
Ainsi, des deux côtés, ma naissance est
illustre.

Ulysse fait ensuite l'énumération de ses exploits, & des services qu'il a rendus à sa patrie. Rien n'est si beau que le parallèle qu'il fait de lui-même avec Ajax :

Quippe manu fortes (nec sunt tibi Marte secundi)
Consiliis cessere meis. Tibi dextera bello

Utilis : ingenium eſt quod eget moderamine noſtro.
Tu vires ſine mente geris, mihi cura futuri eſt :
Tu pugnare potes ; pugnandi tempora mecum
Eligit Atrides : tu tantum corpore prodes,
Nos animo ; quantoque ratem qui temperat, anteit
Remigis officium, quanto dux milite major ;
Tantum ego te ſupero.

Cependant tous ces Chefs, tes égaux en courage,
Toujours à mes conſeils ont cédé l'avantage.
Tu ſignales ton bras, Ajax, au champ de Mars :
Moi, je régis ta fougue au milieu des hazards.
Ta valeureuſe ardeur ignore la prudence ;
Tu ſçais combattre, & moi j'uſe de prévoyance.
C'eſt Atride avec moi qui réglons le combat ;
Mon eſprit qui préſide, & ton corps qui ſe bat.
Autant qu'un Nautonnier, rempli d'expérience,
Du groſſier Matelot ſurpaſſe la ſcience :
Autant qu'à ſes ſoldats le chef doit commander ;

A mes vertus, Ajax, autant tu dois céder.

Je soupçonnerois Ovide d'avoir emprunté l'idée de ce morceau, surtout la belle comparaison du Pilote, du Traité de la Vieillesse de Ciceron, où Caton l'Ancien, pour répondre à ceux qui prétendent que les vieillards ne peuvent servir la République, se sert de la même similitude. *Similesque sunt, ut si quis Gubernatorem in navigando nihil agere dicat, cùm alii malos scandant, alii per foros currant, alii sentinam exhauriant: ille autem clavum tenens, quietus sedeat in puppi. Non facit ea quæ juvenes; at verò multò majora, & meliora facit. Non enim viribus, aut velocitatibus, aut celeritate corporis res magnæ geruntur, sed consilio, auctoritate, sententia.*

Le Prosateur le plus exact rendroit-il aussi littéralement & aussi élégamment ce vers-ci :

Altaque, posse capi faciendo, Pergama cepi.

Eh, n'est-ce pas avoir triomphé des Troyens,
Qu'avoir de leur défaite assuré les moyens?

Je trouve même les vers François

plus nobles que le Latin. *Facienda posse capi* me paroît bien prosaïque. La Grèce applaudit à Ulysse :

Et quid facundia posse
Tum patuit, fortisque viri tulit arma disertus.

De l'éloquence alors on éprouva les charmes ;
Par elle, du Guerrier l'Orateur eut les armes.

Ajax, de désespoir, se plonge son épée dans le sein.

Nec valuere manus infixum educere telum ;
Expulit ipse cruor ; rubefactaque sanguine tellus
Purpureum viridi genuit de cespite florem ;
Qui prius Œbalio fuerat de vulnere natus.
Littera communis mediis pueroque viroque
Inscripta est foliis : hæc nominis, illa querelæ.

Son bras qui s'affoiblit, tente de l'arracher ;
Le flot, qui rejaillit, aide à l'en détacher.
Tout à coup, une fleur de pourpre étincelante,
Naît du sein humecté de la terre sanglante ;
Elle offre aux yeux le cri d'Hyacinthe blessé,
Et le chiffre d'Ajax sur sa feuille tracé.

S'il m'eſt permis de dire ce que je penſe du texte Latin, je vous avoue, Monſieur, que la harangue d'Ajax me plaît beaucoup moins que la réponſe d'Ulyſſe. Ovide paroît avoir voulu mettre de l'eſprit, des antithèſes & des phraſes dans la bouche d'un furieux ; il eſt vrai qu'il étoit difficile de faire parler un homme de ce caractère : il s'en eſt tiré comme Ovide. La harangue d'Ulyſſe eſt infiniment plus Cicéronienne, plus douce, plus pathétique, &, pour tout dire, victorieuſe. C'eſt un grand politique, un orateur inſinuant & fleuri, un dialecticien qui terraſſe par ſes raiſonnemens. D'ailleurs, les tours & les expreſſions, dont il ſe ſert, ſont preſque toujours dans la nature ; & j'oſe dire, Monſieur, que, dans ce morceau admirable, Ovide eſt moins Ovide qu'à ſon ordinaire.

Comme M. *de Cogollin* a dédié ſa traduction à M. le Dauphin, elle eſt terminée par des vers en l'honneur de ce Prince, que ſon amour pour les Sciences & ſon goût pour la lecture, doivent préparer, malgré ſa modeſtie, aux hommages de tous les gens de Lettres. Le Traducteur, à la ſuite de la

dispute des Armes d'Achille, a placé deux autres morceaux d'Ovide, aussi traduits en vers. L'un est la *Description du Palais de la Renommée*, & l'autre, la *Description du Palais du Sommeil*. On y reconnoît le même pinceau & la même attention à copier fidellement les traits de l'original. On ne sçauroit donner trop d'éloges à ces heureux essais. L'Auteur doit se sentir appellé à quelque chose de plus grand :

Tu divinam Æneïda tenta.

Son *Aristée*, son *Ajax* & son *Ulysse* se trouvent à Paris chez *le Prieur*, Imprimeur du Roi, Rue Saint Jacque, à la Croix d'Or.

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Novembre 1751.

LETTRE VI.

NE craignez rien, Monsieur ; je n'étourdirai point vos oreilles des sons barbares qu'ont fait entendre les Lyres Françoises à la naissance de M. le Duc de Bourgogne, & qui heureusement n'ont point pénétré jusqu'à son berceau. Je vous épargnerai Les Génies Tutélaires

l'immenſe & ſtérile détail de tant de mauvaiſes productions, dont la liſte ſeule occuperoit une de mes Lettres.

Somnia vana jacent totidem, quot meſſis Ariſtas,
Sylva gerit frondes, ejectas littus arenas.

Qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que notre Parnaſſe a étalé dans cette circonſtance plus de profuſion que de goût, plus de zèle que de génie. Poëmes, Odes, Eglogues, Idylles, Stances, Epîtres, Chanſons, Comédies, Opera: aucune Piéce ne s'eſt fait diſtinguer; & la Nation, ſi jalouſe d'exprimer ſa joie ſur un évenement qui l'intéreſſe autant que ſes Maîtres, n'a trouvé que de froids Interprêtes de ſes tranſports.

M. *de Moncrif* a fait repréſenter ſur la Sçène Lyrique un divertiſſement intitulé : *Les Génies Tutélaires*, mis en muſique par MM. *Rebel* & *Francœur*. Le Poëte & les Muſiciens ne ſe ſont propoſé que de donner un grand ſpectacle, & ils y ont réuſſi. La Fée de la France, la Fée de l'Aſie, le Génie de l'Afrique, le Génie de l'Amérique, avec leurs attributs, caractériſent tour à tour les peuples & les cli-

mats ſoumis à leur Empire. Tout le monde a goûté le portrait des François par la Fée de la France.

Mes deſtins ſont plus favorables.
Les dons que vous vantés n'attirent point mes vœux.
Mon Empire s'étend dans des climats heureux,
Sur les Mortels les plus aimables.
Qu'il eſt doux de regner ſur eux !
De leur fidélité leur amour eſt le gage.
Qu'il eſt doux de regner ſur eux!
Le penchant les conduit où l'honneur les engage.
Le choix dans les plaiſirs, les charmes du langage,
Les talens enchanteurs employés dans leurs jeux ;
Les tréſors appellés du plus lointain rivage;
Le don heureux d'en faire uſage,
Tréſor encor plus précieux !
Par eux, tout ce qui plaît s'embellit davantage.

Le DESTIN annonce le bonheur de l'Empire des Lys, en voyant s'éterniſer le ſang de nos Rois. Les Génies des quatre parties du Monde ſe réuniſſent pour conſacrer ce beau jour par des jeux ſolemnels. Chacun de ces Génies,

ſuivant ſon caractére, prédit les vertus & la gloire du jeune Prince.

La Guirnde. M. *Marmontel* a mis en vers la Muſique de M. *Rameau*. La reconnoiſſance engageoit M. *Rameau* à mettre en Muſique les vers de M. *Marmontel*. L'amitie leur a inſpiré à tous deux un travail aſſez ingrat. Mais auſſi elle les juſtifie. *La Guirlande* ou *les Fleurs enchantées* eſt un Acte de Ballet de la façon de ces deux Auteurs, qui fut joué après le Divertiſſement de M. *de Moncrif*. Voici le ſujet de cet Acte. *Mirtil* & *Zélide* ſont épris l'un de l'autre. Ils ont chacun une Guirlande qui, par un miracle de l'Amour, doit conſerver ſon éclat & ſa fraicheur, tant qu'ils ſeront fidelles, & qui ſe fanera, dès qu'ils trahiront la foi qu'ils ſe ſont jurée. Le Berger, oubliant ſes ſermens, ſe laiſſe engager par Amarillis. Mais ce n'eſt qu'une *Paſſade*. Ses premiers feux ſe rallument; il poſe ſa Guirlande ſur l'Autel de l'Amour, & prie ce Dieu de la rajeunir. *Zélide* vient à ce même Autel conjurer l'Amour, que *Mirtil* ne ſoit point parjure. Elle apperçoit & reconnoît les fleurs ternies de ſon perfide Amant. Elle

tombe presque évanouie sur l'Autel. Elle revient à elle, & imagine de jouer un tour à *Mirtil*; elle met sa Guirlande à la place de celle du Berger. Celui-ci revient, & s'applaudit du prodige. *Zélide* s'offre à ses regards; il lui montre avec empressement le gage de sa constance. Il demande à sa maîtresse un pareil témoignage. Elle feint d'être embarrassée; le jaloux *Mirtil* la presse de s'expliquer. Elle s'avoue coupable, & se livre au courroux de son Amant, qui lui pardonne. *C'est toi que tu viens de juger*, lui dit *Zélide*: en même-tems elle va pour prendre la Guirlande de *Mirtil*, qu'elle avoit jettée parmi les arbres de l'un des côtés du Théâtre. Elle la trouve refleurie; jugez de sa surprise, & de celle des spectateurs.

Vous conviendrez, Monsieur, que cette fiction est très-agréable. Par malheur cela ne suffit pas pour réussir; il faut encore que l'exécution y réponde; c'est-là le point le plus difficile, & où l'on distingue l'écrivain judicieux. Il n'y a personne qui ne trouve charmante l'idée de la petite Comédie de l'*Oracle*: mais que seroit cette idée, sans la coupe industrieuse des Scènes, sans la précision & la vivacité du Dia-

logue, ſans les graces du ſtile, ſans le pinceau voluptueux de l'Auteur? Je crois que M. *Marmontel* pouvoit conſtituer ſon petit Poëme avec un peu plus d'art. *Mirtil* ſe conduit bien imprudemment. Il met ſa Guirlande ſur l'Autel : ſçait-il ſi l'Amour exaucera ſes vœux? Il voit venir *Zélide*. Son intérêt eſt de cacher la Guirlande; il la laiſſe toujours ſur l'Autel, où *Zélide* ne peut manquer de la voir. Il eſt dans la nature que *Zélide*, quand elle a la preuve de l'infidélité de ſon Amant, ſuccombe à ſa douleur, & tombe preſque ſans ſentiment ſur l'Autel de l'Amour. Mais il eſt contre la vraiſemblance qu'elle s'en conſole ſitôt, & qu'il lui vienne dans l'eſprit de faire une petite eſpiéglerie à *Mirtil*, qui d'ailleurs doit lui paroître plus criminel par le caractère de fauſſeté qu'il ſoutient avec audace. Elle devoit dans ſon deſeſpoir prendre la Guirlande fanée, s'en ſervir pour convaincre le perfide, & l'abandonner ou lui accorder ſon pardon, non ſur le champ, comme elle fait, mais après bien des prières & des remords de la part de l'infidelle. Elle feint elle-même très gratuitement d'avoir entendu les ſoupirs d'un autre

Berger. Je n'aimerois pas non-plus que l'Amour operât un miracle en faveur de *Mirtil*. Comme le crime doit être puni dans la Tragédie, les loix de la Scène Lyrique exigent, ce me semble, que l'infidélité ne soit pas récompensée. Mais peut-être que l'Auteur a voulu peindre l'Amour François. En ce cas, j'aurois rendu les deux Amans infidelles : ils se seroient mutuellement pardonné, & l'Amour auroit rajeuni les fleurs. Cette idée auroit, je pense, jetté dans la Fable plus d'intérêt, plus de gayeté, & certainement plus de vérité.

Indépendamment de ce vice du fond, la forme est un peu contraire aux regles du Théâtre, sur-tout du Théâtre Lyrique, qui demande beaucoup de précision & une grande intelligence dans la distribution des Scènes. Ce genre a ses principes & ses difficultés, & il ne faut pas croire qu'avec de l'esprit seul & le talent de la mesure & de la rime, on puisse placer à propos les Dialogues, les Monologues, les Chœurs, les Duo, les Fêtes, &c. Trois Monologues assez longs occupent presque tout cet Acte de Ballet.

A l'égard du ſtile, il m'a paru en général aſſez Lyrique, contre mon attente. Il y a même des endroits, où le ſentiment & l'aimable ingenuité ſont parfaitement exprimés. Par exemple, *Hilas*, Berger amoureux de *Zélide*, veut profiter de l'abſence de *Mirtil*. La Bergere eſt inſenſible à ſes vœux. *Hilas*, en parlant de *Mirtil*, dit à *Zélide* :

Eſt-il le ſeul qui ſache aimer ?

Elle répond avec la ſimplicité la plus ingénieuſe :

Il eſt le ſeul qui m'ait ſçu plaire.

Ce trait ne ſeroit pas indigne des *Quinaults*, des *la Mothes* & des *Roys*. Mais ce qu'ils auroient évité, c'eſt d'éloigner *Hilas* preſqu'auſſitôt qu'il s'eſt montré, & de ne l'introduire que pour faire à *Zélide* un compliment aſſez bruſque, en s'en allant :

Une beauté ſi ſévère
Tient peu de cœurs ſous ſa loi.

S'il étoit réellement amoureux, il ne devoit pas prendre ſi cavalièrement ſon parti ; s'il ne l'étoit pas, à quoi bon le faire paroître ?

Vous goûterez, Monſieur, ce que

chante *Mirtil*, lorſque ſa Guirlande eſt ranimée :

Zélide, ton Amant ceſſe enfin de te craindre.
Vien conſulter ces fleurs, vien lire dans mes yeux.
Ces fleurs vont te tromper : mes yeux ne peuvent feindre ;
Ils diront que je t'aime, & mon cœur le ſent mieux
Que mes yeux ne peuvent le peindre.

Vous ne ſerez pas moins content du morceau ſuivant :

Tout inſpire à mon cœur une volupté pure :
Les concerts des oiſeaux me ſemblent plus touchans ;
Je crois voir mon bonheur exprimé dans leurs chants.
Cette onde, en jailliſſant, fait un plus doux murmure.
L'ombre a plus de fraîcheur, l'herbe a plus de verdure.
Le parfum de ces fleurs m'invite à les cueillir.
Avec vous, à mes yeux, tout ſemble s'embellir,
Et le charme s'étend ſur toute la nature.

Ces vers ſont aiſés, coulans, harmonieux, & dignes du genre. On en ren-

contre quelquefois de durs ou d'embarrassés ; mais je dois cette justice à M. *Marmontel*, qu'ils sont en très-petite quantité. Je ne dis rien ici de M. *Rameau*, génie au-dessus de l'éloge & de la critique.

Acante & éphise.

L'Auteur de *la Guirlande*, aussi fécond dans le Lyrique que dans le Tragique, a fait retentir de nouveaux Chants le Théâtre du Palais Royal. On a représenté *Acante & Céphise, ou la Sympathie*. C'est une Pastorale Héroïque en trois Actes, à l'occasion de la naissance de M. le Duc de Bourgogne. M. *Marmontel*, pour prévenir les objections contre son Poëme, l'a fait précéder d'un Avertissement, où il établit de son chef des régles tout à fait commodes. Il dit, par exemple, qu'il a fallu *sacrifier la Scène au Spectacle, & ses nuances à la rapidité : contrainte malheureuse & deformais inévitable.* Cette *contrainte* est imaginaire, & d'ailleurs injurieuse à M. *Rameau*. N'est-ce pas faire entendre que ce grand homme n'a pas le talent de rendre une Scène, & que le Poëte qu'il associe à ses travaux, est obligé de se prêter à sa foiblesse,

de *ſacrifier la Sçène au Spectale & ſes nuances à la rapidité?* C'eſt un reproche qu'on ne peut faire à M. *Rameau.* N'y a-t'il pas des Sçènes, bien filées de la part du Poëte, parfaitement exprimées par le Muſicien, dans *Hyppolite & Aricie*, dans *Dardanus*, & dans pluſieurs Ballets de M. *de Cahuſac?* Une preuve convainquante que *le ſacrifice de la Sçène au Spectacle* eſt plus nuiſible que néceſſaire dans un Opéra, eſt le mauvais ſuccès d'*Acante & Céphiſe.* Il n'y a peut-être jamais eu de Ballet, où il y eût moins de Scènes & plus de Spectacle, moins de nuances & plus de rapidité. La règle de M. *Marmontel* eſt donc fauſſe. Comme il s'eſt exactement ſoumis à cette règle, & qu'il l'a ſcrupuleuſement pratiquée, c'eſt dommage qu'il ne s'en ſoit pas propoſé une meilleure; ſon génie s'y ſeroit ſans doute également plié. Diſpenſez-moi, Monſieur, d'entreprendre la Critique de ſon Poëme; je me contenterai de rapporter les trois premiers mots de la première Sçène: *Céphiſe! Acante! Hélas!*

Les Grecs regardoient la Muſique comme une ſeconde image des pen-

ſées & des ſentimens. Il n'y a perſonne qui ne ſouhaite encore aujourd'hui qu'elle devienne une déclamation chargée & ornée par l'harmonie. Dans leur ſyſtême, les Anciens étoient perſuadés que nul autre que le Poëte ne pouvoit entrer auſſi bien que lui dans l'eſprit de ſes paroles, ni trouver des tons auſſi convenables aux mouvemens qu'il vouloit exciter. C'eſt pour cela que les Poëtes mettoient eux-mêmes leurs vers en Muſique. Pindare compoſoit la Muſique de ſes Odes, Sophocle celle de ſes Tragédies. On leur a rendu ce témoignage, qu'ils s'attachoient ſur-tout à l'expreſſion, trop négligée de nos jours, & qu'ils ſongeoient bien plus au plaiſir de l'ame qu'à celui des oreilles. Malgré l'exemple des Grecs, nous ſommes trop heureux que nos Poëtes ne faſſent pas encore la Muſique de leurs Opéra.

La Chriſtiade. Je viens de lire, Monſieur, le Programme imprimé d'un nouveau Poëme Epique, intitulé : LA CHRISTIADE *ou* LE PARADIS RECONQUIS, *pour ſervir de ſuite au Paradis Perdu de Milton.* La Guerre qui a commen-

cé dans le Ciel entre Dieu & l'Ange rebelle, vient ſe terminer ſur la terre par Jeſus-Chriſt, fils unique de Dieu, revêtu de la toute puiſſance de ſon père, ſous un corps mortel, pour renverſer l'Empire que Satan y avoit uſurpé, abolir le culte impie des Idoles, délivrer l'homme du honteux eſclavage où il étoit retenu, rétablir le regne de Dieu, relever ſon culte, faire honorer ſon nom d'un bout de la terre à l'autre, fermer les Enfers, y précipiter Satan, le Péché & la Mort, r'ouvrir le Paradis au genre humain, qui l'avoit perdu par la prévarication du premier Père, & enfin elever l'homme à l'immortalité, & le faire aſſeoir aux Trônes céleſtes, d'où les Anges rebelles ont été renverſés, & précipités avec leur Chef. D'une part, Jeſus-Chriſt fait la guerre à Satan & au Monde par des exemples, des maximes & des miracles. De ſon côté, Satan y oppoſe des impoſtures, des intrigues, des cabales, des violences, des fureurs, des illuſions & des preſtiges. Satan triomphe enfin par les Pontifes, les Princes des Prêtres, les Scribes, les Phariſiens, & le Peuple qu'il a

Gravés par la main d'Apollon :
Je préfere aux veilles d'Horace,
De Virgile & d'Anacréon,
L'obſcur ſommeil d'Epiménide.
Chez moi, judicieux *Damon*,
La volupté parle & décide.
Oui, pour fuir Socrate & Zénon,
Epicure me ſert de guide.
Aux délices d'un doux loiſir,
Comme lui, je livre ma vie;
Et dans les ſources du plaiſir
Je puiſe ma Philoſophie.

Almanach des Spectacles.

Parmi les Calendriers de toute eſpèce que la nouvelle année a fait éclorre, l'*Almanach Hiſtorique & Chronologique de tous les Spectacles*, tient une place honorable. Les Amateurs des Théâtres, qui peuvent être jaloux de connoître les Auteurs, les Pièces, les Acteurs & les Actrices des Comédies Françoiſe & Italienne & de l'Opéra, trouveront de quoi contenter leur curioſité dans cet Almanach de M. l'Abbé *de la Porte*. Il ſe vend à Paris chez Ducheſne, Libraire, rue Saint Jacque.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 27 Décembre 1751.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE VII.

LEs fondations & les chûtes des Empires, les guerres & les paix, les victoires & les défaites, les morts & les naiſſances, évenemens communs à toutes les Nations, ſont, Monſieur, les moindres objets du genre hiſtorique. Un Ecrivain Philoſophe recherche avec encore plus de ſoin les mœurs des hommes, les raiſons des differentes formes de Gouvernement, les Arts & les Sciences qu'ils ont inventés & perfectionnés. C'eſt ſous ce point de vûe auſſi vaſte qu'intéreſſant, que M. l'Abbé *Lambert* a compoſé une *Hiſtoire générale, Civile, Naturelle, Politique & Religieuſe de tous les Peuples du monde.* Hiſtoire générale &c.

avec des observations sur les mœurs, les coutumes, les usages, les caractères, les differentes Langues, le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Astronomie, la Médecine, la Physique particulière, l'Histoire naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts & les Sciences des differens Peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

L'Auteur a sans doute voulu que la façade fût proportionnée à la grandeur de l'édifice. C'est ce qui l'a mis dans la nécessité de répéter souvent la même chose dans son titre; comme, *Histoire Générale, naturelle... avec l'Histoire naturelle.... Politique, Civile & Religieuse... avec le Gouvernement, la Religion.... les coutumes, les usages.... de tous les Peuples du monde... des différens Peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique.* Ces remarques sont peu importantes, je l'avoue. Mais lorsque l'on reprochoit à *Bayle* de s'arrêter quelquefois à des fautes legères, quoique l'on convînt qu'il les re-

levât judicieuſement, il répondoit que rien de tout ce qui regardoit la Littérature n'étoit indifférent, & que l'exactitude & la préciſion dans les moindres choſes pouvoient ſeules conduire à la perfection.

Au reſte, ce n'eſt point ſur un titre, ni même ſur quelques négligences que l'on doit juger d'un ouvrage & d'un Auteur. La compilation de M. l'Abbé *Lambert* me paroît inſtructive & amuſante pour deux ſortes de perſonnes ; pour les gens occupés qui n'ont pas le loiſir, & pour les oiſifs qui n'ont pas le courage de puiſer dans les ſources, & de conſulter un grand nombre de Livres, où ils trouveroient, à la vérité épars çà & là, mais approfondi, ce qui eſt ici légerement raſſemblé en quinze Volumes in-12.

La diviſion du Monde en quatre parties forme la diviſion de ce Recueil, auſſi en quatre parties. La première regarde l'Europe, la ſeconde l'Aſie, la troiſiéme l'Afrique, la dernière l'Amérique. Chacune de ces parties comprend les Empires, les Royaumes, les Etats & les Souverainetés qui en dépendent. On n'en paſſe aucun ſous ſilence. On ſçaura gré à l'Auteur de

s'être attaché ſurtout à ce qui concerne les Païs & les Peuples éloignés, que nous ſommes le moins à portée de connoître. Pour éviter la confuſion, chaque Volume renferme pluſieurs Livres, & chaque Livre ne traite que d'une Nation particulière. On met ſous les yeux du Lecteur les principales révolutions arrivées dans la plûpart des Etats, dont on parle. Mais ce n'eſt là que la plus petite portion des richeſſes qui rempliſſent ce magazin. Le génie, le goût, les penchans, les vices & les vertus qui caractériſent chaque Peuple; les plantes, les fruits, les animaux de chaque païs, les métaux, les foſſiles, les pierres figurées qui s'y trouvent, les differentes ſortes de pêche & de chaſſe qui y ſont pratiquées, les manufactures, les principaux ouvrages de Mécanique, les Arts & les Sciences qui s'y cultivent, l'Hiſtoire des progrès ſucceſſifs de ces Sciences, les Antiquités que le tems a épargnées, les monumens qui ſubſiſtent encore, ceux dont il ne reſte aucun veſtige, ſurtout le commerce & la navigation, (l'article le plus important): voilà, Monſieur, ce qui compoſe cette collection, comparable à ces Tréſors que

l'on montre dans quelques Egliſes ; où, parmi quelques raretés de prix, on en étale beaucoup qui ne peuvent affecter qu'un poudreux Antiquaire, telles que des épées rouillées, des fauteuils vermoulus, des morceaux de pierre, &c.

De quelque façon que ce Recueil fût fait, il ſeroit difficile qu'il ne contînt pas un grand nombre de choſes curieuſes, & qu'il ne s'y trouvât auſſi des défauts. Je commence par vous communiquer quelques ſingularités riſibles. De ce nombre eſt cette cérémonie nuptiale que M. l'Abbé *Lambert* aſſûre être encore en uſage en Ruſſie. Dans la première entrevûe, la fille eſt voilée, & auſſitôt qu'elle a prononcé le Oui déciſif, ſon père la régale de quelques coups de fouët, en lui diſant: » Voici, ma fille, le dernier coup que » je te donne. Juſqu'ici tu as été ſous » ma diſcipline; ſi tu n'obéïs pas déſormais à celui-ci qui doit être ton » mari, ce ſera à lui à te châtier à ma » place. « Il préſente *poliment*, dit l'Auteur, le fouët à ſon gendre futur, qui, après quelques petites difficultés, le reçoit avec reconnoiſſance, *comme un meuble utile.*

» *Rien de plus simple*, observe encore M. l'Abbé *Lambert*, que la » manière dont les Hottentots se font » l'amour. Si un garçon *amoureux*, » ayant envie de se marier, jette les » yeux sur une veuve ou une fille, il » va trouver le père ou celui des parens qui a le plus d'autorité sur elle, » pour la lui demander en mariage. Si » le père ou le parent consent à la proposition, on en fait d'abord part à » la fille, &, au cas qu'elle ne l'agrée » pas, il ne lui reste, pour l'éviter, » qu'un moyen, *qui est fort plaisant*, » & qu'elle emploie toujours : c'est de » se coucher avec son amant sur la terre, & de passer la nuit avec lui à se » pincer, à se chatouiller, & *à se donner des claques* l'un à l'autre. On ne » peut pas dire s'il s'y fait autre chose. Quoiqu'il en soit, si dans ce singulier exercice elle se trouve la plus » forte, l'en voilà débarrassée ; mais, » si le contraire arrive, elle est obligée » de l'épouser. «

Les Circassiens sont époux commodes. Si une femme manque à la foi conjugale, & que son mari la surprenne, il sort sans rien dire, & ne lui en parle jamais. La femme a la même complaisance, si elle surprend son mari.

Les Princeſſes du ſang ont, chez les Sauvages Nathes, de grands privilèges. Elles n'épouſent jamais que des hommes de famille obſcure, & n'ont qu'un mari ; mais elles ont la liberté de le congédier, & d'en prendre un autre. Si le mari commet une infidélité, la Princeſſe lui fait caſſer la tête. Elle n'eſt point ſoumiſe à la même loi ; elle peut avoir autant d'amans qu'elle veut, ſans que ſon mari puiſſe y trouver à redire.

Les femmes en Canada ne trouvent point à ſe marier, après cinquante ans ; parce que les Sauvages regardent comme une folie d'épouſer des femmes, dont ils ne peuvent avoir de poſterité. » Mais que fait une vieille Canadienne amoureuſe ? Elle adopte » un priſonnier de guerre, & s'en ſert » pour ſes beſoins particuliers. «

Les Théſes des Indiens de la Guiane, pour le Doctorat, ſont un grand verre de Medecine que l'on fait boire aux Candidats. Dès qu'on a ſubi cette épreuve, on eſt reconnu Prêtre, Medecin & *Boyer*, c'eſt-à-dire, Devin ou Sorcier. Le ſort des Medecins chez les Nathes eſt bien plus rude. On les paye, à la vérité, toujours d'avance

lorſque le malade guérit, on les récompenſe encore ; mais s'il meurt, on leur caſſe la tête. Les Medecins doivent être fort rares dans ce païs-là.

M. l'Abbé *Lambert* dit que les Abyſſins ſont fort ignorans, & qu'ils aiment extrêmement les gens habiles ; ce qui ne s'accorde guéres ; un Peuple qui aime les Sciences devient bientôt ſçavant. Pour nous prouver que les Abyſſins ont de l'eſprit, on obſerve qu'ils s'appliquent à la Poëſie ; qu'ils ont parmi eux une foule de verſificateurs, & que *la délicateſſe de leurs penſées éclate dans des Enigmes & dans des Proverbes.*

Vous ne trouverez pas ce raiſonnement plus conſéquent. » L'Arabie » heureuſe eſt encore ſi fertile en or & » en argent, que les plus vils meubles » des habitans étoient autrefois faits » de ces métaux. « Les meubles des anciens Arabes ne décident rien pour l'état préſent de l'Arabie. Toutes les mines peuvent être épuiſées ; & elles le ſont en effet, pour la plûpart.

L'Auteur a ſouvent travaillé ſur des relations peu exactes, ou trop anciennes ; de ſorte que ce qu'il dit en quelques endroits de certains Peuples, ne

leur convient plus aujourd'hui. C'eſt ainſi qu'il avance qu'en Ruſſie le Patriarche, après le Czar, a la plus grande autorité; ce qui étoit vrai autrefois; mais ce n'eſt maintenant qu'un vain titre.

En nous apprenant qu'il n'y a point d'animaux venimeux dans l'Iſle de Candie, on cite pour garans Ariſtote & Elien. Mais cette Iſle eſt différente de ce qu'étoit l'ancienne Crète; & ces Philoſophes, loin de pouvoir nous donner la deſcription de l'Iſle de Candie, n'en connoiſſoient pas même le nom.

On aſſure que les Coſaques ont été d'une grande utilité aux Ruſſiens dans leur guerre contre les Danois, & jamais ces peuples n'ont été en guerre; que les peuples de Sibérie ſe ſont révoltés contre Caſimir, Roi de Pologne; que le Czar a pris le titre d'Empereur des Grecs, & que le Sultan le lui a conteſté. On raconte ce que fit l'Empereur Maximilien l'an 1520; il étoit mort. On avance que le Caliſe Omar tua Hali & ſes enfans: Hali fut ſucceſſeur d'Omar.

A l'égard de l'Hiſtoire naturelle, il y a, dit l'Auteur, dans la nou-

» velle Andalousie un animal singu-
» lier, appellé *Aranata*, qui a des
» pieds d'homme, une barbe de bouc,
» & qui court sur les arbres comme
» un chat sauvage, lorsqu'il veut évi-
» ter les fléches qu'on lui tire. « Cet animal singulier n'est autre chose qu'un Singe. » On trouve aussi sur
» les côtes de Tartarie un animal que
» les Russiens nomment *Behemoth*,
» & qui est armé de dents épouvan-
» tables. Ces dents sont un yvoire
» beaucoup plus blanc & plus brillant
» que les dents d'Elephans. « Des Sçavans m'ont assuré que *Behemoth* vouloit dire un Elephant. L'Auteur dit encore que certains Peuples, dépendans de l'Empire Russien, boivent de l'eau noire qu'ils appellent *Caraza* : c'est du Caffé.

M. l'Abbé *Lambert* se trouve quelquefois en contradiction avec lui-même. Tantôt il donne à l'Isle, où San-Peters-bourg a été bâti, le nom de *Jennezrai* & tantôt celui de *Leluzari*. Dans un endroit de son ouvrage, il met la Circassie & Derbent au nombre des Etat soumis à l'Empire de Russie; il dit ailleurs que la Circassie appartient aux Tartares de Crimée, &

il fait de Derbent un païs qui relève de la Couronne de Perſe. On peut regarder encore comme des contradictions ce qu'il raconte des Sauvages qui fument continuellement, & qui ont les dents plus blanches que l'yvoire ; des femmes Arabes, dont les qualifiées ſont très-blanches, tandis que les autres ont la peau brune & bazanée naturellement ; des Lapons qui ſont très-lâches & très-colères, qualités aſſez incompatibles ; des Sauvages Aguas, qui traitent leurs *priſonniers avec douceur & les maſſacrent.*

Les Turcs, dit l'Auteur, *ont naturellement de la probité & de la bonne foi.* On lit quelques pages après : » La » diſſimulation leur eſt preſque natu» relle ; ils trouvent facilement à ſe » défaire d'une perſonne qui leur eſt » ſuſpecte, par le fer & par le poiſon.... » Ils ſont encore très-artificieux, & » s'expriment toujours problémati» quement, ſoit de vive voix, ſoit » par écrit, afin de donner ma» tière à de nouvelles conteſtations. « Quelle probité & quelle bonne foi ! On nous apprend, comme une particularité intéreſſante que les Turcs ont pour toute nape un morceau rond

de Maroquin brun, & au lieu de ſerviette une longue bande de toile bleue. » La viande en Turquie, dit M. *Lam-* » *bert*, ſe dépèce avec les doigts par » quelqu'un de la compagnie; ce qui » s'obſerve ſur-tout à l'égard des vo- « lailles. » La Médecine y eſt *aſſez ſimple*. Pour le mal de tête *on fait une ouverture* à l'endroit où l'on ſent de la douleur. Les Turcs ſe ſervent auſſi du feu, & l'appliquent avec une mêche à la partie malade. Trouvez-vous, Monſieur, cette Médecine bien *ſimple?*

Les contradictions fréquentes dans leſquelles tombe M. l'Abbé *Lambert*, viennent de ce qu'il a compilé des relations diverſes, qui ſouvent ſont oppoſées. Les Chapîtres, où il parle des Indes, & ſur tout de la Chine, forment la partie la plus conſidérable & la plus intéreſſante de ſon Livre; on y trouve pluſieurs morceaux des *Lettres édifiantes*, copiés mot pour mot: ce qui n'eſt pointun plagiat, puiſqu'outre le grand frontiſpice, il a annoncé ſon ouvrage comme un *Receuil d'obſervations*, dans le titre courant au haut des pages. Mais puiſqu'il avoit tant fait que de citer ces *Lettres* au Chapitre

des Oracles que rendent les Démons, vérité, dit-on, démontrée, il auroit bien pû les citer auſſi dans les Chapîtres où il enſeigne la manière de faire la Porcelaine, le vernis, & d'imiter les Teintures Indiennes. Il nous communique ailleurs le ſecret que poſſèdent les Chinois, de faire des perles beaucoup plus parfaites que les nôtres. Pour y réuſſir, » prenez une » des plus grandes huîtres que vous » trouverez dans de l'eau pure. Met» tez la dans un baſſin à demi plein » d'une belle eau. Placez ce baſſin » dans un lieu retiré; de telle ſorte » néanmoins qu'il puiſſe recevoir aiſé» ment la roſée du ciel. Ayez ſoin » que nulle femme n'en approche, » & que l'on n'y entende ni l'aboye» ment des chiens, ni le chant du » coq & des poules, &c. « On n'aura pas beaucoup de foi à ce merveilleux ſecret.

Je copierai ici à deſſein ce que l'Auteur dit des Japonnois. Vous trouverez entre ces peuples & nous quelques traits de reſſemblance. » De bonne heu» re on accoutume les enfans à ſe con» duire par honneur & par raiſon; on a » un ſoin particulier de leur apprendre

» leur Religion ; on leur apprend en
» même-tems leur langue, à bien lire,
» à bien écrire, & à bien parler. On
» leur donne enſuite des leçons d'élo-
» quence, de poëſie & de peinture,
» & ce ſont là des Arts, pour leſquels
» les Japonnois ont un génie particu-
» lier. Ils réuſſiſſent ſur-tout dans les
» pièces de Théâtre qu'ils diſtribuent
» en Actes & en Sçènes.... Ils n'ont
» guères moins de goût pour la pein-
» ture, & ils réuſſiſſent en particulier
» parfaitement à faire des figures d'oi-
» ſeaux, de fleurs & autres choſes
» ſemblables.... Les Bonzes ou les
» Miniſtres des Dieux ſont chargés
» de l'éducation de la jeuneſſe, qui
» demeure chez eux juſqu'à l'âge de
» quatorze ans. Il y a auſſi des com-
» munautés de filles, où ſont élevées
» les jeunes perſonnes du ſexe.... Le
» principal exercice des Japonnois eſt
» celui des armes : ils les portent dès
» l'âge de douze ans.... Comme ils
» ſont tous guerriers, & qu'ils ſe pi-
» quent de valeur, ils mettent toute
» leur gloire dans leurs armes....
» Leur paſſion dominante eſt celle de
» l'honneur : il n'y a point de nation
» plus avide de gloire, & plus ſenſi-

» ble au mépris que celle-là ; c'eſt le
» point d'honneur qui les gouverne,
» & qui donne le mouvement à tou-
» tes leurs actions.

Les Arts méchaniques occupent au Japon la plus grande partie des Citoyens. » Tout ce qui ſort des mains
» de ces Inſulaires en fait de Gravûre,
» de Dorure & de Cizelure eſt achevé. La délicateſſe & la fineſſe de
» leurs étoffes de ſoye & de leur porcelaine ; la bonté de leur papier
» ſuffiroit ſeule pour prouver leur habileté & leur adreſſe. Ils ſont de-
» même excellens Cuiſiniers, & l'emportent ſur tous leurs voiſins pour
» ce qui concerne la compoſition de
» leurs boiſſons. Ce qui fait que les
» Artiſans Japonois ſont très-habiles
» dans leurs métiers & en très-grand
» nombre, c'eſt que comme la plu-
» part des jeunes gens ſont au ſervi-
» ce des Rois & des Seigneurs du
» païs, ils veulent tous avoir un train
» leſte & un bel équipage, pour faire
» honneur à leurs maîtres, & pour
» gagner leurs bonnes graces ; ce qui
» fait qu'ils ont beſoin de toute ſorte
» d'ouvriers. Le plus vil emploi du
» Japon, eſt celui des laboureurs qui

» cultivent la terre, ce ſont comme » les valets des grands Seigneurs. «

M. l'Abbé *Lambert* releve l'attachement des Japonois pour leur Religion, leur ſoumiſſion au Prince qui les gouverne, la tendreſſe des pères pour les enfans, & le reſpect des enfans pour les pères, leur probité & leur bonne foi dans le commerce. » La meſure dont on ſe ſert dans toutes les boutiques eſt ſi juſte partout, qu'il ne ſe trouve pas à dire » de l'épaiſſeur d'un cheveu; & les » Marchands ſont ſi fidelles qu'on ne » ſçait ce que c'eſt que de tromper. » La monnoye s'y débite d'une manière extraordinaire; car jamais » dans le négoce on ne compte ni » l'or ni l'argent; mais l'un & l'autre » ſe diſtribuent ſans être vûs en cette » manière. Le Maître de la monnoye » enferme l'or dans de petits ſacs de » deux mille livres chacun, auſquels » il appoſe ſon cachet : ces petits » ſacs paſſeront ſouvent par deux mille mains, ſans être décachetés. Les » groſſes ſommes ſe diſtribuent par » caſſettes, où l'on met vingt de ces » petits ſacs. Cette manière de trafiquer, quoique ſurprenante, eſt ſi

» ſûre qu'on n'y a jamais trouvé de » mécompte. « Voilà donc un peuple qui cultive les Arts & les Sciences, & cependant qui n'eſt point corrompu. Cet exemple dérange un peu le ſyſtême de M. *Rouſſeau*.

Penſées diverſes.

Si nos mœurs ſont dépravées, ce n'eſt pas faute, Monſieur, de Livres de Morale, qui nous indiquent les ſources du vice & de la vertu. Notre ſiècle abonde en ouvrages de cette nature, &, malgré la triſteſſe du genre, il eſt des Philoſophes aſſez deſintéreſſés, aſſez jaloux de la perfection humaine, pour nous offrir, ſans ménagement, le tableau de notre difformité, dans l'eſpérance que cette vue nous invitera à nous embellir. Ce motif, ſi louable, a fait prendre la plume à M. *Etienne Front Coeuilhe*, Préſident à l'Election de Périgueux. Il vient de donner au public un petit volume de *Penſées diverſes*. Ce ſont des Réflexions détachées, au nombre de quatre cens cinquante. La plûpart ont le mérite de la brieveté & de la ſolidité. Quelques-unes ſont délicates, & décèlent un eſprit fin, qui a percé les voi-

les dont l'amour propre ſe couvre habilement. Je vais vous en tranſcrire un nombre ſuffiſant, pour vous mettre en état de juger du ſtile & de la ſagacité de l'Auteur.

» La libéralité ſeule fait plus de » bruit, & s'attire plus de louanges » que toutes les autres vertus enſem- » ble, parce que c'eſt celle où les » hommes trouvent le mieux leur » compte. «

» Nous voulons qu'on nous aime » avec nos défauts, & nous haïſſons » quelquefois les autres, à cauſe de » leurs bonnes qualités. «

» Il nous ſemble qu'une ſeule vertu » ſuffit pour effacer tous nos vices, & » qu'il ne faut qu'un vice pour ternir » toutes les vertus des autres. «

» Il ſemble que les ſots font tout ce » qu'ils peuvent pour paroître ce » qu'ils ſont, quand ils ſe trouvent » avec des gens d'eſprit. «

» Nous regardons preſque des mê- » mes yeux ceux qui refuſent de nous » faire plaiſir & ceux qui cherchent à » nous nuire; comme ſi tout le monde » étoit obligé de concourir à notre » félicité. «

» Les flatteurs trouvent leur com-

» pte auprès des Grands, comme les » Médecins auprès des malades imaginaires : ceux-ci payent pour des » maux qu'ils n'ont pas, & les autres » pour des vertus qu'ils devroient » avoir. «

» Si nous nous ennuyons si fort avec » nous-mêmes, pourquoi trouvons-» nous mauvais que notre compagnie » soit quelquefois onéreuse aux autres. « Cette pensée ne me paroît pas juste; parce qu'il n'y a personne qui croye que sa compagnie soit onéreuse aux autres.

» Les Chefs des Sectes Hérétiques » imitent les Princes, qui, pour peupler une nouvelle Ville, accordent » toujours de grands privilèges à ceux » qui voudront s'y établir. «

» Sur le déclin de l'âge on ne parle » tant du passé, que parceque le présent ne peut faire assez d'impression, » & que l'idée de l'avenir en feroit » trop. «

» A considerer les louanges outrées, » que certaines gens se donnent réciproquement, on diroit qu'ils veulent se tourner en ridicule, ou se » mocquer de ceux qui les écoutent. « Appliquable à certain corps littéraire que vous connoissez.

» On a dit que le ſommeil eſt la fi-
» gure de la mort : ne peut-on pas dire
» auſſi que nos ſonges ſont l'image de
» notre vie ? «

» On loue la beauté naiſſante d'une
» jeune fille, avant même qu'elle s'en
» apperçoive. Mais enſuite elle s'obſ-
» tine à l'admirer, lorſque les autres
» n'y penſent plus. «

» Les paſſions ont admis volontiers
» la pluralité des Dieux ; mais quand
» la raiſon a voulu n'en admettre qu'un
» ſeul, elles ont tâché de n'en laiſſer
« recevoir aucun. «

» Il en eſt des eſpérances comme
» des prédictions : pour une qui réuſſit,
» il y en a mille qui ſont fauſſes. «

» Il y a des gens qui ne prennent
» des emplois que quand ils en ont be-
» ſoin, & d'autres qui les quittent,
» quand les emplois auroient beſoin
» d'eux. «

« La plûpart de ceux qui ne font
» de pieuſes liberalités qu'à la mort,
» agiſſent finement avec Dieu ; ſem-
» blables aux Politiques, qui négo-
» cient toujours, quand ils ne riſquent
» rien, & qu'ils ne peuvent que ga-
» gner. «

» On voit ſouvent certains ſots, qui

» ne le paroiſſent pas autant qu'ils le » ſont ; parce que leur malice couvre » une bonne partie de leur ſottiſe. «

» La ſolidité manque aux biens de » la fortune, & l'éclat à ceux de la » vertu. «

La morale de l'Auteur eſt quelquefois rigide : il condamne hautement les Spectacles. » *Racine*, dit-il, reconnut » les effets que produiſent les Spectacles, & l'on rapporte qu'il demanda » que ſes Tragédies ne fuſſent plus » jouées : grace qui lui fut refuſée, » qu'on devoit lui accorder, & qu'il » ne méritoit pas d'obtenir. « M. *Coeuilhe* veut dire ſans doute qu'on devoit accorder à *Racine* ce qu'il demandoit, à cauſe que ſes pièces ſont dangéreuſes ; & qu'on ne devoit pas le lui accorder, parce que ſes pièces ſont trop belles. Cette penſée eſt un peu entortillée ; ce qui n'eſt pas le défaut de l'Auteur, dont le ſtile en général eſt clair, quoique précis. Ses maximes me paroiſſent l'ouvrage d'un eſprit juſte & d'un Citoyen vertueux, toujours éclairé par le flambeau de la raiſon & de la Religion. Je les regarde comme un dévelopement heureux, ou, ſi vous voulez, comme un bon

Commentaire de *la Roche-Foucault*, qui rapporte tout à l'amour propre. Les Penſées de M. *Coeuilhe* ſe trouvent à Paris chez *Mérigot* fils, Libraire, Quai des Auguſtins.

Sculptura. Depuis le Poëme de *la Peinture*, compoſé par M. l'Abbé *de Marſy*, lorſqu'il étoit Jéſuite, le Collège de Louis le Grand n'avoit rien produit dans le même genre, qui pût être mis en parallèle avec ce petit chef-d'œuvre. Les Muſes Latines gémiſſoient ſur la perte des *Commires*, des *la Rues*, des *Sanadons* & des *Vanières*, & ſur la déſertion de celui qu'elles avoient déſigné pour leur Succeſſeur. Le P. *Doiſſin*, Régent de Troiſiéme, ranime leurs eſpérances. Semblable à Electre, qui, dans la Tragédie, va ſouvent viſiter le tombeau d'Agamemnon ſon père, pour ſe remplir de ſon eſprit, & s'exciter à la vengeance, le Poëte naiſſant a interrogé les mânes des grands hommes de ſa Société. De leurs cendres ſont ſorties des étincelles du beau feu qui les animoit, & qui ont enflammé le génie de leur jeune Confrère. La matière de ſes chants eſt *la Sculpture*, ſoit qu'elle travaille ſur le marbre & ſur la

pierre, ſoit qu'au défaut de l'un & de l'autre, elle donne la vie au bois & aux métaux. Les préceptes, qui ſont les mêmes pour la Sculpture que pour tous les Arts, dont l'imitation eſt l'objet, ſont dictés par la raiſon & embellis par l'imagination. L'Auteur recommande ſurtout l'étude de la Nature :

Naturam inprimis ſolers imitare magiſtram.
Nimirùm indè tuis ſplendorque decuſque figuris
Veneris, & vulgus ſculptorum ignobile vinces:
Ingens quantùm alios ſuperat venâ ubere vates
Virgilius, molli ſeu ludit paſtor avenâ
Jurgia paſtorum, aut propiori numine plenus
Bella horrenda canit, rapidique incendia Martis.
Æquora ſi fingis, ſic finge ut vera putentur
Æquora, marmoreos imitentur marmora fluctus.
Inviſet ſomnos ſub opacis frondibus arbor;
Ambiat & talem feſſus reperire viator.
Finge roſas, nitidis quales naſcuntur in hortis;
Quales blanda velit capiti implicuiſſe puella.

» Attachez-vous ſurtout à imiter la » Nature, votre modèle : vos figures » emprunteront d'elle ſeule leur éclat » & leur beauté ; & vous vous éleve-

» rez autant au-dessus de la foule obs-
» cure des Sculpteurs, que Virgile
» surpasse les autres Poëtes; soit que
» Berger lui-même, il joue sur son
» chalumeau les débats des Pasteurs;
» soit que rempli d'un Dieu plus puis-
» sant, il chante les combats horri-
» bles & les rapides embrasemens de
» Mars. Si vous représentez une Mer,
» que ce soit de façon qu'on croye voir
» une véritable Mer, & que le marbre
» imite les flots. Si c'est un arbre
» touffu, qu'il invite au sommeil sous
» son épais feuillage, & que le voya-
» geur fatigué souhaite d'en rencon-
» trer un pareil. Si ce sont des roses,
» qu'elles soient telles qu'on en voit
» éclorre dans les beaux jardins, &
» qu'une jeune fille désire d'en orner
» sa tête. « Cette règle, ainsi que beau-
coup d'autres qui se trouvent dans ce Poëme, est commune à la Peinture & à la Poësie. Il y a des choses propres à la Sculpture: par exemple, la manière de jetter en fonte une statue. On fait d'abord un moule de terre cuite, qu'on enduit d'une couche de cire, plus ou moins épaisse, selon qu'on veut donner plus ou moins d'épaisseur à la statue: c'est ce que les Fondeurs appel-

len

lent chemiſe de cire. Sur cette première couche on en met une autre de fiente de cheval & d'autres matières ſemblables, détrempées dans de l'urine. Cette dernière couche doit être beaucoup plus épaiſſe que la première. Après qu'elle eſt bien durcie, on fait fondre la cire, & on jette le métal fondu à ſa place. La méchanique de cette opération n'étoit pas aiſée à rendre. Le P. *Doiſſin* l'a expliquée dans des vers pleins de clarté & d'harmonie.

Mais, où le Poëte eſt eſtimable, c'eſt dans les deſcriptions des chefs-d'œuvres de la Sculpture, ſoit anciens, ſoit modernes. Il fait reſpirer dans ſes peintures animées la Venus de Praxitèle, le Laocoon du Vatican, la fameuſe Vache de Myron, ſi bien célébrée par les Epigrammatiſtes Grecs & par les Poëtes Latins. L'Auteur met auſſi ſous les yeux du Lecteur les belles ſtatues des Tuileries, de Saint-Cloud, de Marly, de Verſailles : voici comme il parle du Milon par *le Puget.*

Nou procul hinc agnoſco tuum, Pugette, Milonem,
Eximiæ ſimulachrum artis; quem fiſſile robur

Captivum retinet : verum ecce paludibus exit
Bellua vaſta Leo, & rabie ſtimulatus edendi ;
Imprimit in magno truculentos corpore dentes ;
Offenſum luget marmor, ſurit, æſtuat, ardet.

» Non loin de là je reconnois, *Puget*, » ton Milon, modèle d'un art enchan- » teur. La fente d'un arbre tient ſa » main captive ; tout à coup un énorme « Lion, dévoré par la faim, s'élance ſur » lui ; il imprime ſes dents cruelles ſur » le robuſte Athlète. Le marbre bleſ- » ſé, pour ainſi dire, ſoupire, pleure » & frémit de rage. «

On ſouhaiteroit peut-être dans ce petit Poëme une ordonnance un peu plus régulière. L'Auteur commence par établir des préceptes ; il donne enſuite des exemples, & après avoir parlé de pluſieurs grands Artiſtes, il regrette de n'être pas Sculpteur lui-même, pour repréſenter M. le Duc de Bourgogne ; il reprend la chaîne interrompue des préceptes, & finit par l'origine de la Sculpture. Il me ſemble qu'il eût été plus naturel de débuter par l'origine de cet Art, & de donner les préceptes tout de ſuite. Le Poëte a le talent de les exprimer en vers ſi doux & ſi faciles, & d'y mêler tant d'ingé-

nieuſes comparaiſons, qu'il n'en devoit pas craindre la ſéchereſſe : il auroit appuyé ſes règles des exemples ; & la naiſſance de M. le Duc de Bourgogne auroit heureuſement couronné ſon ouvrage. Le deſordre d'Horace dans ſes Odes eſt une beauté ; mais c'eſt un défaut dans ſon Art Poëtique. La Poëſie Didactique demande de la méthode.

Dans ce que le Poëte dit de M. le Duc de Bourgogne, il y a une penſée ingénieuſe & galante.

Jam primùm docili de marmore Cunas
Exprimerem : cunis recubaret amabilis infans,
Qualis Amor fingi ſolitus, ſi forte ſopori
Lumina permittat.

» J'exprimerois d'abord un berceau » ſur le marbre docile. Dans ce ber» ceau dormiroit un enfant aimable ; » tel qu'on a coutume de repréſenter » l'Amour ; ſi l'Amour peut dormir. «

Le ſouhait que forme le Poëte de devenir Sculpteur eſt trois fois répété : dans l'Epître Dédicatoire à M. le Dauphin, dans l'invocation à Pallas ; & enfin au ſujet de M. le Duc de Bourgogne. Ces petits défauts, ne vous empêcheront pas, Monſieur, de reconnoître dans le P. *Doiſſin* beaucoup de

talent, & de l'inviter à cultiver un genre, trop abandonné dans ce siècle frivole.

Je suis, &c.

A Paris ce
4 Janvier 1752.

LETTRE VIII.

Histoire Poëtique.

LA plupart de nos Ecrivains, pour justifier leur paresse ou leur stérilité, ont recours à cette plainte vulgaire : Que ceux qui les ont précédés ont enlevé les plus belles couronnes du Parnasse, & ne leur ont laissé que quelques feuilles de laurier desséché, qu'ils ont dédaigné de cueillir ; qu'ayant eu le mérite d'exercer les premiers leur génie sur des matières neuves, leurs successeurs se trouvent réduits à l'humiliante nécessité des repétitions. Vous sentez, Monsieur, combien cette excuse est frivole. Un homme d'esprit, qui entreprend de faire un ouvrage, peut égaler & même surpasser la gloire des Auteurs originaux, en choisissant avec goût ce que chacun d'eux a d'estimable, en

perfectionnant ce qu'ils n'ont qu'ébauché, en évitant les fautes qui leur ſont échapées, en donnant aux matériaux une diſpoſition plus heureuſe; en joignant les graces à la régularité.

S'il eſt dans la Littérature quelque ſujet épuiſé, c'eſt aſſurément *la Mythologie*, préſentée, depuis le renouvellement des Sciences, ſous tant de formes différentes. Voici cependant une *nouvelle Hiſtoire Poëtique* en deux Parties, à laquelle on accordera pluſieurs avantages ſur toutes celles que nous connoiſſons. Le nom de l'Auteur en fait déja l'éloge : elle eſt de M. *Hardion*, que deux Académies comptent parmi leurs membres les plus diſtingués, & (ce qui eſt encore plus flatteur) que ſes talens & ſes connoiſſances ont approché du Trône, & rendu digne de préſider aux études de jeunes Princeſſes, qui ſe font un devoir de lire & d'apprendre, ſans égard à leur rang, à leur sèxe, & ſurtout aux dons de la nature, qui pourroient les en diſpenſer. C'eſt même pour leur uſage que le Livre en queſtion a été compoſé; il eſt dédié à *Madame*. L'hiſtoire des Dieux eſt contenue dans la première Partie. La ſeconde

renferme l'hiſtoire des Demi-Dieux & des Héros.

Vous ſerez ſatisfait, Monſieur, du plan que l'Auteur s'eſt formé dans le premier Volume. On partage, pour l'ordinaire, en deux claſſes ce qui regarde les Divinités de la Fable. Dans l'une on parle des *Divinités ſupérieures*, dans l'autre des *Divinités inférieures*; ce qui oblige de mettre ſouvent, dans un même chapitre, des Dieux du Ciel, de la Terre & des Enfers, & de faire par-là un cahos de toute la Mythologie. M. *Hardion*, dans ſon hiſtoire des Dieux, s'eſt moins attaché à les placer ſelon leur degré de puiſſance, qu'à ſuivre l'ordre même des choſes auxquelles ils préſident. Ainſi, après avoir parlé des *Dieux du Ciel*, il paſſe aux *Divinités de la Mer, des Fleuves & des Fontaines*, enſuite aux *Divinités de la Terre*, enfin à celles *des Enfers*. On ne ſeroit peut-être pas faché qu'il eût fait entrer dans cette diviſion les Divinités qu'il appelle *particulières*, & dont il fait un chapitre à part, telles que *Comus*, *Eſculape*, *Hygiée* ou la Déeſſe de la Santé, & *Teleſphore*, le Dieu de la Convaleſcence, qui, je crois, au-

roient pû être inſcrits ſur la liſte des Divinités de la Terre. On auroit auſſi déſiré d'y trouver *Bacchus*, le Dieu du vin, qui paroît déplacé dans le Ciel, où l'on ne boit que du Nectar. *Cerès* vaut bien *Bacchus*, & cependant l'Auteur n'en fait qu'une Divinité de la Terre.

La nature de cet ouvrage ne me permet pas, Monſieur, d'entrer dans beaucoup de détails. La plûpart des choſes qui s'y trouvent, vous ſont d'ailleurs trop familières. Mais le fait ſuivant m'a paru digne de vous être communiqué. » St. Jerôme, dit l'Au-» teur, rapporte dans la vie de ſaint » Paul, Hermite, que ſaint Antoine » rencontra dans un vallon un petit » homme, dont le nez étoit crochu ; » qu'il avoit des cornes ſur le front, & » que ſes cuiſſes, ſes jambes & ſes » pieds reſſembloient à ceux des chè-» vres ; qu'on lui demanda qui il étoit, » & qu'il répondit qu'on voyoit en lui » un de ces habitans des déſerts, que » les Gentils honoroient ſous le nom » de *Faunes* & de *Satires* ; que ſes » compagnons l'avoient député pour » venir lui demander des prières au-» près du Maître commun, de qui ils

» avoient oüi dire, qu'il étoit venu
» pour ſauver le monde. Saint Jerô-
» me ajoute, qu'on mena cet homme
» à Alexandrie, & que ce fut un
» grand ſpectacle pour tout le Peu-
» ple; qu'après ſa mort on le mit dans
» le ſel pour conſerver ſon corps, &
» qu'on le tranſporta dans la Ville
» d'Antioche, pour le faire voir à
» l'Empereur Conſtantin. On pour-
» roit croire que ce Satire étoit un de
» ces Démons qui apparoiſſoient fré-
» quemment à l'Hermite ſaint Antoi-
» ne, ſous les formes les plus bizarres,
» & que ce jour-là il s'étoit revêtu de
» la figure d'un Satire. On peut croire
» auſſi que de pareils monſtres, s'il y en
» a eu, étoient de ces jeux & de ces ca-
» prices de la nature, qui peut produi-
» re quelquefois un homme qui ait des
» cornes, & dont les pieds reſſemblent
» à ceux des chèvres. " Je vous avoue, Monſieur, que je ne m'attendois pas à trouver dans ce Livre *ſaint Jerôme, ſaint Paul & ſaint Antoine.* Le fait en lui-même demande quelque diſcuſſion. 1°. Il n'eſt pas poſſible de croire que ce prétendu Satire ſoit un Démon qui ait pris cette figure *pour ce jour-là.* Ce n'eſt pas une ſimple apparition,

puiſque la même hiſtoire dit, qu'on mit après ſa mort ce Satire dans le ſel, pour conſerver ſon corps, & qu'on le tranſporta dans la ville d'Antioche. Qu'eſt-ce qu'un Démon qui meurt, un Démon dont on conſerve le corps, un Démon, qui, loin de chercher à ſéduire un Saint, vient lui demander des prières? 2°. Il n'eſt pas plus aiſé de croire que ce ſoit *un des jeux de la nature*. On accordera qu'elle peut produire un homme *qui ait des cornes & dont les pieds reſſemblent à ceux des chèvres*; mais elle n'a pas le pouvoir de faire que cet homme ſache une Langue, ſans l'avoir appriſe, & que n'ayant jamais demeuré avec les hommes, il parle tout à coup à un Hermite, s'en faſſe entendre, & l'entende à ſon tour. 3°. Comment ſe peut-il que les Hiſtoriens n'ayent rien dit de cet être extraordinaire, de ce Satire qui eſt reſté à Alexandrie, & que l'on a tranſporté à Antioche, pour le montrer à l'Empereur Conſtantin? Une choſe auſſi étonnante, auſſi publique qu'on la ſuppoſe, ne ſeroit-elle pas conſacrée dans les ouvrages de quelques Auteurs contemporains? On a conſervé, dit-on, le corps de ce

Satire : circonſtance qui rend le fait plus incroyable, puiſqu'elle en auroit perpétué l'autenticité ſous les Empereurs ſuivans. Il faut donc conclure que ſaint Jerôme, le ſeul qui en ait fait mention, ne l'a rapporté que comme un conte populaire, dont il n'eſt pas garant. Peut être M. *Hardion* en a-t'il au fond une pareille idée, puiſqu'il l'a placé dans un recueil de Fables.

On peut porter le même jugement de ce qu'il dit au ſujet des Oracles. » On en reſpecta les réponſes comme » des verités que les Dieux annonçoient eux-mêmes par la bouche » de leurs Miniſtres ; &, ſoit qu'on » doive les attribuer aux impoſtures » des Prêtres, ſoit plûtôt aux artifices » du Démon, &c « ce qui ne s'accorde pas avec la ſuite : » mais on ne » les conſultoit point gratuitement, & » l'intérêt, qui en revenoit aux Prêtres, en fit établir de tous côtés. «

Si l'Auteur, en parlant des Satires & des Oracles, donne un peu trop dans le merveilleux, il en dépouille judicieuſement le reſte de ſa Mythologie, & il ne fait voir dans la plûpart des prodiges de la Fable

que des vérités hiſtoriques, exprimées par des figures pompeuſes, & poëtiquement exagerées. Eole n'eſt qu'un Prince qui avoit obſervé les vents, & qui prévoyoit les tempêtes: Art que poſſedent aujourd'hui bien des Matelots. De-là les Poëtes ont feint qu'il étoit le Dieu des vents, & qu'il les tenoit enfermés dans des cavernes profondes, dont il les faiſoit ſortir à ſon gré. Les Sirènes étoient des Princeſſes de l'Iſle de Caprée, qui menoient une vie fort déréglée, & qui par leurs artifices attiroient les étrangers à leur Cour, où elles les plongeoient dans les plus honteuſes voluptés. Les Princes, dont on ignoroit l'origine, on les diſoit Fils du Ciel & de la Terre. Si l'on raconte que les pierres, devenues ſenſibles aux accens d'Amphion, ſuivirent tous les mouvemens qu'il leur preſcrivoit, & formèrent en cadence les murailles de Thèbes, c'eſt-à-dire, que ce Citoyen zélé, par les charmes de ſon éloquence, engagea ſes [illegible] à concourir, pour leur [illegible] mune, à fortifier [illegible] bâtir une Ci[illegible]

s'échaper du labyrinthe de Crète ; trouve le moyen de faire des aîles, apprend leur uſage à ſon fils, & oſe tenter le chemin des airs. M. *Hardion*, après avoir revêtu cette avanture de tous les ornemens dont elle eſt ſuſceptible, ajoûte : » le fond » de l'hiſtoire eſt que Dédale, s'é- » tant embarqué ſur un Vaiſſeau qu'il » avoit lui-même conſtruit, y mit » des voiles, dont l'uſage n'étoit pas » encore connu, & que ſon fils Icare » mourut, ſoit pour n'avoir pû ſup- » porter la fatigue de la navigation, » ſoit pour être tombé dans la mer. « C'eſt ainſi que chaque fiction, embellie d'allégories pompeuſes, telles qu'elles ſont ſorties du cerveau des Poëtes, eſt ramenée par l'Auteur à la ſimplicité hiſtorique. Il y a cependant quelques omiſſions qu'on pourra lui reprocher. Par exemple, à l'occaſion de Dédale, qui favoriſa *le commerce criminel de Paſiphaë, femme de Minos, avec le Général Taurus*, il ne dit pas que les Poëtes, abuſant du nom de ce Général, ont feint que Paſiphaë, amoureuſe d'un Taureau, s'étoit revêtue de la peau d'une Geniſſe, par les conſeils de Dédale ;

ce qui cauſa la diſgrace de ce dernier, & le fit enfermer dans le Labyrinthe, ſon propre ouvrage : circonſtances fabuleuſes, mais néceſſaires pour entendre pluſieurs endroits des Poëtes, même les plus décens.

M. *Hardion* fait ſouvent tenir aux Héros, dont il décrit les avantures, les diſcours les plus pathétiques. Tels ſont ceux d'Ulyſſe à la Reine des Phéaciens, & à Telemaque, au moment de la reconnoiſſance. Mais lorſqu'Ulyſſe, prêt à partir pour le Siège de Troye, fait ſes adieux à Penelope, je n'aime pas qu'il lui diſe : *j'ignore ſi Dieu me conſervera la vie.* Il falloit mettre *les Dieux* dans la bouche d'Ulyſſe, & dans une Hiſtoire Poëtique. Celle-ci finit par un précis de l'Odyſſée. On voit partout un Auteur plein de la lecture des Anciens. Peut-être auroit-il été à déſirer que M. *Hardion* eût cité Homère, le père de la Fable, Ovide, dont les Métamorphoſes ſont une Hiſtoire Poëtique admirable, Virgile qui fait un uſage ſi heureux & ſi fréquent de la Mythologie, & qu'il eût déſigné tous

» que nous avons de plus régulier en » ce genre, c'eſt *le Lutrin* de Boi» leau. «

L'Auteur, toujours judicieux, ſe déclare contre l'uſage fréquent des Antithèſes. „ C'eſt un grand vi„ ce, dit-il, dans tout diſcours, » quand elles ſont entaſſées les unes » ſur les autres. M. *Fléchier* n'a pris » aucun ſoin pour s'en garantir ; &, » comme il a été plus aiſé de l'imi» ter dans ces figures brillantes & » dans ce jeu de paroles, que dans » la pureté, dans l'éloquence & dans » les graces de ſon ſtile, on les a de» puis prodiguées à l'excés, & on » en a infecté l'éloquence. » Il pouvoit ajouter & la Poëſie, qui aſſurément ne s'eſt pas préſervée de la contagion.

Vous goûterez encore, Monſieur, ce que dit M. *Hardion* du rafinement. » Le trop eſt vicieux partout ; & la » fineſſe a ſes bornes auſſi-bien que » la grandeur & l'agrément. Les Eſ» pagnols ne ſont pas moins ſujets » que les Italiens à paſſer le but, » pour vouloir aller plus loin que les » autres. Un Poëte Eſpagnol, pour » louer des yeux noirs, dit qu'ils por-

» tent le deuil de ceux qu'ils font » mourir. Un autre Poëte Eſpagnol, » qui avoit un ennemi, dont-il vou- » loit ſe défaire, demande gravement » à une Dame ſes yeux pour le tuer. » Mais les Eſpagnols & les Italiens » ne ſont pas les ſeuls qui ayent des » penſées ſi alambiquées ; & il n'y a » aujourd'hui que trop d'Ecrivains » François, qui donnent dans l'af- » fectation & dans le rafinement. »

Après des préceptes auſſi ſûrs, vous jugez bien, Monſieur, que l'Auteur aura écarté de ſon ouvrage, ceux qu'une nouvelle Métaphyſique a introduits depuis quelque tems. » Ce n'eſt pas, dit-il, que je » prétende les condamner ; mais on » ne peut les adopter, que lorſqu'ils » auront été en quelque ſorte con- » ſacrés par des écrits, qu'on puiſſe » comparer avec les Chefs-d'œuvres » en tout genre, où l'on a ſuivi les » anciennes règles. " Si M. *Hardion* attend, pour adopter cette nouvelle Métaphyſique d'idées & de ſtile, qu'elle ſoit conſacrée par des Chefs-d'œuvres, il n'eſt pas probable que l'on ſoit jamais obligé de donner un ſupplément à ſes deux Traités de la

Poëſie & de l'Eloquence. Ils ſe trouvent à Paris, ainſi que ſon Hiſtoire Poëtique, chez Jacque *Guérin*, Libraire-Imprimeur, rue du Foin, & chez *Deſprez* & *Cavelier*, Libraires, rue S. Jacque, à S. Proſper.

Lettre. Un celèbre Profeſſeur de l'Univerſité, compoſa, il y a quelques années, une Harangue Latine, qui méritoit bien que les Journaux en fiſſent mention. L'Orateur ayant envoyé depuis peu un exemplaire de ſa Pièce à un Poëte illuſtre, celui-ci l'en a remercié par la Lettre ſuivante, qui donne une juſte idée du diſcours.

» Je voudrois, Monſieur, former » un bataillon des courageux partiſans » du Goût. Vous y auriez ſans doute » un grade éminent. J'ai lû & relû le » diſcours que vous m'avez fait l'hon- » neur de m'envoyer. Le plaiſir que » j'ai reſſenti ajoûte beaucoup à la re- » connoiſſance; ma voix ne percera » guère dans le concert de celles qui » vous ont applaudi. Mais, comme » bon Patriote, je vous remercie pour » ma part du bien que vous vou- » lez faire au Parnaſſe. Vous avez heu- » reuſement exprimé tout ce que je

» penſe depuis que je me connois.
» Elevé dès l'âge de 9 ans par M.
» *Couture* dans le culte de l'Antiqui-
» té, ſentant plus que perſonne le
» beſoin que j'avois de bons modè-
» les, j'ai craint la contagion des No-
» vateurs. Si j'ai quelquefois éprouvé
» l'indulgence du Public, c'eſt un
» bonheur que je dois à l'imitation
» des Anciens. Je ſçai bien qu'affi-
» cher cette Religion, ce n'eſt pas pour
» avoir voix dans l'Aréopage des beaux
» Eſprits. Sans ſe flatter même que
» nos écrits leur importent beaucoup,
» on eſt déja honoré de leur antipatie.
» Pour vous, Monſieur, dont le juge-
» ment porte coup, vous obtiendrez
» leur haine déclarée; je vous en aver-
» tis. Vous attaquez judicieuſement la
» manière d'écrire & celle d'enſeigner.
» Vous épiez le mal à ſa ſource, vous
» le ſuivez dans ſon cours. Autrefois le
» P. *Jouvency* éfleura le même ſujet. M.
» *Rollin* ſemble avoir épuiſé la matière.
» Vous l'avez rendue toute neuve.
» Du tems de ces deux Maîtres, la
» révolte contre les Anciens n'avoit
» pas pris un vol auſſi audacieux
» qu'aujourd'hui. Eſt-ce une reſſource
» pour la pareſſe des Régents, eſt-ce

» un trait de politique que leur silen-
» ce, & même les complimens que
» quelques Collèges ont faits à la mode
» accréditée ? Vous connoissez une
» harangue, où Ciceron est coulé à
» fond par nos précieux Ecrivains,
» où l'on encense les contempteurs
» d'Horace & de Virgile.

„ Que je vous sçai bon gré d'avoir
„ vengé Boileau, à qui certains génies
„ refusent le bon ton & la délicatesse.
„ Les étrangers, moins frivoles que
„ nous, l'appellent *le Poëte François.*
„ Le grand *Bossuet* est encore admi-
„ ré, mais peu suivi de nos Prédica-
„ teurs. Ses Oraisons Funèbres, ses
„ Sermons aux assemblées du Clergé,
„ toutes ses pièces semblent fondues
„ d'un seul jet ; rien de rapporté ; tout
„ paroît le même tissu ; les transitions
„ naissent du juste arrangement du
„ plan ; tout se trouve amené & pla-
„ cé sans la pénible méchanique des
„ divisions, sous-divisions, dont la
„ simétrie répétée semble se défier de
„ l'Auditeur, le conduire par la main,
„ ou l'éblouir d'antithèses. C'étoit le
„ défaut de M. *Fléchier*, si estimable
„ d'ailleurs. Les Peres Grecs & La-
„ tins sont bien loin de ces mignardises

„ ſi peu convenables à la majeſté des
„ myſtères, & au langage d'un cœur
„ vraiment pénétré. Vous parlez,
„ auſſi, Monſieur des Plaidoyers de
„ *Patru*, autre genre d'éloquence, où
„ les faits à diſtinguer doivent poſer
„ des bornes entre les parties du diſ-
„ cours. *Patru* marche d'un pas libre.
„ Pourquoi quelques jeunes Avocats
„ ſe donnent-ils des entraves ? Les
„ ſubtiles controverſes de Sénèque
„ les ont-ils dégoutés des Philippi-
„ ques. "

» *Racine* eſt votre tragique favori,
» en dépit de *Corneille* & de tout
» ſon parti. L'égalité du ſtile, la pure-
» té du langage, l'harmonie des vers,
» l'économie des ornemens, jamais hors
» d'œuvre, l'adreſſe d'oublier l'eſprit,
» pour ne faire parler que le cœur, & de
» prêter à toutes les paſſions la ſeule
» expreſſion qui convienta chacune :
» tout cela vous ſemble plus profi-
» table à la jeuneſſe que les prodi-
» gieux efforts de *Corneille*, un peu
» enfariné de *Lucain*. Le plus vaſte
» génie n'eſt pas toujours le plus ré-
» glé, & il vous ſied bien de don-
» ner des préceptes ſévères, & d'en-
» rayer les imaginations fougueuſes,

» Il me ſemble que M. *Rollin* a » prononcé, comme vous, ſur le pa- » ralelle, donné tant de fois, de *Cor- » neille* & de *Racine*. Nos Tragiques » pour la plûpart ne méritent pas d'a- » voir leurs cauſes commiſes à votre » Tribunal. Une fureur de copier » l'Anglois noircit notre Sçène, la » charge de coloſſes; on peint plus » grand que nature : on pouſſe les » paſſions au-dela du vraiſemblable. » La raiſon réclame en vain toutes » les règles; elles ſont violées impu- » nément, & avec acclamation.

» A l'égard de l'hiſtoire c'eſt une » pitié de voir comme elle ſe défigu- » re; elle eſt diſloquée en ſtile coupé » comme des contes de Fées, étouf- » fée de réflexions ſouvent ſatiriques : » c'eſt une galerie de Portraits. On » reproche un peu trop de moralités » à M. *Rollin*, ſans ſonger qu'il ne » raconte que pour former les mœurs. » Ainſi ſon Livre ſera toujours pre- » cieux à quiconque a des enfans.

» Vous proſcrivez les modernes dé- » couvertes dans l'art d'enſeigner les » commençans. L'expérience eſt pour » vous. Ces nouveautés, adoptées par » la complaiſance des pères, ont fait

» bien des dupes. Bureaux Typogra-
» phiques, Cartes, Jettons, Jeux:
» recettes de Charlatans, ſpécieuſes
» d'abord, dangereuſes par les effets.
» Un enfant croit qu'il apprendra tout
» en badinant. Veut-on l'appliquer
» enſuite, il ſe dépite. Nos pères
» ſçavoient qu'il faut plier l'enfance au
» travail, pour lui en adoucir le poids.
» Un Saint homme m'a dit que ces
» prétendues facilités, qu'on recher-
» che, étoient contraires aux vûes
» de la Providence, qui nous a tous
» condamnés à quelque ſorte de peine
» dans tous les âges.

» L'extravagance d'appliquer des
» enfans aux Mathématiques, avant
» la Grammaire, eſt pareille à celle
» de la Nourrice, qui, au lieu de lait,
» donneroit des viandes indigeſtes;
» mais la fureur de notre ſiécle eſt
» d'innover. Les Inventeurs de mo-
» des pour le luxe font une fortune
» rapide; cette vûe ſaiſit les *Fabri-*
» *quans* dans la Littérature.

» Vous battez en ruine le Jargon
» précieux, cet Antée, vil enfant de
» la terre; en la touchant il prend
» de nouvelles forces. Ce ne ſont pas
» des génies bien céleſtes, qui ont re-

» cours à ce ſtile, elevé en apparence, & réellement le plus rampant. L'Abbé *Desfontaines* lui a » livré la guerre tant qu'il a vêcu; » auſſi s'eſt-il fait bien des ennemis. » C'eſt le partage ordinaire de ceux » qui ſervent la patrie.

Je ſuis, &c.

Bouquet. Je me ſouviens d'avoir dit dans ma première Feuille que l'odeur des Bouquets portoit à la tête; que c'étoit une Poëſie bien fade, & que je n'en préſenterois pas volontiers au Public. Mais je crois que l'odorat le plus fin ne rébutera pas ce Bouquet de M. *Roy* pour une Dame appellée *Françoiſe*. Il m'a paru d'un goût nouveau & ſingulier.

Que vous dire de Saint François,
Hideux, mal propre, & diſcourtois?
Le Calendrier offre aux Belles
De plus convenables modèles.

La Madeleine, à qui l'Amour
Fit paſſer de ſi douces heures,
Puis, ayant pris un meilleur tour,
S'ouvrit les céleſtes demeures.

Thereſe

Therèſe, None à ſentimens,
Aſſociant guimpe & Toilette,
Eſpagnole vive & brunette,
Et faiſant de pieux Romans.

La Muſicienne Cécile,
Tenue en ſon tems pour habile ;
Mais à qui, ſans trop vous flatter,
Vous enſeigneriez à chanter.

Catherine, ſi bien appriſe
A redreſſer tous les Docteurs,
Comme la défunte Marquiſe,
Qui met en deuil les grands Auteurs.

Ces Saintes ſeroient plus de miſe
Pour votre ſexe que les mœurs
Du Patriarche des Quêteurs,
A barbe noire, rouſſe, griſe,
Et ne portant point de chemiſe.

Si faut-il de votre Patron
Tirer de loin quelque leçon.
Il ſçut, par ſa bonne conduite,
Comme par fraude un Charlatan,
Mettre plus de gens à ſa ſuite
Que n'a d'eſclaves le Sultan.
Par milliers on alloit le ſuivre,
Sans qu'il leur donnât de quoi vivre.

FRANÇOISE, apprenez aujourd'hui

A tenir dans votre eſclavage
Tout autant de ſujets que lui,
Sans qu'ils vous coûtent davantage.
Montrez-leur un bel avenir :
Promettez tout, ſans rien tenir.

Cette moralité ſi ſage
Sent un peu le dépit & l'âge.
Dans mon Printems, ou mon Eté,
Je vous aurois, en vérité,
Parlé tout un autre langage :
Dites-moi, m'eût-il profité ?

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12
Janvier 1752.

LETTRE IX.

Poëſies de M. Haller.

JUſqu'ici, Monſieur, nous n'avons regardé les Allemands que comme un Peuple triſtement abſorbé dans l'étude du Droit, & caché dans les antres obſcurs de l'érudition. Nous ne les ſoupçonnions pas de cultiver la Poëſie & la belle litterature. Peut-être même les jugions-nous peu propres à réuſſir dans des genres qui

demandent de l'élevation, du goût & de la délicateſſe. Cependant il eſt certain que cette Nation a produit de tout tems quelques génies favoriſés de la nature, qui ont ſçû tirer de leur langue des ſons ſublimes & harmonieux. Sans chercher dans l'antiquité la plus reculée des monumens du bel eſprit Germanique, il y a deux cens ans que le fameux *Luther*, plus connu comme Héréſiarque que comme Poëte, ſe ſignala auſſi par la réforme qu'il établit ſur le Parnaſſe. On trouve dans ſes poëſies beaucoup de feu, de force & de ſublime; elles ſont toujours admirées, & ſervent encore de modèles. La Poëſie Allemande ſeroit dès-lors parvenue à ſa perfection, ſi l'on s'étoit attaché à ſuivre les traces de cet Ecrivain. Mais, au lieu de l'imiter, il ſe forma, dit un ingénieux Allemand, dans une Lettre à l'Auteur du Mercure, un Corps de fort bonnes gens, & de fort mauvais Poëtes, ſous le nom de *Meiſter Sanger*, ou Maîtres Poëtes, qui, preſque tous ouvriers de profeſſion, s'imaginèrent que la Poëſie pouvoit être miſe au rang des Métiers. On obtenoit

de cette Société la permiſſion de faire des vers, comme on obtient celle de faire des habits, & afin de pouvoir rimer en paix, il falloit être inſcrit ſur les Régiſtres du Corps, qui étoit diviſé en garçons Poëtes, Compagnons Poëtes, & Maîtres Poëtes. Les privilèges étoient expédiés au nom des Compagnons & Maîtres. Le Chef de cette reſpectable Confrairie étoit un certain *Hans-Saehs*, de Nuremberg, Cordonnier. L'hiſtoire ne dit pas s'il faiſoit de bons ſouliers ; mais en revanche il a laiſſé cinq gros volumes *in-folio* de fort mauvais vers, où cependant quelques etincelles brillent à travers l'ignorance & la groſſièreté.

Cette Communauté de Poëtes-Artiſans ſubſiſta durant un ſiècle. Une lumière plus pure éclaira l'Allemagne. Des hommes, vraîment nés avec du génie, firent ſortir les Muſes des Boutiques, & les ramenèrent ſur l'Hélicon. La Poëſie s'eſt toujours perfectionnée depuis ; mais elle n'a jamais fait tant de progrès que depuis vingt ans. On en a la principale obligation à M. *Gottſched*,

né à Konigsberg, Capitale de la Pruſſe. Cet illuſtre bienfaiteur de ſa patrie eſt actuellement Profeſſeur en Philoſophie & en Poëſie dans l'Univerſité de Leipſic, où il raſſemble, ſous les drapeaux d'Apollon, une multitude d'elèves, parmi leſquels il s'en trouvera certainement qui feront honneur à leur Maître. Il donne à la fois le précepte & l'exemple: il a fait une Poëtique & une Rhétorique qui ſe réimpriment preſque tous les ans. Le Théâtre Allemand lui eſt encore redevable de l'éclat dont il brille aujourd'hui. Sa Tragédie de *Caton d'Utique*, a été, pour ainſi dire, l'aurore de ce beau jour. Il a lui-même formé des Acteurs, & il ne ceſſe d'engager de jeunes Poëtes à courir la carrière Dramatique. L'Allemagne a auſſi ſes *Saphos* & ſes *Graffignis*. Madame *Gottſched* partage les travaux & la gloire de ſon mari. Elle a traduit dans ſa langue les Œuvres d'*Adiſſon*, de *Steele*, de *Pope*, & de quelques Auteurs François. Elle a elle-même beaucoup de talent; trois ou quatre Comédies de ſa façon ont eu le plus grand ſuccès. Sa Tragédie de *Panthée* n'a pas moins réuſſi.

Je ne doute pas que les traductions de Livres Allemands ne deviennent bientôt à la mode, & ne remplacent les verſions Angloiſes qui ont ſuccédé aux Italiennes. On invite ceux qui ſe diſpoſent à enrichir notre Empire litteraire de cette nouvelle branche de commerce, à mettre du choix dans l'exportation de ces marchandiſes étrangères. On ne peut que louer le diſcernement de l'Auteur, qui vient de donner le ſignal aux légions des interprêtes. Il a traduit en François les Poëſies de M. *Haller*. Comme c'eſt la première fois, je penſe, que nous voyons dans notre langue une traduction ſuivie de Poëſies Allemandes, permettez-moi, Monſieur, de m'arrêter un moment à celle-ci. Elle renferme des morceaux dignes de votre curioſité & de votre eſtime: preſque toutes les Pièces ſont Philoſophiques & morales. *Les Alpes*, Poëme aſſez conſidérable, s'offrent d'abord au Lecteur. Si je voulois faire des jeux de mots, je dirois que le Poëte s'elève plus haut que la cime orgueilleuſe de ces montagnes, & que les neiges entaſſées qui les couvrent

échauffent ſon imagination. Ce qu'il y a de certain, Monſieur, c'eſt que ce ſujet, aride en apparence, devient d'une fécondité admirable ſous la plume de l'Ecrivain, & qu'il y a répandu de la grandeur, de la majeſté, des graces & de l'enjouement. Son but eſt de peindre le Phyſique des Alpes, & les mœurs innocentes & paiſibles de ceux qui les habitent. Connoiſſez-vous, Monſieur, quelque choſe de plus agréable que cette peinture : » Ici les déſirs de deux Amans ne ſont point » gênés par une vaine pompe ; un » amour réciproque achève le contrat ; ſouvent le mariage n'eſt confirmé que par la fidélité des deux » Amans ; de ſimples promeſſes tiennent lieu de ſermens, & un baiſer » en eſt le ſceau. Le tendre Roſſignol les ſalue d'une branche voiſine ; la Volupté leur prépare un lit » ſur la mouſſe mollement enflée ; » un arbre leur ſert de rideau ; la ſolitude eſt leur témoin, & l'Amour » conduit l'épouſe entre les bras de » ſon Berger. Amans fortunés, dignes de l'envie des Princes ! La » tendreſſe embaume le gazon, &

» le dégoût regne ſur la ſoye. « Voici le contraſte de cette deſcription. Le Poëte décrit les mœurs des habitans des Villes. » C'eſt-là qu'un » Tyran inhumain ſe joue de la vie » de ſes eſclaves ; ſa pourpre eſt teinte » du ſang de ſes ſujets. La calomnie, la haine & le mépris, payent » la vertu de honte ; & l'envie enflée de venin, ronge le bien de » ſon voiſin. La volupté abrège des » jours qui s'échapent à nos plaiſirs, « & le tonnerre éclatte autour de » ſon lit ſemé de roſes. L'avarice couvre des tréſors ramaſſés pour ſon » ſupplice, & pour celui des autres » humains ; des tréſors, dont perſonne ne jouit moins que celui qui les » poſsède. Les déſirs ſuccèdent aux » déſirs ; le chagrin ſuccède au chagrin : votre vie entière n'eſt qu'un » ſonge inquiet. «

Je ne vous offrirai que cet échantillon des deſcriptions Phyſiques dont ce Poëme eſt ſemé : » Vous voyez un » vallon, formé par des glaces d'une » hauteur immenſe. Le froid Aquilon » y a élevé ſon Trône glacé. Une ri» che ſource en ſort ; ſon onde eſt brû» lante ; elle roule ſes flots fumans à

» travers l'herbe flétrie, & brûle tout » ce qu'elle touche. Son eau transpa- » rente eſt chargée de métaux liqui- » des; un fer ſalutaire dore ſa route; » le ſein de la terre l'échauffe, & ſes » veines bouillonnent par le combat » intérieur des élemens. Envain les » vents & la neige conjurent contre ſes » flots; le feu eſt leur eſſence, & ces » ondes reſſemblent aux flammes. «

Le Poëme des Alpes eſt ſuivi d'un *Eſſai ſur l'origine du mal* en trois Chants. Après avoir peint dans le premier les imperfections prétendues de ce monde, l'Auteur s'écrie : » O que le » premier cahos n'eſt-il encore enſé- » veli dans les ténébreux abîmes de l'é- » ternité. Grand Dieu, ta volonté in- » compréhenſible gouverne dans une » ſombre tranquillité les reſſorts des » Mondes. Tes Décrets ſont trop ſu- » blimes; le ſceau en eſt trop bien fer- » mé : cachés en toi, quel mortel les a » jamais pû pénétrer ! Je ne te connois » que par ta bonté; elle fait ton eſſen- » ce; ton cœur brûle d'amour & de » compaſſion. Semblable au ſoleil, tu » répands avec une bonté paternelle » les doux rayons de la vie ſur toutes » les créatures. O Père, dont le cœur

» ne connoît ni la haine ni la vengean-
» ce, tu ne prends point plaisir à nos
» tourmens; nos douleurs n'ont rien
» qui te soit agréable. Tu n'as pas créé
» par colère; la bonté seule te fit pré-
» férer un Monde au néant. Porté à
» procurer du plaisir à tes créatures,
» tu produisis des êtres, pour les ren-
» dre heureux; & ta félicité, dont la
» source est dans ton essence, te parut
» plus grande encore, si elle se répan-
» doit. Comment donc, Dieu Saint,
» as-tu choisi un Monde sujet à des pé-
» chés & à des tourmens éternels? «
Le Poëte répond dans le second Chant
à cette question, tant de fois proposée
par l'incrédulité. » Dieu, qui vouloit
» se manifester dans ce vaste Univers,
» vit que si tout s'y régloit sur des
» loix prescrites, le Monde ne seroit
» qu'une machine animée d'une force
» étrangère, & qu'il n'y a plus de ver-
» tu, où il n'y a point de pouvoir à
» tomber dans le vice. Il vouloit que
» nous l'aimassions par reconnoissance,
» & non par les mouvemens aveugles
» d'un penchant involontaire. La con-
» trainte détruit la différence des ac-
» tions; des louanges forcées ne sont
» plus des louanges devant Dieu. La

» juſtice & la bonté, ces bras de l'E-
» ternel, n'agiſſent plus, ſi la Créature
» ne fait rien, & ſi le Créateur fait
» tout. Il abandonna donc les eſprits
» à leurs volontés & à l'enchaînement
» des choſes, dont les actions dépen-
» dent. Mais ſa main ſe réſerva le gou-
» vernail des Mondes, & la roue de la
» nature eſt forcée de s'arrêter, quand
» il l'ordonne. « La chute des Anges rebelles & la corruption de l'homme ſont la matière du dernier Chant.

Le Poëte déride quelquefois le front de ſon auſtère Philoſophie. Il y a dans ſon Recueil une petite Pièce, intitulée, *Doris*, où l'on trouve des images agréables & des ſentimens délicats. » Di-moi, Doris, ne ſens-tu
» pas dans ton cœur les mouvemens
» d'une tendre douleur, plus douce
» que le plaiſir même? Tes regards ne
» s'attendriſſent-ils pas? Ton ſang ne
» vient-il pas avec plus de vivacité
» enfler ton ſein innocent? ... Adou-
» cis tes regards; ſoumets-toi à ta deſ-
» tinée; l'amour ſeul lui manquoit en-
» core. Pourquoi refuſer ton bonheur?
Tu n'en échaperas pas : qui doute a
» choiſi .... Quoi, l'amour pourroit-
» il t'effrayer? La honte n'eſt que

» pour le vice; l'Amour n'a rien qui faſ-
» ſe rougir. Regarde tes compagnes; tu
» ſens ce qu'elles ont ſenti; ta flamme
» eſt celle de la nature... Choiſis par-
» mi notre jeuneſſe; ton regne eſt ce-
» lui de la vertu; mais choiſis moi, ſi
» j'oſe te conſeiller. Pourquoi te céle-
» rois-je mon cœur? Ton choix peut
» tomber ſur de plus nobles objets,
» mais ſur perſonne qui m'égale en
» amour.... je ne brûle pas unique-
» ment dans mes vers; je ne cherche
» pas à t'élever au rang des Déeſſes;
» il te ſied trop bien d'être une Mor-
» telle.... Pourquoi ces regards timi-
» des, égarés & languiſſans? Nous ſom-
» mes ſans témoins; ne puis-je t'atten-
» drir? Oui, ta bouche ne donne au-
» cun ſigne; mais tu conſens par tes
» ſoupirs. «

Le *déſir de revoir ſa Patrie*, *la gloire*, *la vertu*, ont exercé la Muſe de M. *Haller*. Ces ſujets, ſi ſouvent traités, reſpirent ſous ſa main un air de fraîcheur. On lit encore avec plaiſir ſa deſcription Poëtique du Matin. L'Auteur en général eſt un peintre fidelle & brillant. Il lance quelquefois ſur notre Nation des traits ſatiriques. » Depuis
» que Boileau, dit-il dans un endroit,

» a banni le faux-esprit du Parnasse, la » raison & la rime se sont-elles unies » en France? *Nadal* ne vit-il plus? » *Pellegrin* ne rime-t'il pas encore? « Il est assez plaisant, Monsieur, qu'un Poëte étranger prenne parmi nous des exemples de mauvais Poëtes? L'Allemagne n'a-t'elle donc pas ses *Nadals* & ses *Pellegrins*? Voici comme il s'exprime dans un autre morceau: » Détestable plaisanterie, sagesse d'une folie » rafinée, fille de l'ignorance & de la » vanité, c'est toi, qui la première, as » confondu le prix des choses, en » rendant la vertu ridicule, & le vice » agréable. Depuis qu'une jeunesse ef» frénée te choisit *dans Paris* pour » l'antipode de la solidité & de la ver» tu, on ne reconnoît plus la nature » dans nos jugemens.... non, nous » n'en étions pas là, avant que la » France nous connût.« M. *Haller* me permettra de prendre ici la défense de mes Compatriotes. Il ignore peut-être que ce ton de plaisanterie, contre lequel il a raison de se déchainer, est parmi nous le partage de quelques Coteries, & l'objet du mépris des gens sensés. Quand même ce qu'il nous reproche seroit vrai, il me semble

qu'on devroit, pour ſon honneur, s'interdire des traits injurieux contre une Nation entière : à plus forte raiſon quand on ne la connoît pas, ou lorſqu'on n'en juge que d'après les rapports & les manières de quelques jeunes Allemands qui viennent paſſer ſix mois à Paris, & qui s'en retournent dans leur Patrie, avec la perſuaſion d'avoir bien ſaiſi le caractère de la nôtre : tandis que des Auteurs de profeſſion, qui l'étudient depuis long-tems, & qui ont beaucoup d'eſprit, ne réuſſiſſent pas toujours à la peindre.

Quelque mal que M. *Haller* diſe de nous, je n'en dirai pas moins de bien de ſes Poëſies, & j'admirerai ſes Epîtres, l'une *ſur la raiſon, la ſuperſtition & l'incrédulité*, l'autre *ſur la fauſſeté des vertus humaines*. Cette dernière préſente un tableau, où l'inhumanité des pères qui forcent une fille aimable à prendre le parti du Couvent, eſt peinte avec autant de force que de verité. » Lorſqu'en Eſpagne un vœu » éternel lie une belle enfant avec des » chaînes de diamant ; lorſque l'E- » pouſe ſacrée a entonné, en mourant » au monde, ſon chant ſemblable à » celui du Cigne, & que la Cellule

» vantée a englouti ſa proie, le Peu-
» ple pouſſe des cris d'allégreſſe; tous
» s'écrient : ce n'eſt plus une Mortel-
» le ; c'eſt un Ange. Oui, publiez ce
» digne fait au ſon des Trompettes;
» couvrez vos Temples de riches ta-
» pis; un bonheur extraordinaire vous
» arrive; le monde rajeunit, & le ſiè-
» cle d'or s'approche. Suppoſez que
» cette Vierge conſacrée ſoit inſenſi-
» ble dans la fleur de ſa jeuneſſe, &
» qu'elle n'entretienne dans ſon cœur
» que le feu de la dévotion; que ja-
» mais excitée par un déſir tardif,
» mais ardent, elle ne lance des regards
» derobés au monde qu'elle a quitté;
» faites que ſa raiſon calme toujours
» l'ardeur de ſes paſſions, & que ſon
» bras ſeul touche les innocentes beau-
» tés de ſon ſein; ſuppoſez, ce qui
» n'eſt jamais arrivé, que la vertu
» naiſſe de la contrainte : y auroit-il,
» même alors, dequoi faire pouſſer à
» un Peuple imbécille des cris de joye?
» Quel eſt l'objet de ſes louanges?
» Eſt-ce, parce que la ruſe & l'avarice
» changent les vûes du Créateur,
» qu'elles forcent au célibat ce qu'il a
» créé pour l'amour? Eſt-ce, parce
» qu'en étouffant, avant ſa naiſſance,

» une illuſtre lignée, deſtinée à cette » vierge, on a fait périr des Héros ? » Eſt-ce, parce qu'une enfant ſéduite ſe » trouve dans l'Ordre qu'on a choiſi » pour elle, à charge à elle-même, » & inutile à la ſociété ? O vous, qui » êtes mieux inſtruits par la Nature, » quel ordre du Ciel eſt plus évident » que celui qui commande d'aimer ? » Une loi condamnée par la Nature » pourroit-elle être juſte, & des feux » allumés par elle ne ſeroient-ils pas » purs ? A quoi ſervent les attraits aï- » mables d'un beau corps ? Ne ſont-ils » pas faits, ces appas, pour nous, & » nous pour eux ? Ces attraits victo- » rieux, qui triomphent du Sage, » ces droits éternels de la beauté, » d'où tirent-ils leur pouvoir ? La pre- » mière loi du Ciel a conſacré une » chaſte flamme, & la ſtérilité a été le » gage de ſa colère. Les vertus ſont- » elles donc contraires aux vertus ? «

Tel eſt en général, Monſieur, l'eſprit qui regne dans ces Poëſies. On peut regarder M. *Haller* comme le *Pope* de l'Allemagne. Vous vous appercevrez, ſi vous liſez ſon Recueil, d'un rapport marqué entre les ouvrages de ce dernier & les ſiens.

Auſſi l'appelle-t-on le Poëte Anglois ; parce qu'il n'a traité que des ſujets de Philoſophie, & qu'il s'eſt attaché à imiter le ſtile fort & ſerré des Poëtes de cette Nation ; ce qui le rend quelquefois obſcur. Ses admirateurs lui reprochent encore d'être tombé dans quelques fautes de Grammaire, & de ne s'être pas entièrement défait du langage de ſon pays (il eſt né Suiſſe) qui ne paſſe pas pour un Allemand bien pur. M. *Haller* eſt Conſeiller & Médecin du Roi d'Angleterre, Profeſſeur de Philoſophie à Gottingue, dans le Duché de Brunſwick, où il y a une fameuſe Univerſité. Il eſt auſſi Membre du Conſeil de Berne, ſa Patrie.

Feu M. *de la Mettrie* lui dédia un petit ouvrage de ſa façon, intitulé : *L'Homme Machine*. M. *Haller*, dans l'Epître dédicatoire, eſt comparé à M. *de Voltaire*, comme étant tous deux Poëtes & *Philoſophes* ; avec cette différence, que M. *de Voltaire* n'a pas l'avantage de pouvoir lire les Poëſies de M. *Haller* ; au lieu que M. *Haller* entend celles de M. *de Voltaire*. Il eſt probable que ce dernier profite du loiſir glorieux dont il jouit en

Allemagne, pour ſe mettre en état d'enrichir ſa Muſe des belles idées d'un Poëte ſi eſtimé. Quoiqu'il en ſoit, M. *Haller* proteſta contre la dédicace de *L'Homme Machine*, qui, à cauſe de l'irréligion répandue dans cette brochure, lui auroit fait d'autant plus de tort, qu'on diſoit avoir emprunté de lui les principales idées qu'on y trouve.

Ce qui fait un honneur infini à M. *Haller*, eſt ſa défiance ſur le prix de ſes ouvrages. Il ne s'eſt determiné qu'avec beaucoup de peine à donner au Public le Recueil de ſes Poëſies. Il en a fait un choix rigoureux, & il deſavoue toutes les pièces de ſa compoſition qui ne ſont point dans ce Recueil. Sa craintive modeſtie, qualité bien rare dans un Poëte, a ſuſpendu pendant quelque tems l'impreſſion de cette traduction Françoiſe. Il avoit tort de redouter le jugement d'une Nation, qui rend toujours juſtice aux talens de ſes voiſins.

Un nouveau ſujet d'éloge pour lui, c'eſt qu'il a compoſé la plus grande partie de ſes ouvrages dans une extrême jeuneſſe, à l'âge de vingt ans. La Poëſie, qui lui a ſervi d'amuſement

dans ſes premières années, ne lui a paru depuis qu'un talent frivole, auquel il a renoncé, pour s'appliquer à des études plus ſérieuſes. Il eſt ſans doute

Perſuadé que l'harmonie
Ne verſe ſes heureux préſens
Que ſur le matin de la vie ;
Et que ſans un peu de folie
On ne rime plus à trente ans.

Qu'il ſeroit à ſouhaiter que nos Poëtes adoptaſſent cette maxime, & pour leur gloire & pour notre bonheur ! On n'en verroit pas tant rimailler en lunettes, & mourir ignominieuſement au bruit des ſiflets. M. *Gellert*, Saxon, qui vit à Leipſic, & que l'on appelle le *la Fontaine* de l'Allemagne, leur donne une belle leçon dans une de ſes Fables, dont un homme de beaucoup d'eſprit a traduit ou imité un grand nombre, avec une belle ſimplicité : c'eſt M. *de Rivery*, de l'Académie d'Amiens. Il a bien voulu me communiquer la Fable, qui renferme une moralité pour les Poëtes : la voici.

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE,

FABLE.

PHilomèle chantoit un jour,
Et par ſon tendre ramage
De tous les lieux d'alentour
Elle s'attiroit le ſuffrage.
Les feuilles ſe taiſoient au ſommet du boccage,
Et ſentoient un ſecret plaiſir:
Les oiſeaux lui prêtoient une oreille attentive,
Et crainte d'interrompre, ils n'oſoient applaudir;
Des zéphirs enchantés l'haleine étoit captive;
Phœbus même arrêtoit ſon char à l'horiſon.
Philomèle, en l'honneur de la naiſſante Aurore,
Fit retentir les airs d'accens plus doux encore.
Lorſqu'elle eût fini ſa chanſon,
L'Alouette s'approche, & lui rendant hommage:
Vous obtenez le prix du chant;
Il vous eſt dû; notre ramage
Eſt ſans doute bien touchant;
Mais le vôtre l'eſt davantage.

Vous n'avez qu'un défaut, dit-elle ; c'eſt dommage
Que vous chantiez ſi peu de tems.
Il eſt quatre ſaiſons; on vous entend à peine
Au retour de chaque Printems.
Par une critique auſſi vaine,
Répond le Roſſignol, croit-on m'inquiéter ?
Je chante peu de tems, pourquoi ? pour mieux chanter.
Si je me tais, c'eſt par prudence.
La Nature le veut, j'obéis à ſes loix :
Elle commande, & j'éleve la voix ;
Elle ordonne : auſſi-tôt je garde le ſilence.
Eh, quoi ! peut-on nommer défaut
Ce qui rend ma gloire plus pure ?
Je m'arrête lorſqu'il le faut ;
On veut en vain forcer Nature.

Lettre ſur M. de Fontenelle.

Tous les Panégyriſtes des Saints ne ſont pas des *Fléchiers*. Il paroît depuis peu une brochure, intitulée ; *Lettres ſur M. de Fontenelle, Doyen des trois Académies de Paris, Membre de l'Académie des Arcades de Rome, de la Société Royale de Londres, & de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.* Ces Lettres ſont au nombre de ſix. L'Auteur s'eſt propoſé d'y louer M. *de Fontenelle*. Il ne ſe contente pas de jetter avec

choix quelques fleurs ſur ce grand homme ; il renverſe toute la corbeille. *Ses Eglogues ſont admirables.* M. *de Fontenelle* eſt *auſſi gai, auſſi galant qu'un jeune homme d'eſprit. Les femmes de Paris ſe le diſputent, & ſont charmées d'en faire la conquête.* Les Lettres même du Chevalier d'Her... ſont ici très-vantées. *Pour moi*, dit l'Auteur, *je ſuis aſſez original pour trouver la plûpart de ces Lettres ingenieuſes, legères, & de ce ſtile dont M. de Fontenelle a lui ſeul la recette.* Les Dialogues des Morts effacent ceux de Lucien. M. *de Fontenelle* a dépouillé les Sciences de leur jargon inintelligible ; il a défriché ce terrain ingrat, & *lui a fait produire par ſes ſoins vigilans les fleurs les plus brillantes & les fruits les plus ſucculens.* Les éloges des Académiciens des Sciences ne ſont pas omis. L'Auteur en rapporte un grand nombre de morceaux ; voici la raiſon qu'il en donne : *j'aime les Sçavans, j'admire leur panégyriſte, & je ne ſuis embaraſſé que du choix, parce que je tremble que l'ennui ne vous gagne.* L'Auteur n'y penſe pas : peut-il craindre d'ennuyer, en citant les écrits de M. *de Fontenelle* ? Il eſt ſouvent queſ-

tion dans cette brochure de beaucoup d'autres Ecrivains. On y dit qu'il y a eu un tems où M. *de Voltaire* ne trouvoit rien de bon que ce qui étoit fait & inventé chez les Anglois; on ajoûte : *il a changé depuis ; on ne reſte pas toujours à Londres.*

Les pièces de Theâtre de M. *de Fontenelle* viennent à leur tour ſur les rangs. On fait ſurtout mention d'une Tragédie en Proſe, dans laquelle une Princeſſe ſe détermine à épouſer un Tyran qu'elle déteſte, pour ſauver les jours d'un Prince qu'elle adore. L'Auteur appelle cette ſituation unique : *auſſi*, dit-il, *c'eſt M. de Fontenelle qui l'a trouvée.* M. *de Fontenelle* ne parle jamais avantageuſement de ſa perſonne ni de ſes ouvrages : *auſſi*, répète l'Auteur, *c'eſt M. de Fontenelle.* On rapporte des vers faits à ſa louange par M. *de Voltaire.* On ne manque pas de trouver ces vers *les plus jolis du monde*, & d'ajoûter : *auſſi M. de Voltaire en eſt l'Auteur.*

On raconte dans la dernière Lettre l'avanture ſuivante. « Un Etran» ger entrant dans Paris, demande » à la Barrière la demeure de M. de « Fontenelle, curieux au dernier » point de voir cet homme illuſtre.

» Les Commis fort embaraſſés, & » ne pouvant réſoudre la difficulté, » lui diſent nettement qu'ils n'en ſça- » vent rien. Comment, reprit avec » colère l'Etranger, vous n'en ſçavez » rien ! Vous voulez donc vous mo- » quer de moi ! Non, Monſieur, » diſent humblement les Commis. » Ah ! *c'eſt affreux*, s'écrie-t'il plus » en colère que jamais, il ne ſera pas » dit que vous me célerez plus long- » tems la demeure de ce grand hom- » me. Déja il s'apprêtoit à battre ces » pauvres gens ; il ne ſe pouvoit plus » retenir ; on vient au ſecours, » & la choſe ne va pas plus loin. L'E- » tranger furieux continue ſon che- » min, en ne ceſſant de répéter : *Quoi donc, aux Barrières, ne pas ſça- voir la demeure de M. de Fontenelle* ! » *Quelle ignorance ! C'eſt un homme » connu par tout l'Univers.* « En voilà ſuffiſamment, Monſieur, pour vous faire juger du mérite & du ſtile de ces *Lettres*. Quelle délicateſſe ! Quelle légéreté ! *Auſſi* c'eſt M. *Daquin*, Etudiant en Médecine, qui en eſt l'Auteur.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 15 Janvier 1752.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE X.

PLATON bannit les Poëtes de sa sublime République, qui n'eſt elle même qu'une fiction Poëtique. Plutarque, moins ſévère, exige ſeulement qu'on les liſe avec précaution. Nous avons de lui un petit Traité, qui a pour titre : *Comment il faut que les jeunes gens liſent les Poëtes, & faſſent leur profit des Poëſies.* Ses préceptes tendent moins à éclairer l'eſprit qu'à former le cœur. Il ne ſe propoſe pas de développer l'art des Poëtes, de faire ſentir leurs beautés & leurs défauts, de fixer avec goût le point de la perfection : uniquement occupé des mœurs, il cherche à ga- Manière de lire, &c.

rantir la jeuneſſe des impreſſions dangereuſes qu'elle pourroit prendre dans la lecture des Poëtes. Il apprend à mettre un juſte prix à leurs Fables, à leur doctrine, aux louanges qu'ils donnent, aux ſatires qu'ils ſe permettent. Il recommande de réformer ce qu'ils peuvent enſeigner de mauvais, par les principes oppoſés des Ecrivains ſages & vertueux, & de confirmer ce qu'ils offrent de bon par les maximes de la Philoſophie. Ses leçons judicieuſes ſont applicables, non-ſeulement à la Poëſie, mais à tous les Livres profanes que l'on met entre les mains des Etudians.

M. *du Hamel*, Avocat au Parlement de Metz, a cru devoir ſe charger de la partie négligée par Plutarque. Il a fait un *Traité ſur la manière de lire les Auteurs avec utilité*, par rapport à l'eſprit. Le plan de ſon Ouvrage eſt tracé dans un Diſcours préliminaire, qui commence par un éloge aſſez inutile des livres & de la lecture. A l'égard du plan, le voici. L'art de bien lire demande quatre opérations : *concevoir, réduire, développer, juger*. C'eſt ce que nous apprend Deſcartes dans ſa Méthode.

Il ne regarde comme vérité que tout ce qui eſt conçu clairement & diſtinctement. Pour y parvenir, la principale règle qu'il établit eſt de diviſer chaque propoſition en autant de parties qu'il eſt poſſible, de les examiner l'une après l'autre, en commençant par les plus ſimples, & en montant ainſi par dégrés juſqu'à la connoiſſance des plus compoſées; ce qui n'eſt autre choſe, comme on voit, que développer. Le ſiſtême de M. *du Hamel* n'eſt donc pas auſſi neuf qu'il voudroit nous le perſuader; & c'eſt avec une confiance gratuite qu'après avoir parlé des Anciens & des Modernes, il nous aſſûre que le motif qui lui a fait prendre la plume a été *de ſuppléer en quelque ſorte à ce que ces grands Hommes auroient pû faire.*

L'Auteur entre en matière. Après avoir encore répété dans ſon premier Chapitre le plan qu'on a déja vû dans le Diſcours préliminaire, il donne enfin pluſieurs définitions de ce qu'il entend par *concevoir*, & les applique à divers ouvrages. Il s'arrête quelque tems ſur l'Ode d'Anacréon, où ce Poëte feint que l'Amour eſt venu troubler ſon ſom-

meil, & ſe réfugier auprès de lui. Nous en avons une heureuſe imitation par *la Fontaine.*

J'étois couché mollement;
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.

Au lieu de citer cette petite Pièce, qui eſt un chef-d'œuvre, M. *du Hamel* ſe ſert d'une mauvaiſe Traduction en Proſe, qui finit ainſi : » L'Amour ſe mit à ſauter de toute » ſa force, & me dit : mon Hôte, » réjouis-toi avec moi. Mon arc n'a » point de mal; mais ton cœur *en* » *tient.* » Cette dernière expreſſion eſt populaire. *La Fontaine* a rendu ce même endroit avec tout le naturel & l'élégance qu'on admire dans l'original.

Amour fit une gambade;
Et le petit ſcélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état;
Mais ton cœur eſt bien malade.

Les exemples proposés par l'Auteur sont en général mal choisis. Il rapporte fréquemment des lambeaux de Sermons ; ensorte que son Livre pourroit être intitulé : *Traité de la manière de lire les Prédicateurs.* Il imagine plusieurs moyens de *concevoir* : trois généraux, *s'appliquer, diviser, resserrer*, & trois particuliers, *méditer, diviser, resserrer.* Que dites-vous, Monsieur, de ces moyens généraux & particuliers qui sont les mêmes ? Etoit-ce la peine de les distinguer ? C'est sur un Sermon du P. *Bretonneau*, Jésuite, que l'Auteur employe ses six moyens. Pour accoutumer les jeunes gens à concevoir avec netteté & avec ordre, il leur conseille de lire les Auteurs clairs & *méthodiques*, comme le P. *Bouhours* & M. *de Voltaire.* M. de Voltaire *Méthodique !* Je crois qu'il s'en pique fort peu. M. *du Hamel* est pénetré de l'excellence de ses principes. » Qu'elle » est satisfaisante, s'écrie-t-il, quand » elle est bien faite, cette opération » de concevoir ! *On sçait véritablement* » *ce que l'on sçait.* »

La seconde opération consiste à *réduire ;* c'est-à-dire, à rassembler en

peu de paroles la ſubſtance de ce qu'on a lû : Il faut 1°. Remarquer l'objet général de l'ouvrage. 2°. En conſidérer le plan. 3°. Examiner chaque partie principale, entrer dans le détail des penſées, ſéparer celles qui ſont eſſentielles, & liées néceſſairement au corps de l'ouvrage, d'avec celles qui ne ſont qu'acceſſoires, & que l'on doit négliger dans un extrait. Ces obſervations ſont ſenſées. L'Auteur en fait l'application, tantôt à une Ode d'Horace, tantôt à des Sermons de *Bourdaloue* & de *Maſſillon;* tantôt à des Avantures romaneſques du Chevalier Bayard, tirées de l'Hiſtoire du P. *Daniel*; enfin à une Lettre d'une jeune Dame ſur l'enjouement. » J'ai réfléchi, dit-elle, ſur la nature » de l'enjouement.... j'ajoûte néan» moins que les impreſſions agréables » ſoient reçûes conformément à la rai» ſon. Croyez-vous, Madame, que » cette *addition* ſoit de trop..... » Je penſe néanmoins qu'il y a des » moyens *d'acquérir de l'enjouement*, » que je diſtingue encore de cette « joie bruyante, de cette joie turbu» lente.... Le premier moyen c'eſt » l'éducation..... Le commerce des

» perſonnes enjouées, c'eſt le ſecond » moyen.... Devenons *enjoués par* » *principes*, & puiſons-les dans les » Auteurs enjoués, c'eſt le troiſiéme » moyen, &c. » Quelle fineſſe & quelle ſubtilité! Ne vous prendra-t-il pas envie, Monſieur, de faire un Cours d'enjouement? Je ne ſçai; mais je ſouhaite que vous ne viviez jamais avec des gens *enjoués par principes*: leur ſociété ſeroit, je crois, bien triſte.

M. *du Hamel* s'étend fort au long ſur les avantages que l'on ſe procure en apprenant à *réduire*. Sans ce talent ſi néceſſaire, on manque, dit-il, de juſteſſe & d'énergie. Il établit ſolidement cette vérité, &, pour en être convaincu, il ſuffit de lire ſon ouvrage, qui eſt en trois gros Volumes *in*-12.

La troiſième partie eſt l'opération de *développer*. C'eſt ici où brille notre Auteur; il s'abandonne tout entier à ſon génie naturel. Ses réflexions ſur la XVI. Ode du premier Livre d'Horace ſont très-amuſantes. Le Poëte recommande à *Varus*, à qui l'Ode eſt adreſſée, de planter des vignes aux environs de Tivoli, pré-

férablement à tout autre arbre. Il fait voir que le vin pris modérément égaye l'esprit ; mais qu'il rend furieux & indiscrets ceux qui s'y livrent à la manière des Centaures & des Thraces. M. *du Hamel* remarque dans cette Ode un ordre général, un ordre de raisonnement, un ordre de pensées. » Le plan général n'est-il pas renfermé dans cette proposition : *bûvez du vin* ; mais bûvez-en sobrement ? » Oui sans doute. Horace n'a point » d'autre but que de faire sentir cette » vérité, & c'est la conséquence qui » me reste, après que j'ai lû. J'ai conclu, en effet, en moi-même : *Je boirai du vin ; mais j'en boirai sobrement.* » Il se demande ensuite : » Mais quelles sont les parties principales ou les raisonnemens qui forment la preuve de la proposition ?.... » Le Poëte s'engage à établir, 1°. *Qu'il faut que je boive ;* 2°. *Qu'il faut que je boive sobrement :* » L'Auteur ne peut quitter cette Ode charmante ; il y revient sans cesse, il relit, il médite. » Quel est le fruit de ma » méditation ? Le voici : Tout est » difficile aux bûveurs d'eau ; le vin » dissipe le chagrin & donne de la » joie. *Donc je boirai.* »

Ce ſujet paroît ſi agréable à M. *du Hamel* qu'il invite ſes Lecteurs à le traiter. Il leur donne le *plan d'un Diſcours ſuivant l'idée d'Horace, à remplir de tête & ſur le champ dans une compagnie délicatement enjouée.* » Propoſition générale. IL FAUT » BOIRE MODEREMENT. Exor- » de. *Gai, vif, court*, & tiré du ſujet, » tel que le feroit un bon eſprit qui » voit *loin, vîte, & clair.* Diviſion. 1°. » Il faut boire. 2°. Il faut boire mo- » dérément. Première propoſition. » NECESSITÉ DE BOIRE DU VIN. » Comment l'établir ? Principes : Si » le vin produit de bons effets, il » faut en prendre : Principe vrai & » avoué par Homère, Anacréon & » le vieux Caton : Or, bons effets. » 1°. Chagrin diſſipé. 2°. Joie exci- » tée. Seconde propoſition. MODE- » RATION DANS L'USAGE DU VIN. » Principes : Si l'abus du vin produit » de mauvais effets, il faut s'en éloi- » gner ; principes ſûrs, mais il faut » les appuyer *gravement.* Or, mau- » vais effets du vin pris avec excès. » 1°. Diſcernement ôté. En quoi con- » ſiſte le diſcernement : Pitoyable » état d'un homme qui ne l'a plus.

» Et delà, colère, fureur, débats; » querelles, &c. 2°. Corps abattu » sans fonctions & ruiné. Quel spec- » tacle? En détourner les yeux, *se* » *résumer vivement avec un mouvement* » *compassif mêlé d'indignation*, pour » venir ensuite, par forme de con- » clusion, à une louange fine *de la* » *compagnie délicatement enjouée.* »

M. *du Hamel*, dans sa quatrième partie, examine comment on doit juger les Auteurs qu'on lit. Il cite toujours quantité d'exemples; mais il loue beaucoup, & critique peu. Le P. *Bretonneau* & M. *Gillet* sont des Auteurs irreprochables. M. *Bossuet* a hazardé, avec la plus grande précaution à la vérité, une expression qui choque M. *du Hamel*. » L'Elo- » quence, dit le grand Bossuet, s'in- » sinue dans les ames encore brutes. » Pour le dire ainsi, elle y va débrouil- » ler des semences naturelles, qu'une » éducation malheureuse avoit com- » me étouffées. » M. *du Hamel* auroit mieux aimé dire, *ranimer des semences naturelles*; mais ce ne seroit plus la même idée: *débrouiller* me paroît plus énergique.

L'Auteur parcourt toute la Littéra-

rature; il enſeigne, non-ſeulement la manière de lire, mais auſſi celle de compoſer. Il diminue furieuſement le nombre de nos Poëtes, en diſant que la Poëſie eſt le fruit d'une imagination bien réglée. Il ajoûte que les expoſitions & les raiſonnemens Poëtiques *ſe reſſentent de l'émotion d'une ame diverſement agitée par l'impreſſion des objets attentivement contemplés.* Il définit les différens ſtiles. Le ſien fait claſſe à part.

Enfin, il en vient à un exercice de l'opération de juger ſur quatre ſortes d'ouvrages de Littérature; ſçavoir, ſur des morceaux d'Eloquence, de Poëſie, d'Hiſtoire & de Philoſophie. Il rapporte preſque en entier le diſcours du feu P. *Porée* contre les Romans. En voici quelques endroits qui ſont bien marqués au coin de cet ingénieux Profeſſeur de Rhétorique. » Que reſte-t-il à faire, pour détrui-» re la modeſtie des femmes, que de » leur déférer les honneurs divins? » C'eſt ce que les Modérateurs du » monde Romaneſque leur accorde-» ront. Ils en ſont des Déeſſes *vivan-» tes & viſibles*, auxquelles rien ne » manque du culte de Religion. »

» Les noms Divins qu'on leur donne » tiennent lieu *de consécration*, les Prières *d'invocation*, les présens *d'offrandes*, les larmes *de libation*, les soupirs » *de parfums*, les cœurs *de sacrifices*, les » louanges & les respects *d'apothéoses*. » L'Orateur va plus loin, & prétend que tous les Souverains devroient sévir contre les Romans, & bannir de leurs Etats les Auteurs & les Imprimeurs de ces Ouvrages : il n'épargne pas même les Colporteurs. » Il est défendu par » une Loi de faire entrer dans l'Etat » des marchandises étrangères *touchées* de quelque air pestilentiel. » Pourquoi ne défend-on pas par une » Loi de recevoir en France ces Histoires amoureuses, qui nous viennent d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, de Hollande, des Indes, » de la Perse, du Malabar, du Japon, » & qui plus dommageables qu'aucune peste, infectent la Cour, la » Ville & les Provinces » Il nous vient assez peu de Romans du *Japon* & du *Malabar*.

M. *du Hamel*, en appliquant ses principes, fait quelques analises assez exactes. Telles sont celles de la troisième Catilinaire, de la septième Phi-

lippique, du plaidoyer de Cicéron pour le Roi Déjotarus, & du Sermon du P. *Bourdaloue* ſur l'oiſiveté. Telle eſt auſſi celle de la Tragédie d'Athalie. L'extrait qu'en donne l'Auteur fait ſentir toutes les beautés du plan; mais cet extrait manque un peu de préciſion. Il étoit aſſez inutile de dire: *Qu'apperçois-je dans la première Sçêne? Qu'apperçois-je dans la ſeconde Sçêne? J'apperçois Joſabeth, j'apperçois Joad.*

L'Auteur examine, à la fin de ſon ouvrage, par quels livres on doit commencer, & quel ordre il faut ſuivre dans ſes lectures. Il fait grand cas du Traité de l'éducation chrétienne & littéraire de M. *Couſtel*, de la Logique ou de la clef des Sciences & des Arts, par M. *Cochet*. Comme il faut, avant toutes choſes, ſçavoir ſa langue, l'Auteur dit: » *ſi vous êtes* » *François*, vous pouvez lire en même » tems la Grammaire du P. *Buffier* & » celle de M. *Reſtaut*, & conſulter » continuellement le Dictionnaire de » Trévoux; » comme ſi les Etrangers n'étoient pas plus ſouvent dans la néceſſité de conſulter nos Grammaires & nos Dictionnaires. » Uſons,

» dit M. *du Hamel*, de raiſonnemens » forts & nerveux, ſemblables à ceux » de *Démoſthène*, & de *Bourdaloue* : » Voilà les deux modèles parfaits. » Mais *Cicéron*, dira t-on ? Oui, je » le joins aux deux précédens. » Ne ſemble-t-il pas que l'Auteur faſſe une grande grace à l'Orateur Romain ? Selon lui, M. *le Maître* eſt plutôt un Déclamateur qu'un Orateur.

A l'égard de l'éloquence Académique, il ne voit rien au-deſſus du P. *Porée :* c'eſt ſon Héros ; vous noterez que l'Auteur a été Jéſuite. Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir eu cet avantage, pour accorder beaucoup d'eſprit au P. *Porée* ; mais on ne ſe ſeroit pas attendu à le voir cité comme un modèle, dans un ouvrage, deſtiné à l'inſtruction de la jeuneſſe. Il ſeroit, je crois, dangereux de le lire, ainſi que Sénèque & pluſieurs Ecrivains François de nos jours, avant que le goût fût formé. » Quelques-uns, dit notre Auteur, ne » trouveront pas le ſtile du P. *Porée* » aſſez Cicéronien. Mais je réponds que *chacun a ſon ſtile & doit l'avoir.* » Il remarque avec la ſagacité qui lui eſt propre que *les Livres de Morale*

ſont bons, quand ils ſont bien choiſis.

C'eſt dommage que M. *de Hamel* n'ait pas profité le premier des leçons qu'il donne, pour apprendre à *réduire*. L'interrogation & la repétition ſont ſes figures chéries. Au reſte, il eſt juſte d'entrer dans ſes vûes. Il a travaillé principalement pour former le goût des enfans, dont l'imagination trop vive ne ſe fixe qu'avec peine. Il eſt néceſſaire de leur préſenter pluſieurs fois les mêmes objets. On peut leur mettre ce Livre entre les mains, de même qu'on accoûtume les jeunes Coureurs à marcher avec de gros ſouliers plombés. Quelle adreſſe, quelle agilité ne ſe ſentent il pas, lorſqu'on vient à les débaraſſer de ces entraves!

Parallèle d'Alexandre & de Tahmas-Kouli-Khan.

Nous aimons naturellement à comparer, parce que nous aimons à juger. La comparaiſon eſt un jugement rapide qui coûte peu à la pareſſe, & qui flatte beaucoup l'amour propre. Nous ſommes d'ailleurs ſi bornés, que ne voyant rien au-delà de l'idée de perfection que nous avons attachée à tel peuple ou à tel perſonnage, nous rapprochons de ce que nous ſommes en poſ-

ſeſſion d'admirer, tout ce qui ſe fait ſous nos yeux de grand & d'héroïque. Les Ecrivains, ſurtout les Poëtes, accréditent nos préjugés. S'ils chantent un Guerrier, ils en font d'abord un Hercule, un Achille, un Alexandre. S'ils célèbrent une femme, c'eſt une Vénus, une Hélène, une Cléopâtre. S'ils louent un de leurs confrères (ce qui arrive très-rarement) c'eſt un Homère, un Virgile, un Corneille. Heureuſement que les gens ſenſés ſçavent apprécier ces comparaiſons, ordinairement dépourvûes de juſteſſe.

Mais, ſi un Philoſophe, à l'exemple de Plutarque, étudioit avec attention deux Héros ou deux évenemens; s'il en ſaiſiſſoit toutes les nuances avec ſagacité; s'il renonçoit à la manie de les trouver les mêmes en tout point; s'il ne donnoit pas des rapports éloignés pour des traits de conformité parfaite; en un mot, s'il fixoit le véritable degré d'affinité que deux objets auroient entre eux, il eſt certain, Monſieur, que ce travail répandroit un grand jour ſur les ténèbres de l'hiſtoire. Il en réſulteroit encore une connoiſſance plus détaillée des reſſorts

qui font mouvoir les paſſions. Souvent même, à l'aide de cette analiſe, on découvriroit une différence réelle entre les choſes qui paroiſſent ſe reſſembler le plus.

Les règles ont toujours été faites d'après les bons ouvrages. Je dois celles que je hazarde ici à la lecture du *Parallèle de l'expédition d'Alexandre dans les Indes avec la conquête des mêmes contrées par Tahmas-Kouli-Khan, par M. de Bougainville, Sécrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Belles-Lettres.* Ce parallèle eſt le fruit d'une étude profonde du caractère & des actions de ces deux fameux Conquérans. L'Auteur a choiſi leurs expéditions dans l'Inde, comme deux évenemens dont la ſçêne eſt la même. Il les compare entre elles, & pèſe dans la balance la plus juſte la ſomme & la qualité des différences & des rapports.

M. *de Bougainville*, pour procéder avec ordre, commence par le récit ſommaire des deux entrepriſes. C'eſt ce qui forme la première partie de ſa Brochure, à laquelle il eſt inutile que je m'arrête, parce que la ſeconde Partie fait aſſez connoître ces expéditions.

Leurs traits de conformité ſont frappans. Les deux Acteurs ſont deux hommes célèbres par leurs exploits, & dont le bonheur fut égal; puiſque le premier n'a jamais été vaincu; & que le ſecond, artiſan de ſa fortune, de l'état le plus obſcur, s'eſt frayé une route brillante juſqu'au Trône. Ils paroiſſent ici ſur le même Théâtre. Ils partent préciſément des mêmes païs, prennent le même chemin, ſubjuguent les mêmes contrées. Leurs Armées ſont égales par le nombre de Soldats, ont une ardeur pareille, ſont toutes deux formées d'un amas de différentes Nations. Ils employent des moyens ſemblables pour traverſer les mêmes Fleuves; ſçavoir, des Batteaux qui pouvoient ſe démonter & ſe charger par pièces ſur des voitures. Tous deux marchent d'un pas rapide; tous deux remportent des victoires; tous deux détrônent leurs Rivaux; l'un *Porus*, l'autre *Chah Muhammed*, Empereur du Mogol, qui deſcendoit de Tamerlan par une longue ſuite d'ayeux. Tous deux leur rendent le ſceptre; enfin le tems écoulé, depuis le départ où commence chaque entrepriſe juſqu'au retour qui la termine, eſt le

même de part & d'autre.

A tous ces traits de reſſemblance l'Auteur en ajoute un dernier qui mérite encore plus d'être remarqué. *Alexandre* marcha contre les Indes ſur les pas de *Bacchus*, & *Tahmas-Kouli-Khan* ſur les traces d'*Alexandre*. Il nous apprend lui-même que le Roi de Macedoine fut le modèle qu'il ſe propoſa. A la tête de l'acte de ceſſion que lui donna le foible *Muhammed*, il prend les noms de *Prince des Princes*, de *Roi des Rois*, d'*Ombre de Dieu ſur la terre*, de *Protecteur de l'Iſlam*, ou de la vraie foi; & le dernier de ces noms faſtueux eſt celui de *ſecond Alexandre*. On reconnoît dans les premières dénominations l'emphaſe du ſtile Oriental; ce ſont les titres du Roi de Perſe: mais la qualification de *ſecond Alexandre* annonce la prétention particulière de *Tahmas*. En effet, malgré l'intervalle de tant de ſiècles, malgré l'ignorance profonde où le Mahométiſme entretient ſes ſectateurs, malgré les révolutions qui tant de fois ont changé la face de l'Orient depuis Alexandre, la réputation de ce Conquérant s'y conſerve avec éclat. Les Orientaux le connoiſſent ſous le nom

d'*Isxander*. M. *de Bougainville* fait à ce ſujet une réflexion, où les vûes du Philoſophe & l'humanité du Citoyen ſe font également admirer. Ce ſouvenir d'*Alexandre* perpetué juſqu'à nos jours, chez les peuples les plus barbares, eſt, ſelon lui, » une ſuite naturelle de la prodigieuſe impreſſion » que firent ſur ſes contemporains les » exploits de cet homme extraordinaire ; &, par une autre conſéquence, » cette impreſſion a dû lui produire » des rivaux, parce que les hommes » ſont nés imitateurs, & que la fauſſe » grandeur eſt plus ſéduiſante que la » véritable. La deſtinée d'Alexandre » & celle de ſes pareils eſt d'influer » ſur le ſort du genre humain, non » ſeulement par eux-mêmes, mais par » les exemples que leur ſuſcite la Renommée. C'eſt jouer dans l'univers » un rôle important. Mais que ce rôle » eſt odieux & criminel, puiſqu'il » le rend comptable envers l'humanité du mal qu'il n'a pas fait lui-» même, de tout le ſang que verſeront » à jamais tous les Conquérans que » le déſir de l'égaler armera contre » les hommes ! On ſe rappelle avec » horreur les larmes qu'arracha des

» yeux de Jules-Céſar la vûe d'une
» Statue d'Alexandre, maître de l'O-
» rient, dans un âge où Céſar n'étoit
» encore que Queſteur en Eſpagne.
» Tout ſe tient dans le monde moral
» comme dans le monde Phyſique. La
» réaction des êtres n'eſt pas moins
» forte dans ce ſens que dans l'autre.
» Et peut-on ne pas refléchir ſur la
» chaîne inviſible qui lie les évenemens
» les plus éloignés, lorſqu'on penſe que,
» ſi le fils de Philippe n'avoit point exi-
» ſté, ou que, plus reglé dans ſes déſirs, il
» eût cherché la gloire dans une ſource
» plus pure, le deſtructeur de la Ré-
» publique Romaine en ſeroit peut-
» être reſté citoyen ; que ſans cette
» Statue, fatale à la liberté de Rome,
» l'ambition qui luttoit dans le cœur
» de Céſar contre le goût du plaiſir ;
» ne l'auroit peut-être pas emporté ?
» C'eſt cet objet qui, rompant l'équi-
» libre entre deux paſſions rivales ;
» rendit les talens de Céſar funeſtes à
» ſa patrie. C'eſt l'exemple d'Alexan-
» dre qui fortifia l'amour des con-
» quêtes dans ce Prince ſingulier, que
» l'Europe a vû de nos jours dé-
» peupler ſon Royaume, pour rava-
» ger les Etats voiſins, & que ſes pa-

» négyriſtes & ſes cenſeurs ont égale-
» ment appellé *l'Alexandre du Nord.*
» Enfin, il a le malheur de compter
» parmi ſes imitateurs le fléau de l'A-
» ſie, *Tahmas*, qui ſe regardoit com-
» me l'inſtrument des vengeances de
» Dieu. Cet homme, qui ſe vantoit
» d'être né pour le malheur des hom-
» mes, ſe qualifie de *ſecond Alexandre.*
» C'eſt en partie pour l'égaler qu'il
» envahit les Indes. »

Les différences entre les deux expéditions ſont encore plus grandes & plus réelles que les rapports. L'Auteur les développe avec ſagacité. Ces différences ſe réuniſſent en deux points eſſentiels : 1° dans les motifs des deux entrepriſes : 2°. dans les détails principaux & les ſuites de l'exécution. Alexandre n'avoit d'autre motif qu'un amour déréglé de la gloire. Son ambition étoit d'occuper ſeul les cent bouches de la Renommée ; il vouloit moins être le plus grand Monarque de la terre, que l'homme le plus connu. Nous avons un fameux Auteur qui eſt à peu près de ce caractère, & l'on en pourroit faire un *parallele* aſſez juſte avec *Alexandre.* Il aſpire moins à être le plus grand Poëte qu'à être le

Poëte le plus connu. On n'oublieroit pas dans ce parallèle ſes ſuccès & ſes conquêtes en Albion, & ſur les bords fortunés de *la Sprée*, qui pourroit être comparée à *l'Indus*.

Alexandre n'avoit d'autre but que d'immortaliſer ſon nom. *Athéniens*, s'écria-t'il, en traverſant l'Hydaſpe, au milieu d'un orage qui rendoit ce fleuve encore plus dangereux, *Athéniens, à quels dangers je m'expoſe pour mériter votre eſtime* ! Il enviоit le bonheur d'Achille qui avoit eu pour chantre un Homère. Il paya très-cher un mauvais Poëte, qui avoit fait des vers à ſa louange. Nos faiſeurs d'Odes euſſent été bien reçûs à ſa Cour. Cela eſt pourtant douteux ; car il jetta dans la rivière l'ouvrage d'un Ecrivain flatteur, qui avoit cru lui faire ſa cour en ſemant ſon récit de menſonges ; il menaça même l'Ecrivain de le traiter comme ſes Ecrits. Comment concilier ce courroux avec la folle vanité qu'il eut de tracer, au-delà de l'Hyphaſe, un camp qui par l'étendue de ſon enceinte, & la grandeur démeſurée des armes & des autres monumens qu'il y laiſſa, devoit faire croire à la poſterité que ſa taille

& celle de ſes Macédoniens étoit plus qu'humaine. Un pareil trait devoit enhardir les Auteurs à lui donner des éloges giganteſques.

M. *de Bougainville* juſtifie par des raiſons plauſibles l'expédition contre les Perſes. Pour l'entrepriſe contre les Indes, il la regarde avec raiſon comme injuſte & téméraire. L'invaſion de *Tahmas-Kouli-Khan* eſt différente à cet égard. D'abord brigand, bientôt chef d'un parti formé pendant les guerres qui déſoloient la Perſe, puis Général & Miniſtre de ſon Souverain, il avoit délivré ſa patrie du joug des *Afgans*. On ſçait avec quelle adreſſe & quelle cruauté il fit deſcendre du trône l'héritier légitime, & s'y plaça lui-même en 1736. Il fut proclamé Roi ſous le nom de *Chah Nadir*. Dès qu'il eut pris poſſeſſion de la couronne il ſongea à venger la Perſe des cruelles hoſtilités des *Afgans*, chaſſés à la vérité du cœur de l'Etat, mais qui ſubſiſtoient encore, fortifiés dans les montagnes de Kandehar, la dernière & la plus méridionale des Provinces du Royaume. Appuyés par le Mogol, malgré la foi des Traités entre les deux couronnes, ils avoient arboré

l'étendart

l'étendart de la révolte. *Nadir* réſolut de dompter les *Afgans*, & de punir l'Empereur Mogol de l'appui qu'il leur prêtoit. A ce motif ſe joignoit l'eſpérance de groſſir ſes tréſors, & de s'étendre juſqu'au Sinde, en réuniſſant à la couronne de Perſe les cinq Provinces ſituées en deça de ce fleuve, & dépendantes du Mogol. Par cette réunion il rendoit avec uſure à la Perſe ce que les Turcs & les Moſcovites en avoient démembré ; il l'enrichiſſoit ; il en reculoit les bornes ; il en rétabliſſoit la réputation ; & ce Royaume, fortifié deſormais par les barrières mêmes qui borneroient ſon étendue, devoit former une des plus belles Monarchies de l'Orient. Telles furent les vues de *Nadir*, bien différentes, comme on le voit, de l'objet d'Alexandre.

Les détails principaux de la conduite forment la ſeconde différence eſſentielle. Alexandre eut à renverſer autant d'obſtacles, que *Nadir* rencontra de facilités. Sièges, combats, marches pénibles & dangereuſes : tout ce qui peut augmenter le prix d'une conquête, releva le triomphe de l'ancien

Conquérant ; au lieu que le moderne, ayant vaincu sans péril, a triomphé sans gloire. Il s'empara d'un pays ouvert de toutes parts, mal défendu, plus mal gouverné. Enfin, il n'y a pas plus de raison de les placer sous le même point de vûe, qu'il y en auroit à comparer *Porus* & *Muhammed*.

L'exécution & ses suites n'ont encore aucune ressemblance. Alexandre, qui combattoit uniquement pour la gloire, trouvoit dans elle sa récompense. Il versoit à regret le sang des Indiens ; la soumission le desarmoit : il laissoit aux peuples leurs richesses. *Nadir* au contraire porta par tout le fer & la flamme ; il a ravagé les Indes plutôt qu'il ne les a soumises. Quelques Indiens, voulant dissiper la frayeur de leurs compatriotes, sement le bruit que *Nadir* vient d'être massacré. A cette nouvelle ils prennent les armes pendant la nuit, & font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent d'ennemis dispersés. *Nadir*, charmé de trouver un prétexte pour assouvir à la fois son avarice & sa cruauté, livre *Dilli* (capitale de l'Indostan) à la vengeance du soldat. Jamais Place emportée d'assaut n'éprouva tant d'hor-

reurs. Les Perſans, répandus par tout; enfoncent les maiſons & les Palais, forcent les Moſquées, égorgent femmes, enfans, vieillards, & n'interrompent cette boucherie que pour ſe livrer au pillage. L'or, l'argent, les pierreries, tant de richeſſes accumulées dans le ſein d'une paix profonde, deviennent en un moment la proie de ces brigands. Ils finirent par mettre le feu dans les principaux quartiers qui furent réduits en cendres. Deux cens mille perſonnes périrent dans ce maſſacre. *Dilli* ne fut plus qu'un monceau de ruine. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'eſt qu'au milieu de tant d'horreurs, le barbare & voluptueux *Nadir* ſe plongeoit dans les plaiſirs. Il commandoit à la fois & du même ton, dit M. *de Bougainville*, l'embraſement de *Dilli* & les apprêts d'un feſtin. Après avoir rétabli *Muhammed* ſur un trône ſanglant, entouré de débris & de morts, il retourna à Iſpahan, chargé de dépouilles immenſes. Les calculateurs les plus réſervés les évaluent à dix-huit cens millions de notre monnoie. Il groſſit encore ſes richeſſes par un moyen inoui juſqu'alors. Il oſa commander

à ſes ſoldats de lui remettre tout ce qu'ils avoient pillé dans le cours de cette expédition, & ſes ſoldats obéïrent.

L'Auteur termine ce parallèle par un précis, qui remet ſous les yeux les traits eſſentiels des deux entrepriſes, & qui autoriſe le jugement équitable qu'il en porte. » Alexandre & » Chah Nadir ont envahi les mêmes » contrées avec des troupes égale» ment nombreuſes. Mais Alexandre » n'avoit aucun motif raiſonnable. » Nadir en pouvoit alléguer pluſieurs: » Alexandre eſſuya de grandes diffi» cultés; Nadir en a peu rencontrées. » Le premier doit rougir de l'entre» priſe, & peut ſe faire honneur du » ſuccès; le ſecond peut juſtifier le » projet, & ne doit pas tirer vanité de » l'exécution. L'un attaque les Indes » en avanturier, & les ſubjugue en » Général, en Roi, en fils de Jupiter » qui ne veut que des hommages; qui » d'une main lance la foudre, & de » l'autre prodigue les bienfaits: l'en» trée de l'autre eſt celle d'un politi» que; ſa conduite eſt celle d'un bri» gand, d'un meurtrier, d'un incen» diaire, d'un fléau du genre humain.

» L'un cherche dans une contrée loin-
» taine des admirateurs ; l'autre veut
» de l'or & des ſujets. En un mot,
» concluons que les différences des
» deux expéditions étant plus impor-
» tantes, plus eſſentielles, plus nom-
» breuſes que les rapports qu'on dé-
» couvre entre elles, on doit les com-
» parer, mais non les mettre ſur la
» même ligne, & que Nadir a, comme
» Alexandre, envahi les Indes, mais
» qu'il ne mérite pas le titre qu'il
» prend de *ſecond Alexandre*. Indépendamment de l'eſprit de combinaiſon & de juſteſſe, cet ouvrage de M. *de Bougainville* eſt remarquable par le récit fidelle de l'expédition de *Chah Nadir*, par une grande exactitude dans la deſcription Géographique des lieux, & par la véritable ortographe des noms Orientaux, défigurés par les autres Ecrivains. L'Auteur a eu un excellent guide dans feu M. *Otter*, de l'Académie des Belles-Lettres, qui, par ordre de la Cour, fut envoyé dans l'Orient en 1734. Il nous a laiſſé un *Voyage en Turquie & en Perſe avec une relation des expéditions de Tahmas Kouli-Khan*, 2 vol. *in*-12. C'eſt ſans contredit un des meilleurs livres que nous

ayons dans ce genre, parce que c'eſt un des plus véridiques. Il ſe vend à Paris, ainſi que le *Parallèle* de M. *de Bougainville*, chez Hyppolite-Louis Guérin, rue ſaint Jacque, à ſaint Thomas d'Aquin.

Je ſuis, &c.

A Paris ce
25 Janvier 1752.

LETTRE XI.

Waron. LE préjugé, qui, parmi nous, impoſoit aux femmes & aux hommes d'un certain rang une noble ignorance, n'eſt pas encore entièrement détruit. Comment concilier ce reſte de barbarie avec la politeſſe dont nous nous piquons ? La poſterité pourra-t-elle croire qu'il y ait eu ſur la terre un Empire, où l'on attachoit de l'honneur à protéger les Lettres, & du ridicule à les cultiver; où le Prince leur donnoit un azile dans ſon Palais, les animoit par ſes récompenſes, & où la portion la plus diſtinguée de ſes ſujets croyoit s'avilir par l'étude; où les Grands dédai-

gnoient d'orner leur esprit, & briguoient les places destinées aux Beaux-esprits ? Une façon de penser si bizarre n'est point faite pour nous subjuguer long-tems. Des femmes de condition ont déja franchi avec succès les bornes de leur sexe. Des hommes, que leur naissance fait voler aux champs de Mars, ne sont point sourds à la voix d'Apollon, qui les appelle sur le Parnasse.--

M. le Vicomte de G*** mérite les plus grands éloges, quand on considère le bien que peut produire l'exemple heureux qu'il vient de donner. Sa Tragédie est estimable par elle-même. Je sçai toutes les objections qu'on peut lui faire. *Varon* est crû père de *Zoraïde* jusqu'au cinquiéme Acte. On est fâché de s'être intéressé pour un scélerat ; on n'aime pas à être ainsi trompé. C'est pécher d'ailleurs contre les premières règles du Théâtre, qui exigent que les principaux personnages se fassent connoître, & que le spectateur soit dans la confidence de leurs intérêts & de leurs desseins. Si *Varon*, dès le second Acte, nous eût appris que *Zoraïde*, qui passoit pour sa fille, étoit *Cleonice*, qu'on croyoit

morte ; qu'il la laiſſoit dans une erreur utile à ſes projets, la pièce eût été plus raiſonnable, & auroit obtenu la même réuſſite. On ne ſe ſeroit pas attendri à faux. *Zoraïde* eût excité une juſte pitié ; elle eût été à plaindre par elle-même ; au lieu qu'elle ne l'eſt, pour ainſi dire, que par contrecoup ; ſon unique malheur eſt d'avoir un père coupable. On auroit applaudi à l'audace artificieuſe de *Varon*, à l'adreſſe avec laquelle il eût affecté les ſentimens de la nature ; il eût été plus odieux ; ſon châtiment eût fait plus de plaiſir.

Le dénouement, quoique neuf & ſingulier, a paru peu digne de la dignité du Cothurne. *Soſtrate*, qui veut pénétrer le ſecret de la naiſſance de *Zoraïde*, dreſſe un piège à ſon ennemi. *Euriclès* fait croire à *Varon* que ſon parti s'eſt ranimé & a pris le deſſus, que le peuple le demande à grands cris pour ſon Roi. *Varon*, dans l'excès de ſa joie, annonce à *Soſtrate* qu'il va mourir :

Et pour ſentir encore une mort plus cruelle,
Reconnois Cléonice, & péris avec elle.

Soſtrate n'attendoit que cet aveu. *Varon* eſt conduit au ſupplice. Je ne blâ-

merois pas cet artifice en lui-même, quelque peu majeſtueux qu'il paroiſſe. Le ſpectateur eſt ſi ſatisfait de voir la trahiſon découverte & punie, que le moyen lui eſt indifférent. Mais il faut que ce moyen ſoit abſolument néceſſaire, & que l'on ſoit ſûr qu'il réuſſira. Il n'y avoit rien de plus incertain que le ſuccès de celui-ci. La fineſſe de *Soſtrate* eût été en pure perte, ſi *Varon* avoit eu la diſcretion de ſe taire, comme cela pouvoit arriver. Il étoit même de ſon intérêt qu'il gardât le ſilence. *Zoraïde*, ſe croyant toujours ſa fille, ne pouvoit lui nuire, au lieu qu'en révélant le myſtère, il devoit craindre que, par un retour ordinaire aux peuples attachés au ſang de leurs Rois, les Syracuſains ne ſe ſoulevaſſent en faveur de *Cléonice*.

Les critiques ne finiſſent pas. Ils trouvent de l'obſcurité dans le ſort de cette *Cléonice*. On n'explique pas avec aſſez de clarté ce qu'elle étoit, comment on avoit fait périr *Zoraïde* à ſa place, & par quel haſard elle étoit tombée entre les mains de *Varon*. *Soſtrate* lui-même nous laiſſe ignorer par quelle voie il eſt parvenu au trône de Syracuſe; quels ſont ſes droits à cette

couronne. Tous ces nuages embaraſſent un ſpectateur ami de la vraiſemblance. Enfin, Monſieur, on a dit que cette pièce ne rempliſſoit point l'idée que nous avons d'une Tragédie ; qu'elle n'inſpiroit ni terreur, ni pitié, ni admiration ; que l'intérêt de curioſité étoit le ſeul qu'elle excitât.

Malgré ces reproches, on n'en admire pas moins l'invention & la conduite judicieuſe de la fable ; la pièce marche avec une rapide régularité. Les caractères ſont beaux & ſoutenus, les ſentimens conformes aux caractères. *Varon* frappe par ſon ambition, par ſon courage, par ſa fermeté dans les revers, par ſa fourbe tiſſue avec art. Lorſque ſa fille refuſe de ſeconder ſon projet, il lui parle avec l'éloquence la plus forte & la plus tendre.

Cruelle, ainſi ton cœur, trahiſſant ſon devoir,
D'un aſcendant honteux ſubiroit le pouvoir ?
Quoi ! dans le même inſtant qu'un Prince ſanguinaire
Ne reſpire à tes yeux que la mort de ton Père,
Je t'en vois idolâtre, &, loin de l'accabler,
Ce n'eſt que pour ſes jours que je te vois trembler ?

Ah, cache-moi l'ardeur d'une flamme si noire.
Tu peux trahir les droits reclamés par la gloire ;
Mais les miens sont sacrés ; tu ne peux m'en priver ;
Et c'est moi, que ta main doit défendre & sauver.
Le dessein en est pris ! rien ne peut m'en distraire.
Choisis. Il te faut perdre ou l'Amant ou le Père.
Je ne veux point tenter un succès incertain :
Moi-même du Cruel je veux percer le sein.
Vois le moins cher des deux que ton cœur veut proscrire.
Si dans ce lieu funeste on sçait que je conspire,
Je suis perdu. Prononce entre un Amant & moi.
Peut-être que les pleurs que j'ai versés pour toi,
Les soins que ma tendresse a pris de ton enfance,
Devroient m'être garans de ta reconnoissance.
Pour prix de tant d'amour, ose à ses assassins,
Ose livrer un Père, échappé de leurs mains.
Le Ciel, jusqu'à ce jour, a pris soin de ma vie ;
Veux-tu que par tes coups elle me soit ravie ?

Rien de plus pathétique que ce que *Zoraïde* répond à son Père :

Vous voulez que ma main, à vos ordres soumise,
Serve un courroux aveugle, & que rien n'autorise.
Sujette de ce Roi, dont il veut se venger,
De quel droit dans son sang irai-je me plonger ?
Puis-je ignorer qu'un front, orné du diadême,
Doit paroître, aux Mortels, la Divinité même ?
Que, sans un sacrilège, on ne peut effacer
L'empreinte qu'elle-même elle eut soin d'y tracer ?
Ne vous figurez pas qu'une coupable adresse
D'un intérêt sacré couvre ici ma tendresse.
Un cœur, tel que le mien, est né pour triompher
D'un penchant que l'honneur doit lui faire étouffer.
Le soin de ce repos, où le vôtre renonce,
L'amour de la justice en dicte la réponse.
Souffre que ma douleur, pour la premiere fois,
Ose élever vers vous une timide voix.
Dans vos sanglans projets quelle ardeur vous dévore ?
Sorti du plus beau sang que Syracuse adore,
Près du Trône placé par un Roi généreux,
Etoit-il sur la Terre un Mortel plus heureux ?
Quel Démon vint troubler une paix si profonde ?

Pourquoi livrer la guerre au plus grand Roi du monde ?
Penſiez-vous que ce Trône, où vous êtes monté,
Offrît plus de bonheur ou de ſolidité ?
Hélas ! eſt-il un Roi, ſi nous devons l'en croire,
Que le trouble n'aſſiège au milieu de ſa gloire ?
En eſt-il, quelque rang qu'il ait droit d'occuper,
Qu'un revers n'humilie & n'ait ſçû détromper ?
Ah ! ſi même un Roi juſte éprouve l'amertume,
Que faudra-t'il alors que l'Univers préſume
D'un Mortel qui l'opprime, & qui, né pour ſervir,
Loin de venger le Trône, oſera le ravir ?
Mon Père, au nom des Dieux, au nom d'une tendreſſe,
Qu'autant que mon repos, votre ſort intéreſſe,
Daignez ſuivre mes pas. Abandonnez des lieux,
Où vous avez à craindre & la Terre & les Cieux.
Venez dans un azile, à vos jours, moins funeſte,
Vous aſſurer du moins le ſeul bien qui vous reſte.
Venez-y contempler votre ſort de plus près :
Venez-y comparer aux douceurs de la paix,
L'éclat de ces grandeurs que foule la ſageſſe :

Et vous verrez alors si leur trompeuse
ivresse,
Si le sort de ces Rois, avec faste honorés,
Vaut le sort des Mortels, de leur Maître
ignorés.

Après qu'elle a trahi la vengeance de *Varon*, en arrêtant son bras prêt à frapper *Soſtrate*, elle vient demander la grace de son père. *Soſtrate* la lui refuse à regret. On applaudit aux reproches de *Zoraïde*, & surtout au raisonnement qu'elle lui fait.

Où suis-je ? A quel opprobre osez-vous me
lier ?
Quoi ! lorsque pour vos jours trop prompte
à m'effrayer,
A peine au coup fatal je viens de vous sous-
traire,
Vous pourriez-vous résoudre à condamner
mon Père ?
Juste ciel ! Songez-vous qu'en ces mo-
mens affreux
Vous n'avez d'autres droits sur ses jours
malheureux,
Que ceux que vous tenez de ma crainte infi-
delle ?
Que ces droits maintenant sont reclamés par
elle,
Et que votre fureur ne s'en peut préva-
loir,
Sans s'armer du bienfait qui lui rend son
pouvoir ?

Vous voyez, Monſieur, qu'il y a des détails heureux dans la Pièce de M. le Vicomte de G***, & qu'elle mérite les applaudiſſemens qu'on lui a prodigués. La fable, les mœurs & les ſentimens ſont les premières parties d'une Tragédie ; la diction ne va qu'après. L'Auteur me paroît avoir réuſſi dans l'eſſentiel : il a quelquefois négligé l'acceſſoire. Son ſtile n'eſt du moins ni bourſoufflé, ni dur, ni amphibologique. Il y a même quelques endroits qui m'ont paru fort bien écrits.

Lettres de MM. Haller & Maupertuis.

En vous rendant compte, Monſieur, des Poëſies de M. *Haller*, je vous ai marqué que *La Mettrie* lui avoit fait l'honneur ineſperé de lui dédier ſon *Homme Machine*, comme à ſon *compatriote*, à ſon *Maître* & à ſon *ami*. On fut ſcandaliſé en France & dans les pays Etrangers, que M. *Haller* eût pour ami un Auteur qui s'efforçoit de détruire le principe commun de toutes les Religions, l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Cette liaiſon imaginaire cauſa au Medecin Suiſſe lui-même d'autant plus de ſurpriſe, qu'il n'avoit jamais vû ni connu le Medecin François, & que d'ailleurs il étoit alors oc-

cupé à un ouvrage destiné à défendre cette même Religion, attaquée par un homme qui se disoit son disciple. M. *Haller* se vit obligé, comme je vous l'ai dit, de désavouer publiquement & les principes & l'amitié de *la Mettrie*. Sa déclaration, imprimée dans les Journal des Sçavans, est conçue en ces termes: „ L'Auteur de „ *l'Homme Machine* m'ayant dédié „ cet ouvrage, également dangereux „ & peu fondé, je crois devoir à Dieu, „ à la Religion & à moi-même la pré- „ sente déclaration. Je désavoue ce „ Livre comme entièrement opposé „ à mes sentimens. Je regarde sa dédi- „ cace comme un affront plus cruel „ que tous ceux que l'Auteur a faits „ à tant d'honnêtes gens, & je prie le „ Public d'être assuré que je n'ai ja- „ mais eu de liaison, de connoissance, „ de correspondance, ni d'amitié avec „ l'Auteur de *l'Homme Machine*, & „ que je regarderois comme le plus „ grand des malheurs toute confor- „ mité d'opinions avec lui. „ Vous ne serez peut-être pas fâché, Monsieur, d'apprendre les suites de ce désaveu.

La Mettrie, piqué de la façon dont le Héros de sa dédicace avoit reçu ses

éloges, réſolut de l'en punir. Il fit paroître quelque tems avant ſa mort une brochure intitulée : *Le petit homme.* Il y met M. *Haller* de niveau avec les hypocrites. Il fait entendre qu'il affecte des ſentimens de religion, démentis par ſon cœur & par ſes écrits. Ses Poëſies reſpirent, ſelon lui, le Matérialiſme. Ce n'eſt pas tout : il le repréſente comme un homme vain, & lui attribue ſon propre éloge qu'on trouve dans un Journal de Hollande. Il rabaiſſe ſon ſçavoir & ſes productions, ſe contrediſant lui-même aſſez groſſièrement, puiſqu'il avoit traduit ſix volumes de ſes ouvrages qu'il avoit trouvés *excellens*, & qu'il avoit chanté le mérite de l'Auteur, ce *double fils d'Apollon ;* c'eſt l'expreſſion de *la Mettrie* dans la verſion qu'il a faite des commentaires de M. *Haller* ſur les Inſtitutions de *Boerhaave.* Mais voici quelque choſe de plus ſingulier. *La Mettrie* ſoutient dans ſa brochure qu'il a vû & connu M. *Haller ;* qu'il a entendu ſes leçons en 1735, qu'il a ſoutenu ſous lui une Thèſe en 1736 ſur les Hémorroïdes : qu'il a été introduit par ce Profeſſeur chez M. *Steiguer ;* qu'enfin il a

fait avec lui en 1751 plusieurs soupers de filles, où M. *Haller* étoit fort aimable. Il faut être bien hardi (j'adoucis les termes) pour avancer de pareils faits. Jugez, Monsieur, de l'impression qu'ils ont dû produire sur M. *Haller*. Figurez-vous un homme d'un certain âge, marié depuis long tems, un grave Professeur de Medecine, un Conseiller Aulique, méthamorphosé en jeune libertin qui soupe avec des filles. Quel contraste & quel ridicule! Il n'y avoit que *la Mettrie* capable d'imaginer une pareille plaisanterie. M. *Haller*, après s'être un peu remis de son étonnement, a pris la peine de faire son apologie. Comme il est de l'Académie de Berlin, il s'est adressé à M. *de Maupertuis*, à qui il détaille dans une Lettre tous ses sujets de plainte contre *la Mettrie*. Il fait voir la fausseté de ses imputations, & il proteste de nouveau que, de sa vie, il ne l'a connu. » Comment a-t'il pû me » voir, dit notre Professeur, & pren» dre mes leçons à *Gottingue* en 1735, » puisque je n'y suis venu que vers la » fin de 1736. D'ailleurs, son nom » ne se trouve nulle part sur nos Re» gistres, & un François, qui fré-

» quente une Académie d'Allema-
» gne, eſt un phénomène trop peu
» commun, pour qu'on puiſſe ne pas
» s'en apercevoir. Il a défendu, dit-il,
» ſous moi en 1736 une Thèſe; il en
» marque même le contenu. Je n'ai
» point défendu de Thèſe en 1736,
» & je n'en ai jamais défendue qui ait
» rapport aux Hemorroïdes. J'ai in-
» troduit M. *de la Mettrie* chez ce M.
» *Steiguer*, que lui ſeul a fait connoî-
» tre, & que je n'ai jamais connu;
» il a oublié apparemment qu'il m'a
» vû à Gottingue, & que M. *Stei-*
» *guer* a toujours vêcu en Suiſſe. Il
» m'étoit aſſez difficile de l'introduire
» chez un homme dont nous étions
» éloignés de 150 lieues. »

L'hiſtoire des ſoupers de filles eſt ce qui bleſſe le plus M. *Haller*. » Mon
» âge, dit-il, le nombre de mes en-
» fans, le contraſte qu'une débauche
» publique feroit avec les mœurs & le
» ton de la vie de Gottingue, petite
» Ville où rien ne ſe cacheroit, la pro-
» feſſion que j'ai toujours faite d'une
» vie réglée, l'état de ma ſanté nou-
» vellement affoiblie, comme vous ne
» l'ignorez pas, Monſieur, par une
» maladie dangereuſe : tout concoure
» à former une contradiction avec le

» conte de notre Auteur, qui lui fera » donner autant de démentis qu'il y a » de citoyens ou d'étudians dans no- » tre Université. Sera-t-il permis » d'attribuer à un homme des mœurs » si contraires aux siennes, & de fou- » ler aux pieds les droits sacrés de la » vérité ? Le bien public souffre-t-il » des gens qui passent leur vie à pein- » dre ceux qu'ils trouvent bon de » haïr, de toutes les couleurs que peut » leur prêter une imagination échauf- » fée. » M. *Haller* se justifie sur tous les autres articles de la brochure. Sur ce que *la Mettrie* l'avoit plaisanté au sujet de sa *Doris*, il dit : » Si une décla- » ration d'amour me rendroit ridicule » à mon âge, elle étoit excusable dans » un jeune homme de vingt ans, qui » chante sa Maitresse quatre ou cinq » mois avant son mariage. „ Il finit par prier M. *de Maupertuis* de lui accorder ses bons offices pour rétablir sa réputation. „ Il me paroît, dit-il, qu'il » seroit digne de vous d'obliger un » Auteur badin & léger, qui fait » peut-être plus de mal qu'il n'a des- » sein d'en faire, à me rendre justice, » & à desavouer les particularités ri- » dicules, qu'il lui a plû de mettre sur

» mon compte, & dont il ſçait mieux
» que perſonne la fauſſeté. S'il pré-
» tend conſerver à l'irreligion des mé-
» nagemens avec la vertu & avec les
» devoirs les plus inſéparables de la
» vie civile, je ne crois pas qu'il puiſſe
» ſe cacher à lui-même qu'il en agit
» avec moi contre des loix, que l'in-
» térêt du genre humain feroit faire,
» quand même la Religion ne ſeroit
» plus. »

La Mettrie mourut le jour même qu'arriva à Berlin la Lettre de M. *Haller ;* ainſi il n'a pû donner à ce dernier la ſatisfaction qu'il demandoit. M. *de Maupertuis* y a ſuppléé. Sa réponſe à M. *Haller* eſt en même-tems l'apologie de ce ſçavant Profeſſeur, & celle *de la Mettrie.* Comme il étoit de ma province, que j'ai vêcu quelque tems avec lui, & que ceux qui ne le connoiſſent que par ſes ouvrages en ont dû prendre une aſſez mauvaiſe idée, je me diſpoſois à réhabiliter ſa mémoire, & à faire ſentir que ſes ſatires & ſon impiété n'ont été qu'un caprice d'imagination, une débauche d'eſprit, un faux air d'indépendance philoſophique, trop commun dans ce ſiècle, dont il ſe ſeroit corrigé avec

» matières les plus difficiles, ſans
» avoir ni réfléchi, ni raiſonné. Il
» a écrit contre tout le monde, &
» auroit ſervi ſes plus cruels enne-
» mis. Il a excuſé les mœurs les plus
» effrénées, ayant preſque toutes les
» vertus ſociables. Enfin, il trompoit
» le Public d'une manière toute op-
» poſée à celle dont on le trompe
» d'ordinaire. Je ſens combien tout
» ce que je vous dis eſt peu croya-
» ble; mais il n'en eſt pas moins vrai;
» & l'on commençoit à en être ſi
» perſuadé ici, qu'il y étoit aimé de
» tous ceux qui le connoiſſoient.

» Tout ceci, Monſieur, ne ſeroit
» point une réparation, s'il vous
» avoit fait quelque tort. Mais ſes
» plaiſanteries ne pouvoient pas plus
» vous en faire, qu'elles n'en ont fait
» aux vérités qu'il a attaquées. Ceci
» n'eſt donc que pour défendre ſon
» cœur, rejetter ſes fautes ſur ſon
» jugement, & vous faire connoître
» l'homme. Tout le monde ſçait qu'il
» ne vous a jamais ni vû ni connu;
» il me l'a dit cent fois. Il ne vous
» avoit mis dans ſes ouvrages, que
» parce que vous étiez célèbre, ou
» que les eſprits qui couloient au

l'âge. La réponſe de M. *de Maupertuis* m'a prévenu. Je me félicite d'avoir porté ſur notre compatriote le même jugement que lui ; mais je me glorifierois encore plus de l'avoir peint avec autant de délicateſſe & de vérité. Je vais copier ici cette réponſe qui eſt très-judicieuſe.

» J'ai reçu, Monſieur, la Lettre » que vous m'avez fait l'honneur de » m'écrire ; & je n'avois pas attendu » juſques-là à être indigné de l'écrit » dont vous vous plaignez. Vous faites trop d'honneur à de pareils ouvrages, ſi vous croyez qu'ils puiſſent porter la moindre atteinte à » votre réputation. Mais vous faites » tort au caractère de *la Mettrie*, ſi » vous penſez qu'il ait mis, dans ce » qu'il a écrit, le degré de méchanceté qui y paroît. Ceci eſt un paradoxe pour tous ceux qui ne l'ont » pas connu perſonnellement ; mais » l'amour de la vérité me force à l'avancer. Il eſt mort ; &, s'il vivoit » encore, il vous feroit toutes les réparations que vous pourriez ſouhaiter, avec autant de facilité qu'il a » écrit contre vous. Il m'a juré cent » fois qu'il n'écriroit jamais rien de

» contraire à la Religion ; ni aux
» mœurs, & bientôt après reparoiſſoit
» quelque ouvrage, de la nature de
» ceux dont nous nous plaignons.

» Vous avez raiſon de dire que je
» le connois mieux que vous. Nous
» ſommes de la même Ville (Saint
» Malo) cette raiſon ſeule auroit
» ſuffi, pour que je lui vouluſſe du
» bien. Je ne me cache pas de l'avoir
» ſervi du peu de crédit que j'avois
» en France. Il n'a pû s'y ſoutenir
» dans un aſſez bon poſte *, que ſes
» amis lui avoient fait obtenir ; &,
» par des ouvrages inconſidérés s'é-
» tant exclus de ſa patrie, il ſe retira
» en Hollande, où le mécontente-
» ment de ſes parens & de ceux qui
» l'avoient juſques-là protégé, le
» laiſſèrent long-tems dans un état
» déplorable. Un Roi, qui pardonne
» les fautes, & qui met en valeur les
» talens, voulut le connoître, & m'or-
» donna de lui écrire de venir. Je
» reçus l'ordre, ſans l'avoir prévû ;
» je l'exécutai, & *la Mettrie* fut bien-
» tôt ici. Peu de tems après, j'eus le

* Il étoit Médecin du Régiment des Gardes Françoiſes.

» chagrin de voir la licence de ſa » plume augmenter de jour en jour. » Je me reproche toujours cet écrit » qu'il a mis au-devant de ſon Sénè- » que. Je connoiſſois ſa fureur d'é- » crire, & j'en redoutois les ſuites. » Je l'avois engagé à ſe borner à des » traductions, l'en croyant plus ca- » pable que d'autres ouvrages, & » penſant brider par-là ſa dangereuſe » imagination. Le hazard qui lui fit » trouver Sénèque ouvert ſur ma ta- » ble, lui fit choiſir le chapitre de » la vie heureuſe. Je partois pour la » France; à mon retour je trouvai ſa » traduction imprimée, & précédée » d'un ouvrage auſſi déteſtable * que » le livre, qu'il avoit traduit, eſt » excellent. Je lui en fis les reproches » les plus forts: il fut touché, pro- » mit tout ce que je voulus, & re- » commença.

» Il faiſoit ſes livres ſans deſſein; » ſans s'embaraſſer de leur ſort, & » quelquefois ſans ſçavoir ce qu'ils » contenoient. Il en a écrit ſur les

* Cet ouvrage eſt intitulé: *Anti-Sénèque, ou le ſouverain bien.* L'Auteur place ce *ſouverain bien* dans les voluptés du corps, & prêche ouvertement le Matérialiſme.

matières

» matières les plus difficiles, sans
» avoir ni réfléchi, ni raisonné. Il
» a écrit contre tout le monde, &
» auroit servi ses plus cruels enne-
» mis. Il a excusé les mœurs les plus
» effrénées, ayant presque toutes les
» vertus sociables. Enfin, il trompoit
» le Public d'une manière toute op-
» posée à celle dont on le trompe
» d'ordinaire. Je sens combien tout
» ce que je vous dis est peu croya-
» ble; mais il n'en est pas moins vrai;
» & l'on commençoit à en être si
» persuadé ici, qu'il y étoit aimé de
» tous ceux qui le connoissoient.

» Tout ceci, Monsieur, ne seroit
» point une réparation, s'il vous
» avoit fait quelque tort. Mais ses
» plaisanteries ne pouvoient pas plus
» vous en faire, qu'elles n'en ont fait
» aux vérités qu'il a attaquées. Ceci
» n'est donc que pour défendre son
» cœur, rejetter ses fautes sur son
» jugement, & vous faire connoître
» l'homme. Tout le monde sçait qu'il
» ne vous a jamais ni vû ni connu;
» il me l'a dit cent fois. Il ne vous
» avoit mis dans ses ouvrages, que
» parce que vous étiez célèbre, ou
» que les esprits qui couloient au

» hazard dans ſon cerveau avoient » rencontré les ſyllables de votre nom. » Voilà, Monſieur, ce dont je puis » vous aſſurer, & aſſurer le Public. Je » ſouhaite que ma Lettre vous tienne » lieu de la ſatisfaction que vous étiez » en droit de prétendre, & qu'elle » ſerve de témoignage autentique du » reſpect que j'ai pour vos mœurs, » pour votre eſprit, & pour toute » votre perſonne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Berlin ce 25 Novembre 1751.

L'Automne.

Outre ſes Opéra, connus de toute l'Europe, le célèbre Abbé *Metaſtaſio* a fait un grand nombre de chanſons ingénieuſes, tendres & délicates. Si vous n'en connoiſſez pas une intitulée *L'Automne à Clycère*, en voici une traduction qui peut vous diſpenſer de lire l'original. Cette verſion élégante, que peu d'hommes ſeroient en état de faire, eſt l'ouvrage d'une femme de condition.

Depuis l'inſtant où GLYCERE
Quitta ces aimables lieux,

De l'Aſtre qui nous éclaire
L'aſpect eſt moins radieux.

Des regards de cette Belle
Empruntoit-il ſon éclat ?
Ou pour voler après elle
Fuit-il ce triſte climat ?

Zephire aux douces haleines
Ne careſſe plus les fleurs,
Et de Flore dans nos plaines
Les dons perdent leurs couleurs.

De la tendre Tourterelle
On n'entend plus les ſoupirs,
Et le Serain infidelle
Ne chante plus ſes plaiſirs.

Les Graces n'ont plus de charmes ;
Vénus voit fuir ſes autels ;
Et les Amours dans les larmes
Ne bleſſent plus les mortels.

La Nature languiſſante
Craint les plus affreux revers ;
Ah ! quand GLYCERE eſt abſente,
Tout ſouffre dans l'Univers.

Ce n'eſt point de la préſence
De l'Aſtre brillant du jour
Que naît la douce influence
Si propice à ce ſéjour.

C'eſt dans ces yeux pleins de flamme,
Glycere, qui m'ont charmé,
Que l'Amour a mis cette ame
Par qui tout eſt animé.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 4
Février 1752.

LETTRE XII.

Diſcours prononcé à Copenhague.

A Vous, Monſieur, que c'eſt un ſpectacle bien intéreſſant pour une ame ſenſible que de voir l'empire des Lettres reculer de jour en jour ſes limites, & parvenir, pour ainſi dire, à une eſpèce de Monarchie univerſelle. L'Europe nous offre de toutes parts des Collèges fondés, des Académies inſtituées, des prix offerts aux talens. Les Rois, dont les intérêts, la politique & la Religion ſont ſi oppoſés, s'accordent en un point : l'amour des beaux Arts.

Le Prince auguſte qui regne aujourd'hui ſur des Peuples, fiers d'avoir dompté les Romains, répare les maux que les ancêtres de ſes ſujets

firent autrefois aux Sciences. Il appelle les Arts à Copenhague ; il veut qu'ils pardonnent à leurs deſtructeurs, qu'ils éclairent & qu'ils adouciſſent l'ardeur belliqueuſe de ſa nation. Quels progrès ne feront-ils pas ſous un Roi qui les cultive lui-même, & qui ſe démet en leur faveur de ſon autorité ? Il prétend qu'ils ſoient libres dans ſes Etats. Ses paroles ſont remarquables : *Je ne veux point que le Génie ſoit contraint dans mon pays.* Les effets répondent à ces belles maximes. Tous les Arts ſont chéris & reſpectés en Dannemarck. Une Univerſité floriſſante, une Milice nombreuſe & bien diſciplinée, une Marine reſpectable, qui fait de cette Nation la troiſième Reine des Mers, des Sociétés Littéraires, des Manufactures multipliées, ſont les objets qui s'offrent à l'admiration du Voyageur.

FRIDERIC V ne ſe borne pas à faire germer les talens que la nature a ſemés autour de ſon trône, les Muſes étrangères ont droit à ſes bienfaits. Sur l'avis d'un Miniſtre, qui par ſes lumières & ſes qualités aimables s'eſt fait admirer & chérir en France (M. le Baron *de Bernſtorf*) ce Monar-

que fait venir à ſa Cour un jeune Poëte Allemand, & lui donne un penſion conſidérable pour achever un Poëme Epique, ſous le titre du *Meſſie*, dont il a fait imprimer les premiers chants. L'objet en eſt beau, & plus grand que celui de Milton. On aſſure que ce qui en a déja paru annonce un Poëte du premier ordre.

Enfin, perſuadé de la ſuperiorité de nôtre Littérature, FRIDERIC vient de mettre ſes Sujets à portée de puiſer dans nos ouvrages le goût d'Athènes & de Rome. Il a fondé dans ſa Capitale une Chaire de *Langue & de Belles-Lettres Françoiſes*. M. *Angliviel de la Beaumelle*, Languedocien, a été nommé pour la remplir. L'ouverture des leçons publiques ſe fit par un Diſcours François, où le nouveau Profeſſeur examina ce problême Littéraire & Politique tout enſemble : *Un Empire ſe rend-il plus reſpectable par les Arts qu'il crée que par ceux qu'il adopte ?* Ce ſujet, aſſorti aux circonſtances, m'a paru traité par M. *de la Beaumelle* avec l'ordre, la force & la grace que demande l'art de l'éloquence. Son Diſcours, prononcé même en France, s'y ſeroit fait entendre avec autant de plaiſir qu'on en éprouve à le lire.

L'Orateur décide la queſtion en faveur des Arts adoptés. Ce qui rend un Empire reſpectable, c'eſt la grandeur & dans le Prince & dans le Peuple. Or l'adoption des Arts procure cette double grandeur. Elle développe avec plus d'éclat celle du Prince ; elle éleve le Peuple au plus haut degré de gloire : telle eſt la diviſion de ce Diſcours.

Une des choſes, où ſe manifeſte le plus la véritable grandeur des Rois, eſt la protection qu'ils accordent aux Arts. Mais cette protection, pour déceler la grandeur d'âme, doit avoir deux ſources, l'amour des Arts & les lumières. Il faut à la gloire des Arts une ame elevée qui les chériſſe : il faut à leurs progrès une ame éclairée qui les diſcerne, & qui les place à propos. Un Prince, qui protège les Arts nés dans ſon Empire, montre à la vérité beaucoup d'amour pour eux ; mais cet amour n'a rien d'étonnant. La force de l'habitude, l'amour de la patrie, les vœux de tout un peuple, ſa propre gloire : tout engage le Souverain à ſeconder les efforts des Muſes, qui parlent la Langue Nationnalle. Mais l'adoption de ces Arts ſuppoſe un fond

de ſenſibilité, dont les grandes ames ſont ſeules capables, parce que tout ce qui favoriſe les Naturels ſe tourne contre les Etrangers. » Il » faut, dit M. *de la Beaumelle*, s'élever » au-deſſus de ce préjugé deſtructeur, » qui nous fait enviſager comme ſuffi- » ſant tout ce qui nous a précédé, com- » me admirable tout ce qui nous envi- » ronne, comme dangereux tout ce qui » ne reſſemble point à nos premières » idées.... L'amour de la patrie, armé » de cette éloquence perſuaſive, dont » il eſt ſi difficile de ſe défendre, vient » combattre l'amour des Arts étran- » gers.... Il faut reconnoître que ſa » Nation a manqué d'un mérite, dont » une Nation, peut-être ennemie, » s'eſt vûe décorée : il faut rendre » hommage au génie d'un Peuple » dont on eſt rival : il faut convenir » d'une infériorité. L'orgueil rejette » ces humiliantes idées.... La gloire, » ce tyran des grands cœurs, vient, » avec tous ſes attraits, s'oppoſer aux » projets du Prince. Les jugemens dé- » favorables qu'en portent les préten- » dus Sages de la Nation ſe préſentent » à ſon eſprit : les uns traitent ſes deſ- » ſeins de brillantes chimères, les au-

» tres marchent au-devant de l'exécu-
» tion, & l'accuſent de tyrannie. Le
» Prêtre fait parler la Religion, le
» Miniſtre ſes préjugés, tous leur
» ignorance.... Qu'on aime les Arts,
» quand on a le courage de renoncer
» pour un tems à la jouiſſance actuelle
» de ſa gloire, quand on peut ſe ré-
» ſoudre à leur immoler la paſſion fa-
» vorite des Héros !

L'Orateur appuye ſes preuves d'illuſtres exemples : de ce nombre eſt le fameux Czar *Pierre Alexiowitz*.
» Vous offrirai-je ici, Meſſieurs, le
» ſpectacle d'un grand Empereur,
» plus grand homme encore, ſimple
» Matelot en Hollande, non moins
» reſpectable ſur un chantier que ſur
» un Trône ? Vous peindrai-je cet ar-
» dent amour des Arts dont il étoit
» animé, & tous les travaux qu'il en-
» treprit pour les introduire dans ſa
» nation ? Qui ne ſçait les difficultés
» qu'il eut à vaincre, les fatigues
» qu'il eſſuya, les ſéditions qu'il eut
» à étouffer, combien de veilles lui
» coûta ce grand ouvrage ? Il ſacrifie
» tout à cet objet, & s'élevant au-
» deſſus de l'eſtime publique, ſupé-
» rieur à la gloire même, il s'éleve au-

» dessus de tout éloge. Les noms de » la plûpart des Rois, qui se sont » bornés à protéger les Arts nés » dans leur Empire, ont échappé à » la Muse qui transmet à la postérité » les noms des grands Hommes. Le » nom de PIERRE LE GRAND » vivra toujours, aussi immortel que » les Arts qu'il a protégés, aussi im- » mortel que l'Empire qu'il a fondé. » Cet Empire ne pourra faire un pas » vers la gloire, qu'il n'en rejalliſſe » une partie sur le Prince, qui l'a mis » en état d'en faire de si rapides. »

Ce n'est pas assez d'aimer les Arts étrangers, il faut de grandes lumières, quand il s'agit de les appeller. Il est difficile de les choisir, de les engager, de les employer, de les soutenir. L'Orateur parcourt toutes ces branches avec une ingénieuse vivacité. J'aime bien qu'il fasse sentir cette noble fierté des Artistes, qui ne se rendent point à l'appas d'une sordide récompense. » C'est le cœur, » dit-il, c'est l'esprit qu'il faut aux » Arts, moins jaloux des richesses » que des honneurs, plus flattés d'un » coup d'œil, que d'un présent, plus » avides de la gloire que de la for-

» tune. Il faut que le Protecteur les » élève juſqu'à lui par ſes bienfaits, » ou qu'il deſcende juſqu'à eux par » ſon affabilité ; qu'il ſache ménager » un amour propre délicat, & qu'il les » force à devenir ſes Sujets par le » goût dont il revêt ſes dons. »

Les Arts procurent au Peuple qui les adopte une double gloire : gloire intérieure qui tire ſa ſource des lumières & du bonheur ; gloire extérieure, qui eſt fondée ſur la puiſſance. M. *de la Beaumelle* prête un nouveau degré de force & d'éclat à ces vérités indubitables, ſur leſquelles eſt fondée la ſeconde partie de ſon Diſcours. Il finit par un bel éloge des Danois. Il oppoſe leurs grands Hommes à ceux des autres Nations ; aux *Deſcartes* & aux *Newtons*, les *Tycho-Brahés*, aux *Condés*, les *Rantzaux* ; aux *Richelieux*, aux *Mazarins*. » Deux » fameux Miniſtres d'un génie hardi » & pénétrant, profonds dans la con- » noiſſance des hommes, conſommés » dans la politique, qui depuis.... » mais alors ils étoient Danois & » Danois vertueux. » L'Auteur nous cache les noms de ces deux fameux Miniſtres de Dannemarck. Il y a ap-

parence qu'il veut parler de *Corfitz-Ulfeld* & de *Pierre Griffenfeld*. Tous deux, sortis d'une famille obscure, parvinrent par leur mérite aux plus hautes dignités. Le premier fut condamné à être écartelé, pour avoir conspiré contre l'Etat. Mais comme il avoit pris la fuite, la Sentence ne fut exécutée qu'en effigie. Il mourut sur le Rhin en 1664. Le second, s'étant aussi rendu coupable de haute trahison, on lui fit son procès, & il fut condamné à avoir la tête tranchée; mais au moment où l'Exécuteur levoit le bras pour frapper, un Aide de Camp cria : *pardon de par le Roi*. La peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle. *Griffenfeld* mourut en 1699.

L'Orateur ne loue pas seulement les Danois d'avoir adopté les Arts étrangers, il les célèbre encore avec justice sur ce qu'ils se sont acquittés de ce qu'ils devoient aux autres Nations. Il fait voir que leurs talens ont pénétré dans toute l'Europe. L'éloge de M. *de Lowendahl* & de M. *Winslou* se trouve ici placé naturellement. » Permettez-moi, » Messieurs, de vous montrer deux

» de vos Concitoyens, dont la France
» adopte les lumières & récompense
» le génie. L'un, l'ornement d'une
» des plus ſçavantes Académies, ob-
» ſervateur curieux à qui rien n'é-
» chappe, occupé à faire de nou-
» velles découvertes dans la ſcience
» la plus ſûre & la plus utile, veille
» ſur les Plantes du plus beau Jardin
» du monde. L'autre, employé aux
» Opérations les plus épineuſes, con-
» ſulté dans les affaires les plus im-
» portantes, élevé aux plus brillans
» honneurs, attaque, emporte des
» Villes imprenables. L'un éclaire la
» France, l'autre la défend. Le pre-
» mier lui conſerve cette réputation
» de ſupériorité qu'elle s'eſt acquiſe
» dans la Science du Corps humain;
» le ſecond, l'ami, l'élève, le rival
» d'Alcide, la conſole de la perte
» de cet invincible Saxon. Dans l'un,
» elle eſtime un Sage; dans l'autre,
» elle admire un Héros. Dans *Wins-*
» *lou*, elle voit le Dieu de la Santé;
» dans *Lowendahl*, le Dieu de la
» Guerre. »

On reprochera peut-être à l'Orateur de ſe permettre un peu trop d'antithèſes; mais ſi l'on doit les pardon-

ner, c'eſt dans une occaſion d'éclat; telle que celle-ci. Cet ouvrage préſente d'ailleurs de ſi grandes beautés, qu'on eſt obligé d'excuſer ce petit défaut, qui même n'en eſt pas un aux yeux de bien des Lecteurs. Ce qui m'a frappé dans ce Diſcours eſt l'accord des idées Politiques & des ornemens de l'éloquence. C'eſt *Monteſquieu* qui emprunte la voix de *Fléchier*.

Ode ſur la mort de la Reine de Dannemarck.

M. *de la Beaumelle* unit le talent Poëtique au talent oratoire. On m'a montré pluſieurs Pièces de Vers de ſa façon, entre autres, une Ode qu'il a fait paroître ſur la mort de la Reine de Dannemarck. Les vertus de cette Princeſſe, les regrets de ſon auguſte Epoux, regrets qui les honorent tous deux, m'ont paru bien exprimés dans cette Ode. J'en tranſcrirai ici trois Strophes, dont la première rappelle une vérité, qu'un exemple domeſtique, trop préſent & trop funeſte, rend ſenſible aux Maîtres du Monde.

D'un vil Peuple la flatterie
Vous place au-deſſus des Mortels:
Du Courtiſan l'Idolâtrie
Oſe vous dreſſer des Autels.

Que de l'immortelle LOUISE
Le funeſte trépas inſtruiſe,
Et terraſſe enfin votre orgueil.
Vous ſerez, malgré la Couronne,
Aſſis aujourd'hui ſur le Trône,
Demain couchés dans le Cercueil.

La chaſte flamme des deux auguſtes Epoux eſt conſacrée dans la Strophe ſuivante :

Tendre Amour, qui l'avois formée,
Jette des fleurs ſur ſon tombeau.
Elle aimoit, elle étoit aimée ;
Quel lien fut jamais plus beau !
Elle aimoit en toi l'homme aimable,
FRIDERIC : ce cœur adorable
Au Héros préféroit l'Amant.
Eh ! les Couronnes les plus belles,
Toutes les Grandeurs, que ſont-elles
Au prix d'un tendre ſentiment ?

La Reine de Dannemarck laiſſe un fils & trois filles. Le Poëte leur adreſſe ces Vers :

Vous ne verrez plus une Mère,
Princes, vous preſſer dans ſes bras,
Suivre votre courſe légère,
Et ſourire à votre embarras.
Croiſſez, tendres fleurs, ſon ouvrage ;
De ſes traits offrez-nous l'image ;

Montrez à l'Univers surpris,
Que, fidelle à son origine,
La grande ame d'une Héroïne
Circule dans le sang des fils.

Théâtre Danois. Puisque l'occasion s'est présentée de parler du Dannemarck, j'ajouterai ici un mot du Théâtre de Copenhague, qui n'est point connu en France. J'emprunterai ce que j'ai à en dire d'un autre ouvrage de M. *de la Beaumelle*, qui dernièrement a fait beaucoup de bruit à Paris, & dont il n'y a eu qu'un très-petit nombre d'exemplaires de distribués.

La Comédie Danoise doit sa naissance & ses progrès à M. le Baron *Holberg*, encore vivant. Il a fait vingt-six Comédies. Sa manière est exacte & naturelle. Il est presque toujours aussi correct que Térence, quelquefois aussi plaisant que Plaute. La lecture des Comiques François d'aujourd'hui ne l'a point gâté : point de froids dialogues, point de scènes métaphysiques, point de sentimens quintessenciés. Parmi ses Compatriotes, les Spectateurs d'un goût délicat lui reprochent des plaisanteries trop basses, & la profusion de ce

gros ſel qui ne pique que le palais du Peuple. Ils diſent que M. *Holberg* n'a pas le ton de la bonne compagnie ; qu'il ne choiſit que des mœurs triviales ; qu'il auroit dû faire des ridicules brillans l'objet de ſes bons mots ; qu'il auroit pû trouver dans le grand monde des perſonnages, des caractères, des travers plus intéreſſans. Enfin, ils le comparent à ces Peintres qui expriment bien la nature, mais qui n'ont point étudié la belle. Ces reproches ſont outrés. M. *Holberg* mérite de l'indulgence, en ce qu'il eſt non-ſeulement le père du Théâtre, mais encore en ce qu'il n'a point de ſucceſſeur. *Mélampe*, *l'Honnête ambition*, *la Journalière*, *Henri & Perrine* ne ſont point des Farces. On traduit tous les jours en François des Pièces Angloiſes qui ne les valent pas. M. *de la Beaumelle* ignore ſans doute qu'on a commencé à traduire dans notre langue le *Théâtre Danois*, & qu'il en a paru un premier Tome en 1746 ; que ce Volume renferme quatre Pièces, *la Journalière*, *Henri & Perrine*, *le Potier d'Etain politique*, & *la Maſcarade*. J'ai lû les deux premières avec beaucoup de plaiſir,

& je ſuis perſuadé qu'une main habile pourroit en tirer parti, & les accommoder à notre Sçêne. A l'égard des deux autres, ce ſont des Farces que le Parterre de Copenhague a arrachées à M. *Holberg*. Je ne ſçai pourquoi le Traducteur, M. *Gotthardt Furſman*, n'a donné que ce premier Volume. Son peu de ſuccès lui aura peut-être fait abandonner ſon travail. Comme il eſt Etranger, il eſt bon qu'il ſache qu'en France on ne s'empreſſe guères de faire l'acquiſition d'un premier Tome iſolé, parce qu'on craint toujours que la ſuite ne paroiſſe pas. Il n'a qu'à continuer ſon ouvrage, le publier tout à la fois, & je penſe qu'il aura lieu d'être content du ſuccès. Les Comédies, de quelque païs qu'elles ſoient, ſont toujours précieuſes, en ce qu'elles repréſentent les mœurs des Peuples, chez qui elles ont été faites. Celles de M. *Holberg* ont été traduites en Allemand, & on les joue avec applaudiſſement ſur les Théâtres Germaniques.

La Sçêne Danoiſe pourroit être aiſément perfectionnée. Il faudroit commencer par proſcrire toutes les farces

Françoiſes, que des Traducteurs mettent laborieuſement en Danois, à dix écus la pièce. Un Théâtre ne doit traduire que pour ſe former; il ne doit copier que les grands modèles. *L'Avare*, *le Miſantrope*, *le Joueur*, *le Glorieux* perfectionneront le goût des Auteurs & celui du Public. *Le Medecin malgré lui*, *le Feſtin de Pierre*, *Nanine*, gâteront l'un & l'autre, dit M. *de la Beaumelle*.

Pour avoir de bonnes pièces originales, il faudroit encourager les Auteurs & les tenter par l'appas des récompenſes. S'ils conſultoient leurs intérêts, ils ne feroient imprimer les pièces qu'après que le premier feu de la curioſité publique ſe ſeroit rallenti. L'uſage, établi en Dannemarck, de faire imprimer la pièce en même-tems que l'affiche, refroidit l'empreſſement.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Danois ne ſont point de Tragédies. Ils n'ont que quelques ſçènes du Cid, traduites par M. *Roſtgaard*, le meilleur de leurs Poëtes. Quelques-uns accuſent leur langue de n'être pas propre au Tragique. Mais eſt-il probable qu'une langue, dont les tons ſont ſi plaintifs & ſi touchans, ne puiſſe pas

rendre le pathétique & les ſentimens. D'autres prétendent que le caractère de la Nation y répugne ; mais comment concevoir qu'une nation fière, noble, généreuſe, ne puiſſe pas avoir des Auteurs qui traitent de grands intérêts, qui connoiſſent le cœur humain, qui ſachent manier les paſſions? Si les Danois n'ont point de Tragédies, ce n'eſt ni la faute du génie, ni celle de la langue ; c'eſt la faute des circonſtances. La ſçène ne fait que de naître parmi eux, & le langage de leurs Poëtes n'eſt pas encore le langage des Dieux.

Leurs Comédies ſont en proſe. A Paris on trouve très-difficile de ſe ſoutenir en proſe pendant cinq Actes : à Copenhague on juge qu'il l'eſt infiniment plus de ſe ſoutenir en vers. Leurs Acteurs ſont aſſez bons. Comme en Dannemarck la profeſſion de Comédien n'eſt flétrie ni par les loix, ni par la Religion, elle eſt exercée par des jeunes gens qui la plûpart ont fait leurs études. En France les Comédiens ſont mépriſés du Peuple & careſſés des Grands : en Dannemarck ils ne ſont pas à la vérité recherchés des Grands ; mais auſſi ils ne ſont

pas mépriſés du Peuple. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils puſſent voir le grand monde, pour le copier. Leur Arlequin n'eſt pas mauvais ; un tour à Paris le formeroit. Leur Petit-Maître eſt tel qu'il le faut dans un pays, où il n'y en a que de manqués. Quant aux Actrices, elles ſont jolies. Le Public eſt partagé entre Mlle *Thilo* & Mlle *Materne* : l'une eſt plus applaudie, l'autre plus aimée. Paris, dit M. *de la Beaumelle*, trouveroit la première un morceau bien friand.

On ſe plaint que les Comédiennes manquent de goût dans leurs habits ; elles ſe parent ſans élégance & ſans imagination. Le Théâtre, qui devroit donner le ton aux Modes, les reçoit de la Cour ; la Cour les reçoit de la Ville ; la Ville les tient de Hambourg, qui les tire de Paris, de Berlin, de Dreſde, d'Hanovre, & qui les gâte en voulant y faire des changemens.

La Troupe Danoiſe a ſes Directeurs ; il vaudroit bien mieux qu'elle ſe dirigeât elle-même, & qu'elle eût, comme en France, pour ſupérieurs, MM. les Gentilhommes de la Chambre. Ces Directeurs, par une économie mal entendue, ne ſongent pas aſ-

ſez à ſe procurer de nouveaux ſujets ; jamais aucune débutante, jamais de nouvel Acteur. C'eſt pourtant le ſeul moyen d'établir ſolidement un Théâtre, & de tenir en haleine la curioſité du Public. Les appointemens des Acteurs ne ſont pas fort conſidérables, & ceux des Actrices ne ſont proportionnés ni à leurs talens ni à leur ſageſſe.

La Salle du Spectacle eſt conſtruite avec intelligence ; les Loges ſont bien diſtribuées, les machines faites avec beaucoup de dépenſe & de ſimplicité. Le Théâtre eſt preſque auſſi grand que le Parterre ; ce qui eſt un défaut ſenſible. On prétend que la Muſique de l'Orqueſtre eſt fort bonne. Je ne ſçai, dit l'Auteur ; mais les entr'actes ſont ſi longs, qu'elle m'a toujours conſidérablement enn yé.

Il y a auſſi à Copenhague une troupe de Comédiens François ; elle eſt penſionnée du Roi. Il ſeroit très-aiſé de prendre des arrangemens qui la mettroient en état de repréſenter toutes les bonnes pièces Françoiſes, & de les bien repréſenter.

Ce Livre de M. *de la Beaumelle* eſt un recueil de penſées détachées, dont

la plûpart roulent ſur le Gouvernement. Il a été extrêmement recherché à cauſe des hardieſſes qui s'y trouvent. L'Auteur abuſe ſouvent des principes de M. *de Monteſquieu*, dont on voit qu'il poſsède l'ouvrage. La politique n'eſt pas le ſeul objet de ſes reflexions, comme vous venez de le voir par l'article du Théâtre de Dannemarck. Il parle auſſi de quelques Auteurs célèbres. Selon lui, *il y a eu de plus grands Poëtes que M. de Voltaire; il n'y en eut jamais de ſi bien récompenſés.* Je ne dois pas omettre le bel éloge qu'il fait de Corneille. » Un Etran-» ger, arrivant à Paris, fut fort ſur-» pris d'aprendre que ce Poëte n'é-» toit pas Miniſtre d'Etat. Cet Etran-» ger s'imaginoit apparemment qu'on » agitoit des affaires dignes du grand » Corneille dans le conſeil de Louis le » Grand. Cette ame ambitieuſe, har-» die, ſublime, n'auroit peut-être pas » trouvé deux affaires à ſon niveau » dans le cours du plus long Miniſtère. » Il eût preſque toujours mal opiné, » parce qu'il eût opiné en grand hom-» me. Il eût brillé parmi les Romains, » à la tête du Sénat, où il eût pû ré-» gler le ſort des Peuples & des Rois...

vrai que ſa célébrité a fait éclorre pluſieurs ouvrages, ſur leſquels on doit faire peu de fond. Tels ſont, entre autres, une *Hiſtoire de Thamas Kouli-Can*, imprimée à Amſterdam en 1740, une autre *Hiſtoire de Thamas Kouli-Can, nouveau Roi de Perſe, ou de la dernière révolution arrivée en* 1732, publiée à Paris en 1741, une *Relation hiſtorique des révolutions de Perſe ſous Tamas-Koulican, juſqu'à ſon expédition dans les Indes, tirée de différentes Lettres écrites de Perſe par des Miſſionnaires.* Cette relation eſt inſerée dans le vingt-cinquième volume des *Lettres édifiantes & curieuſes*, &c. Feu M. *Otter*, dont je vous ai parlé à l'occaſion de M. *de Bougainville*, eſt le ſeul qui nous ait appris quelque choſe de certain, & qui ſoit entré dans des détails curieux à ce ſujet. Mais comme ſon *Voyage en Turquie & en Perſe* eſt peu connu, & que d'ailleurs ce qu'il dit de *Tahmas Kouli Khan* eſt épars çà & là dans deux volumes aſſez amples, pluſieurs perſonnes m'ont ſollicité d'en extraire ce qui regarde l'uſurpateur de la Couronne de Perſe. Ce précis demande à être précédé de l'origine des trou-

bles qui favorisèrent l'élévation de *Kouli-Khan*.

Les Rois *Saféviens*, c'eſt-à-dire, deſcendans de *Safi*, occupoient le trône de Perſe depuis plus de deux cens ans. *Cheïx Safi* eut un fils appellé *Guines*, père de *Cheïx Haïder*, le principal fondateur de la ſecte des *Chias*. * *Iſmaïl*, fils de *Cheïx Haïder*, fut le premier Roi de cette race. Il ſe rendit maître du Royaume en 1499.

La ville de Kandehar, Capitale d'une grande Province de ce nom, ſoumiſe tantôt aux Empereurs du Mogol, tantôt aux Rois de Perſe, doit être regardée comme la ſource des malheurs de cette dernière Monarchie. *Abbas II*, neuvième Roi Saſévien, s'en empara en 1650. Il en

* Le Mahometiſme eſt diviſé en deux Sectes principales, les *Sunnis* & les *Chias*, que d'autres Ecrivains appellent par corruption les *Sonnites* & les *Schiites*. Ces deux Sectes irréconciliables ſe damnent réciproquement. Les Turcs & les Arabes ſont *Sunnis*; les Perſans & les Indiens ſont *Chias*. Il y a cependant beaucoup de *Sunnis* en Perſe, & quelques *Chias* en Turquie. Les *Sunnis* ſe piquent de ſuivre l'Alcoran à la lettre. Ils font voir par ſoixante-dix paſſages de ce Livre que les *Chias* ſont dans l'erreur.

vrai que sa célébrité a fait éclorre plusieurs ouvrages, sur lesquels on doit faire peu de fond. Tels sont, entre autres, une *Histoire de Thamas Kouli-Can*, imprimée à Amsterdam en 1740, une autre *Histoire de Thamas Kouli-Can, nouveau Roi de Perse, ou de la dernière révolution arrivée en* 1732, publiée à Paris en 1741, une *Relation historique des révolutions de Perse sous Tamas-Koulican, jusqu'à son expédition dans les Indes, tirée de différentes Lettres écrites de Perse par des Missionnaires.* Cette relation est insérée dans le vingt-cinquième volume des *Lettres édifiantes & curieuses*, &c. Feu M. *Otter*, dont je vous ai parlé à l'occasion de M. *de Bougainville*, est le seul qui nous ait appris quelque chose de certain, & qui soit entré dans des détails curieux à ce sujet. Mais comme son *Voyage en Turquie & en Perse* est peu connu, & que d'ailleurs ce qu'il dit de *Tahmas Kouli Khan* est épars çà & là dans deux volumes assez amples, plusieurs personnes m'ont sollicité d'en extraire ce qui regarde l'usurpateur de la Couronne de Perse. Ce précis demande à être précédé de l'origine des trou-

bles qui favorisèrent l'élévation de *Kouli-Khan*.

Les Rois *Saféviens*, c'eſt-à-dire, deſcendans de *Safi*, occupoient le trône de Perſe depuis plus de deux cens ans. *Cheïx Safi* eut un fils appellé *Guines*, père de *Cheïx Haïder*, le principal fondateur de la ſecte des *Chias*. * *Iſmaïl*, fils de *Cheïx Haïder*, fut le premier Roi de cette race. Il ſe rendit maître du Royaume en 1499.

La ville de Kandehar, Capitale d'une grande Province de ce nom, ſoumiſe tantôt aux Empereurs du Mogol, tantôt aux Rois de Perſe, doit être regardée comme la ſource des malheurs de cette dernière Monarchie. *Abbas II*, neuvième Roi Safévien, s'en empara en 1650. Il en

* Le Mahometiſme eſt diviſé en deux Sectes principales, les *Sunnis* & les *Chias*, que d'autres Ecrivains appellent par corruption les *Sonnites* & les *Schiites*. Ces deux Sectes irréconciliables ſe damnent réciproquement. Les Turcs & les Arabes ſont *Sunnis*; les Perſans & les Indiens ſont *Chias*. Il y a cependant beaucoup de *Sunnis* en Perſe, & quelques *Chias* en Turquie. Les *Sunnis* ſe piquent de ſuivre l'Alcoran à la lettre. Ils font voir par ſoixante-dix paſſages de ce Livre que les *Chias* ſont dans l'erreur.

reſta maître, malgré tous les efforts des Indiens pour la reprendre, & la laiſſa à ſon fils *Suleïman*, qui la conſerva. *Huſein*, fils de *Suleïman*, lui ſuccéda en 1694. Il ſe laiſſa gouverner par les Eunuques. Les *Afgans*, nation inquiète & remuante, qui habite le Kandehar, ſongèrent à profiter de la foibleſſe du Roi pour ſecouer le joug. *Gurdgi-Khan*, qui fut envoyé à Kandehar avec la qualité de Gouverneur, donna le conſeil prudent d'ôter à ces Peuples le ſeul homme qui fût alors en état de ſe mettre à leur tête. Cet homme étoit *Mir Veis*, premier Magiſtrat de la ville de Kandehar. Sa naiſſance, ſon rang & ſes richeſſes lui donnoient beaucoup de crédit. L'avis de *Gurdgi-Khan* fut goûté. Il eut ordre d'envoyer *Mir Veis* à la Cour, ſous prétexte de le charger d'une affaire importante auprès du Roi. *Mir Veis* pénétra le motif de l'honneur qu'on lui faiſoit : il partit néanmoins. Arrivé à Iſpahan, ſes manières inſinuantes, ſes préſens multipliés, lui concilièrent l'amitié des Eunuques, & firent évanouir les ombrages. Lorſqu'il vit qu'on ne ſe défioit plus de lui, il obtint la permiſſion de faire un

pelerinage à la Mecque. Il y fit éclater la ferveur du plus dévot Muſulman aux yeux des *Mollas* (Prêtres); car il leur diſtribua beaucoup d'or & d'argent. Après ce pieux préliminaire, il les aſſembla, & leur fit cette queſtion : » Si l'on peut ſe ſouſtraire à la » domination d'un Roi qui n'eſt pas » de la même croyance que ſes Sujets, » & qui les perſécute à cauſe de la » Religion. « Les *Mollas* furent pour l'affirmative. Ils expédierent en conſéquence un *Fetva*, c'eſt-à-dire, une déciſion par écrit. Muni de cette pièce importante, *Mir Veis* reprit le chemin d'Iſpahan. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir détourné de lui les ſoupçons, il réuſſit à les faire tomber ſur *Gurdgi-Khan* lui-même. On inſinua au Roi que le ſeul moyen de prévenir les mauvais deſſeins de ce Gouverneur, étoit de renvoyer *Mir Veis* à Kandehar. Le Prince y conſentit.

De retour dans ſa Patrie, ſur la fin de l'année 1709, *Mir Veis* eut bien-tôt formé un parti. Le Gouverneur fut ſa premiere victime. Il alla un jour chez lui, & demanda à lui parler en particulier. *Gurdgi-Khan* fit retirer tout le monde : *Mir Veis* le

poignarda. Ceux qui l'avoient ſuivi égorgèrent les Gardes. Le ſignal fut en même tems donné au-dehors: on maſſacra tous les Perſans qui ſe trouvèrent dans la Ville.

Mir Veis convoqua le Peuple ; il fit valoir le *Fetva* ; il fut applaudi, & proclamé Chef de la Nation. Les Armées qu'on envoya contre lui ou furent défaites ou n'eurent aucun ſuccès. Les *Afgans* ſe maintinrent dans leur rébellion, & ravagèrent même les Provinces du Royaume juſqu'en 1717 que la mort leur enleva leur Général. Ils choiſirent ſon frère pour le remplacer. C'étoit un homme foible & timide ; il n'aſpiroit qu'à faire la paix. *Mahmoud*, fils aîné de *Mir Veis*, entra de nuit dans la chambre de ſon oncle, & lui coupa la tête. Cette action, admirée des Soldats, lui valut le commandement.

Mahmoud marcha droit à Iſpahan en 1721. *Chah Huſeïn* aſſembla à la hâte le peu de Troupes reglées qui ſe trouverent aux environs de la Capitale ; elles furent battues. Iſpahan fut inveſti. *Tahmas Mirza*, troiſième fils de *Chah Huſeïn*, eut le bonheur de ſortir de la Ville. Son deſſein étoit

de former une Armée au-dehors, pour venir tomber sur les ennemis. Mais, comme il manquoit d'argent, il manqua de Troupes. Il se vit réduit à errer de Province en Province. Le Roi livra sa Capitale, & abandonna le trône. Le Traité conclu, il se rendit le 23 Octobre 1722 au camp des *Afgans*. D'aussi loin que *Chah Huſein* apperçut *Mahmoud*, il courut à lui, & lui mit la Couronne sur la tête. Il donna ensuite son abdication dans les formes. Les Grands des deux Nations prêtèrent serment de fidélité à *Mahmoud*, qui le lendemain fit son entrée dans Ispahan.

Le Prince *Tahmas*, ayant appris l'abdication & l'empriſonnement de son père & de ses frères, prit le titre de *Chah*, c'est-à-dire, *Roi*. Ses Partisans, quoiqu'en petit nombre, remportèrent quelques avantages. *Mahmoud* s'en vengea sur Ispahan. Il fit égorger une foule prodigieuse d'habitans de toute condition. Une barbare mélancolie s'empara de son esprit; sa raison se troubla; dans un de ses accès il se fit amener tous les Princes du sang, & les égorgea. Sa fureur ne fit qu'augmenter; il se mordoit

les bras & les mains, & se déchiroit lui-même.

Les *Afgans* tirèrent *Echeref* de la prison où *Mahmoud* le retenoit, parce qu'il avoit eu des liaisons secrettes avec *Chah Huseïn*. Ils le proclamerent Roi, & le placèrent sur le trône le 22 Avril 1725. *Echeref*, fils du frère de *Mir Veis*, étoit cousin germain de *Mahmoud*. Il ne pouvoit pardonner à celui-ci d'avoir assassiné son père, & de l'avoir mis lui-même dans les fers. Il se fit apporter la tête de *Mahmoud*, & ordonna la mort de tous ceux qui lui avoient été particulièrement attachés.

Les Moscovites & les Turcs profitèrent de ces conjonctures pour s'agrandir. Mais les derniers étant les plus redoutables pour *Echeref*, il tourna toute son attention de leur côté. La Porte envoya une puissante Armée, pour aider *Chah Tahmas* à recouvrer le Sceptre. Cette démarche du Grand-Seigneur coûta la vie au malheureux *Chah Huseïn*, vainement épargné par *Mahmoud* dans le massacre de la famille Royale. *Echeref*, obligé de marcher contre les Turcs, craignit que pendant son absence il ne

ſe fit à Iſpahan quelque mouvement en faveur de ce Prince. Avant de ſe mettre en campagne, il le fit périr ſecrettement. Les Turcs échouèrent, firent la paix, & reconnurent *Echeref* pour Roi. Cette paix fut publiée à Conſtantinople le 18 Novembre 1727.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que *Tahmas-Kouli-Khan* commença à faire parler de lui. Son nom de famille étoit *Nadir Koul*; ce qui ſignifie *le Serviteur Nadir*. Son père, un des principaux entre les *Afchars*, Tribu Turcmane, étoit Gouverneur du Fort de Kielat dans la Province de Khoraſan. On voit maintenant le ridicule de ceux qui ont écrit, les uns que *Tahmas-Kouli-Khan* avoit été Cordelier, les autres qu'il étoit né à Tirlemont dans le Brabant, pluſieurs qu'il étoit à la vérité Perſan, mais d'une baſſe extraction.

Nadir Koul perdit ſon père de bonne heure. Son oncle ſe chargea de ſa tutelle, & prit poſſeſſion en ſon nom du Gouvernement du Fort de Kielat. Devenu majeur, il réclama ſes droits, mais inutilement. Dépouillé de ſon bien, il quitta le lieu de ſa naiſſance, & prit parti dans les Troupes, ſous

les ordres du Gouverneur de la Province de Khoraſan. Quelques actions d'éclat le firent bien-tôt connoître pour un homme intelligent & courageux. Il fut élevé au grade de *Min-Bachi*, c'eſt-à-dire, Chef de mille. On lui promit une place plus conſidérable, s'il réuſſiſſoit dans une entrepriſe qu'on lui confia. Le ſuccès couronna ſa valeur ; mais la place lui fut refuſée. Il quitta le ſervice, ramaſſa une troupe de bandits, attaqua & pilla les paſſans. On en porta des plaintes à *Chah Tahmas*, qui le fit prendre. Lorſque *Nadir Koul* parut devant lui, le Prince lui demanda qui il étoit, d'où il étoit, & pourquoi il s'étoit engagé dans un genre de vie auſſi infâme. *Nadir* répondit, ſans ſe déconcerter : *Voyant la Perſe ſubjuguée par Mahmoud, l'Etat ſans Roi, & mes biens envahis par mes parens, j'ai été réduit à la néceſſité de prendre cette voie pour ſubſiſter.* Le Prince le condamna à la baſtonade à mort. Mais, après quelques momens de réflexion, trouvant la réponſe de *Nadir* pleine de courage, & jugeant qu'un homme de ce caractère pourroit le ſervir utilement, il envoya ordre de ſuſ-

pendre le supplice. Lorsque la grace arriva, l'exécution étoit déja fort avancée. *Nadir* fit cependant paroître quelques signes de vie ; on en prit soin, il se rétablit. Il fut présenté au Prince, qui, pour lui faire oublier la peine qu'il venoit de subir, le combla de présens, & voulut qu'il portât dans la suite le nom de *Tahmas-Kouli*, c'est-à-dire, *le Serviteur de Tahmas*. Il obtint une Compagnie de Cavalerie, avec laquelle il fit plusieurs petites expéditions qui lui réussirent.

Un des Généraux d'*Echeref*, feignant d'être brouillé avec son Maître, voulut conduire ses Troupes à *Chah Tahmas*. Le Prince auroit accepté la proposition sans *Tahmas Kouli*, qui lui inspira de la méfiance. Il s'engagea même à prendre le Général ennemi, pourvû qu'on lui donnât deux mille Cavaliers. Le Prince les lui accorda, & ajoûta à son nom celui de *Khan*, titre d'honneur qui répond à celui de Prince. Ainsi *Nadir Kouli* s'appella *Tahmas-Kouli-Khan*. Il marcha en diligence, attaqua pendant trois jours le Général d'*Echeref*, & le fit prisonnier.

La réputation de *Tahmas-Kouli-*

Khan invita les plus timides à venir ſe ranger ſous ſes enſeignes. Il aſſembla un corps de vingt mille hommes, à la tête duquel il mit *Chah Tahmas*, & partit pour aller à la rencontre d'*Echeref*, qui, ſur le bruit des progrès du Prince, étoit parti d'Iſpahan, au mois de Septembre 1729, avec cinquante mille hommes, & marchoit vers le Khoraſan. Les deux Armées ſe virent en préſence. Les *Afgans*, accoutumés à vaincre, mépriſoient leurs ennemis. Ils ne ſçavoient pas que les Perſans, commandés par *Tahmas-Kouli-Khan* n'étoient plus les Perſans, conduits par des Généraux lâches ou perfides. En effet, ils ſe battirent en deſeſpérés, & chargèrent les *Afgans* avec tant d'impétuoſité, qu'ils furent rompus, prirent la fuite, & ne purent ſe rallier qu'à Iſpahan. Ils perdirent vingt mille hommes au moins. *Tahmas-Kouli-Khan* les pourſuivit. A meſure qu'il s'avançoit vers Iſpahan, les Villes & les Provinces entières ſe déclaroient pour *Chah Tahmas*. Son Armée ſe trouva forte de quarante mille hommes. *Echeref*, ne ſe croyant pas en ſûreté dans la Capitale, réſolut d'y

mettre le feu, de faire un maſſacre général des habitans, d'emporter ſes tréſors, & de ſe retirer. *Tahmas-Kouli-Khan* ne lui donna pas le loiſir d'exécuter cet horrible deſſein. *Echeref*, avec tous les *Afgans*, ſortit précipitamment de la Ville. Cet événement ſe paſſa au mois de Novembre 1730. L'Armée de *Chah Tahmas* entra dans Iſpahan. Le Prince y arriva lui-même quelque-tems après, fut proclamé Roi, & monta ſur le Trône.

Tahmas-Kouli-Khan, enorgueilli de ſes ſuccès, oſa demander la permiſſion au nouveau Roi de faire, par tout le Royaume, des levées d'hommes & d'argent, dont il auroit l'entière diſpoſition, afin d'être en état de continuer la guerre. Il menaça de ſe retirer, en cas de refus. C'étoit proprement vouloir envahir l'autorité ſouveraine. *Chah Tahmas* diſſimula, lui accorda ſa demande, & lui fit même épouſer ſa tante, ſœur de *Chah Huſein*. *Tahmas-Kouli-Khan* laiſſa le Prince à Iſpahan avec ſix mille hommes, & ſe mit à la pourſuite des *Afgans*. Ces Rebelles ſe partagerent en pluſieurs bandes pour gagner Kandehar par différens chemins. *Echeref* reſta

avec une poignée de monde. Des Montagnards tombèrent sur sa petite troupe, & la défirent : il y perdit la vie.

Tahmas-Kouli-Khan tourna ses armes contre les Turcs. Il remporta sur eux de grands avantages. *Chah Tahmas*, au lieu d'en profiter, pour achever de chasser les Turcs de la Perse, fit la paix avec eux, & leur abandonna les Provinces qu'ils occupoient. Ce Prince crut devoir prendre ce parti, pour reprendre l'autorité que son Général avoit usurpée à la faveur de la guerre. *Tahmas-Kouli-Khan*, indigné de ce Traité, dont il démêla la véritable raison, arriva à Ispahan au mois d'Août 1732. Il campa hors de la Ville avec son Armée, composée de quarante mille hommes, tous dévoués à son service. Il résolut de déposer *Chah Tahmas*. Dans ce dessein, il le pria de venir faire la revûe des Troupes. Le Roi se rendit au Camp. Le Général l'invita à dîner dans sa Tente. Il lui fit boire toutes sortes de vins violens qui l'enivrerent. Le Prince tomba sur un Sofa, & s'endormit. *Tahmas-Kouli-Khan* fit entrer alors les principaux

Officiers. Il leur montra le Roi, & dans un discours étudié il exagéra les déreglemens de *Chah Tahmas*, plongé nuit & jour, selon lui, dans l'yvresse & dans les plaisirs. Il le fit enlever, & voyant que personne ne remuoit, il l'envoya sous une bonne escorte dans une Forteresse. Il entra ensuite dans Ispahan, se rendit au Palais, tira le fils de *Chah Tahmas* du berceau pour le mettre sur le Trône, & se proclama Roi sous le nom de *Chah Abbas*. Quand on eut remis le Roi enfant dans le berceau, il fit trois cris par intervalles. *Tahmas-Kouli-Khan* demanda aux assistans s'ils entendoient ce que vouloit le nouveau Roi. Quelques-uns d'entre eux ayant répondu qu'apparemment il demandoit à teter, il leur dit la premiere fois : » Vous êtes tous des ignorans. Pour moi, qui ai reçu de Dieu » le don d'entendre le langage des enfans, j'entends qu'il nous redemande les Provinces que les Turcs ont » envahies. Oui, mon Prince, ajouta-t'il, en touchant la tête de l'enfant, » nous irons bien-tôt tirer raison du » Sultan *Mahmoud*, & s'il plaît à Dieu, » nous vous ferons manger du raisin

» de Scutare, & peut-être de Conſ-
» tantinople. « Il dit la ſeconde fois que le Prince demandoit les Provinces, dont les Moſcovites s'étoient emparés, à la troiſiéme fois qu'il vouloit qu'on reprît Kandehar. On entrevit dès-lors les vaſtes projets qu'il exécuta depuis.

Il ſe fit reconnoître Régent du Royaume, pendant la minorité de *Chah Abbas*. On fut forcé de lui déférer cette dignité; car il déclara ſans façon à toute l'aſſemblée qu'il s'en jugeoit le plus digne. Il prit alors le nom de *Veli Nimet*, ou, *le bienfaiteur de la Nation*. Il notifia ſa qualité de Régent aux Moſcovites & aux Turcs, & demanda en même-tems la reſtitution des Provinces qu'ils avoient uſurpées. Les Moſcovites les rendirent de bonne grace, & conclurent un Traité avantageux pour leur commerce. Les Turcs rejetterent avec hauteur ſa propoſition. Il marcha contre eux à la tête de cent mille hommes : il les attaqua en différentes rencontres, & vint enfin à bout de les chaſſer entièrement de la Perſe.

Il crut alors que le tems étoit venu de monter ſur le Trône. Il ſe rendit avec ſon Armée à Tcheul Mogan,

déſert affreux, où l'on ne pouvoit trouver de vivres que ceux qu'il lui plaiſoit de diſtribuer. Il envoya de-là des Couriers dans toutes les Provinces, avec des ordres aux principaux Mollas, aux Gouverneurs, aux Chefs des Tribus, & à toutes les perſonnes en charge, de ſe rendre auprès de lui, pour tenir les Etats. Tous ceux qui avoient été mandés arrivèrent au jour marqué. Il les harangua, leur peignit la ſituation de la Perſe, lorſqu'il avoit pris le commandement, les travaux, les dangers auxquels il s'étoit expoſé pour rétablir la tranquillité dans le Royaume, le bonheur qu'il avoit eu d'y réuſſir. Il finit par leur annoncer qu'il ſe démettoit de la Régence, leur laiſſant la liberté de choiſir qui ils voudroient pour le remplacer, même un Roi, s'ils le jugeoient néceſſaire. Il leur donna trois jours pour ſe déterminer.

Il congédia l'aſſemblée, & chargea en même-tems des Officiers de confiance de conduire, chacun dans ſa Tente, un certain nombre de Députés, de les régaler, & de les diſpoſer à entrer dans ſes vûes. On leur inſinua qu'il étoit de l'intérêt de l'Etat

d'offrir la Couronne au Régent ; qu'au cas qu'il la refusât, comme il y avoit apparence, il falloit dumoins le supplier de ne point quitter le Gouvernement jusqu'à la majorité de *Chah Abbas*. Les Persans prirent ce dernier parti, lorsqu'ils reparurent devant *Tahmas-Kouli-Khan*. Mais c'étoit éluder la demande tacite qu'il faisoit de la Couronne. Ses créatures élevèrent la voix, & se mirent à crier : *Il nous faut un Roi, & nous n'en voulons point d'autre que Veli Nimet*. Les Députés, qui se voyoient dans un désert, environnés d'une Armée de cent mille hommes, furent forcés de tenir le même langage : par-là tous les suffrages se réunirent en faveur de *Tahmas-Kouli-Khan*. On le pria très-humblement d'accepter la Royauté. Après quelques momens d'une feinte résistance, il y consentit, à condition qu'ils prêteroient serment de fidélité à lui & à sa posterité, & que l'on se soumettroit à certains points de doctrine contestés jusqu'alors. Cette derniere clause allarma les Mollas. Le premier d'entr'eux prit la parole, & représenta qu'il étoit dangereux d'innover dans la Religion. *Tahmas-Kouli-*

Khan le fit étrangler devant toute l'aſſemblée. On ſouſcrivit à tout ce qu'il voulut. Il fut proclamé Roi ſous le nom de *Chah Nadir*. Cette révolution arriva au mois de Mars de l'année 1736. Peu de tems après, la monnoie fut frappée à ſon coin, & la prière du Vendredi ſe fit en ſon nom dans toute la Perſe.

Cependant les Mollas chercherent à le rendre odieux. Ils inſinuerent que c'étoit un homme ſans religion, qui ne manqueroit pas de renverſer celle des *Chias*. *Chah Nadir* fut averti de leurs diſcours ſéditieux. Il fit appeller les plus conſidérables, & leur demanda quel uſage ils faiſoient des grands biens qu'ils poſſédoient. Ils répondirent, qu'une partie de ces biens étoit employée, ſuivant l'intention des Donateurs, à des œuvres de piété, que l'autre ſervoit à la ſubſiſtance des Mollas, qui prioient Dieu pour la proſpérité du Roi, & pour celle de tout le Royaume. *Nadir Chah* repliqua que leurs prières étoient viſiblement inutiles, puiſque la Perſe avoit été ſi long-tems en proie à ſes ennemis, ſes Rois dépoſés ou errans, & les peuples accablés de toutes ſortes

de maux. Il ajoûta que ſes prières & celles de ſes Troupes ayant été efficaces, il étoit juſte que lui & ſes Soldats jouïſſent de ces revenus. En même-tems il ordonna de faire une recherche exacte de ces biens qu'il confiſqua, diſant, que ſi le peuple vouloit des Mollas & des Imans, il pouvoit les défrayer; que pour lui, n'ayant beſoin ni de leur ſçavoir ni de leurs prières, il n'étoit pas d'humeur de les entretenir plus long-tems dans l'oiſiveté; que s'ils vouloient cependant prendre parti dans ſon Armée, il leur donneroit une paye proportionnée à la valeur de chacun.

Une entrepriſe auſſi hardie eût été funeſte à tout autre qu'à *Nadir Chah*. Mais il étoit sûr de ſon Armée, dont la plus grande partie étoit compoſée de *Sunnis*. Quoique *Nadir* eût fait profeſſion de la ſecte des *Chias*, les uns diſoient qu'il avoit toujours été *Sunni* dans le cœur. D'autres prétendoient, avec plus de vraiſemblance, qu'il n'avoit aucune Religion. En effet, il accorda aux Miſſionnaires la liberté de prêcher la Religion Chrétienne dans tous ſes Etats. Il permit auſſi à tous ſes Sujets de vendre publiquement du vin.

Nadir Chah ſe rendit à Kazvin pour ſe faire couronner. Il marcha enſuite à Iſpahan, où il s'arrêta quelque-tems pour ſe préparer à l'expédition projettée contre les Afgans & le Mogol. Il partit au mois de Décembre 1736, avec une Armée de cent mille hommes, qui furent joints par un renfort de quarante mille.

Je ne vous ferai point, Monſieur, l'hiſtoire de cette grande expédition, ſi bien décrite par M. *de Bougainville*, & dont je vous ai offert les principaux traits dans ma Lettre du 25 Janvier de cette année. Je dirai ſeulement que *Nadir Chah* nomma ſon fils aîné, appellé *Riza-Kouli-Mirza*, Regent du Royaume pendant ſon abſence. Ce jeune Prince ſurpaſſoit ſon père en avarice & en cruauté. Il augmenta les impôts, & multiplia les ſupplices. Le bruit s'étant répandu au commencement de 1739 que le Roi avoit perdu toute ſon Armée, & que lui-même étoit mort dans les Indes, *Riza-Kouli-Mirza* crut ou feignit de croire cette nouvelle. Pour s'aſſûrer du Trône, il commença par faire mourir *Chah Tahmas* & tous ſes enfans, détenus priſonniers. Il n'épargna pas

même les femmes enceintes du Serrail de ce Prince, pour ne laiſſer aucun reſte de la famille infortunée de *Chah Huſeïn*. Il fit enſuite raſſembler quantité de pierres précieuſes avec des perles, pour s'en faire des ornemens Royaux. Il leva auſſi de groſſes ſommes d'argent dans tout le Royaume. Ces meſures imprudentes ne ſervirent qu'à le perdre.

Son père, de retour en Perſe, deſapprouva ſa conduite, & ſur-tout le maſſacre de *Chah Tahmas* & de ſa famille. Il le dépoſa, & donna la Régence à ſon ſecond fils *Naſr-Ullah-Mirza*. Il partit pour aller faire la guerre à des peuples révoltés. Au retour de cette expédition, il donna ordre qu'on traduiſît en Langue Perſane la Bible & l'Alcoran. Les Miſſionnaires Européens, les Rabbins & les Mollas travaillerent à ce grand ouvrage. Loſque les traductions furent achevées, *Nadir Chah* ordonna aux Traducteurs de les lui apporter. Après qu'on lui en eut fait la lecture, il plaiſanta ſur les myſtères de la religion Chrétienne, ſe moqua de celle des Juifs, tourna Mahomet & Ali en ridicule, & fit enfermer ces ouvrages

dans une caſſette, diſant que ſi Dieu lui laiſſoit la vie, il eſpéroit donner aux hommes une Religion beaucoup meilleure que toutes celles qui étoient connues. Cependant quelque-tems après, il fit publier qu'ayant reconnu la croyance des *Sunnis* pour la ſeule véritable, il l'avoit embraſſée, & qu'il vouloit que tous ſes Sujets ſuiviſſent ſon exemple. Cette Déclaration cauſa beaucoup d'inquiétude à la Porte, qui ſoupçonna que c'étoit un artifice de *Nadir Chah*, pour attirer à ſon parti les peuples de cette Secte, & même pour ſe frayer dans la ſuite un chemin à la conquête de la Turquie. Ce qui rendoit cette idée plauſible, c'eſt que le Roi de Perſe faiſoit de grands préparatifs contre les Turcs.

Au mois de Mars 1743, des conjurés tirerent ſur *Nadir Chah* pluſieurs coups de fuſil, dont un lui caſſa le pouce de la main gauche. Il découvrit que c'étoit ſon fils aîné, qui avoit apoſté des ſcelerats pour l'aſſaſſiner. Il le fit venir, & l'ayant convaincu de ce parricide, il lui fit crever les yeux en ſa préſence. Trois Khans, ſes parens, complices de ce

crime ſubirent le même châtiment. Ils en moururent tous.

La guerre contre les Turcs traîna en longueur. Il n'y eut que quelques eſcarmouches entre les Troupes de *Nadir Chah* & celles du Grand-Seigneur. La tyrannie que *Nadir* exerçoit en Perſe ayant fait révolter les peuples de pluſieurs Provinces, il ſe vit obligé d'abandonner le grand projet de pouſſer ſes conquêtes juſqu'à Conſtantinople. Le mécontentement de ſes Sujets étoit général. Le feu de la rébellion gagnoit par tout. A meſure que *Nadir* l'éteignoit d'un côté, il s'allumoit d'un autre. Pour remédier à tant de deſordres, il demanda la paix aux Turcs. Depuis ce tems il commit des cruautés dont le récit feroit horreur. Il ſe rendit de jour en jour plus odieux. Mais ce qui accélera ſa perte, fut ſon opiniâtreté à vouloir forcer toute ſa Nation à reconnoître la croyance des Turcs pour la ſeule bonne. On conſpira contre lui, même dans ſon Armée, & il fut aſſaſſiné au mois d'Août 1747, par un de ſes propres parens. Depuis ſa mort, la Perſe eſt déchirée par les guerres inteſtines de pluſieurs

leurs prétendans au Trône.

Tachmas, Prince de Perſe.

Il paroît depuis quelques jours une brochure de cent pages, intitulée : *Tachmas Prince de Perſe, nouvelle hiſtorique & tragique.* Ce petit Roman, dont le fond & le ſtile ſont aſſez communs, n'a aucun rapport au regne de *Tahmas-Kouli-Khan.* Il s'agit d'une Princeſſe *Négare*, amante du Prince *Tachmas.* Leurs amours ſont traverſés par *Seliman* Roi de Perſe, l'aîné de *Tachmas.* Le Monarque jaloux fait crever les yeux à ſon frère. *Négare* ſe tue de deſeſpoir. Cette hiſtoriette débute ainſi : » Le Sophi » Chabas, qui fut *empoiſonné*, ſans » qu'on ait jamais pû découvrir *la* » *cauſe* ni les auteurs de ſa mort, laiſſa » deux fils, dont l'aîné, nommé Séli- » man, remplit auſſi-tôt la place de » ſon père, & *regne encore aujourd'hui.* « Ce peu de lignes me donnent lieu à quelques remarques.

1°. L'uſage s'eſt introduit, mal-à-propos, d'appeller *Sophi* le Roi de Perſe. Le véritable titre de la Souveraineté dans ce païs eſt le mot *Chah*, qui veut dire *Roi.* C'eſt, peut-être, par altération de *Safi*, nom de la fa-

mille qui a regné deux cens ans, que les Monarques de cette race ont été appellés *Sophis*. Quoiqu'il en ſoit, *Sofi* eſt le nom d'une Secte, qui ſe forma dès le premier ſiècle du Mahometiſme. Les *Sofis* font conſiſter leur doctrine en trois points : correſpondre à l'amitié & aux bienfaits, gagner les cœurs par la généroſité, avoir un air de douceur & de candeur. Ils définiſſent leur félicité, une délectation de l'ame, ſemblable au plaiſir que le corps ſent quand on a bien chaud, & qu'on ſe fait du vent avec un éventail. Les *Sofis* d'aujourd'hui ſont regardés par les Perſans eux-mêmes, comme des impies & des hypocrites, ſans doute parce qu'ils ont dégéneré de ce qu'ils étoient dans leur origine. On voit par-là que le titre de *Sofi* n'eſt pas applicable aux Monarques Perſans. Auſſi ſeroit-on fort mal reçu dans le païs, ſi, en parlant d'eux, on les nommoit ainſi. 2°. L'Auteur défigure le nom d'un Roi de Perſe, qu'il appelle *Chabas*, au lieu de *Chah Abbas*, c'eſt-à-dire, *le Roi Abbas*. 3°. Où a-t'il pris que *Séliman regne encore aujourd'hui*? La Perſe eſt aujourd'hui en proye aux horreurs

de l'Anarchie. *Suleiman*, & non *Séliman*, fils de *Chah Abbas II*, mourut en 1694. Ce ridicule anachroniſme me feroit croire que le petit Roman en queſtion a été compoſé dans le dernier ſiècle. On l'aura trouvé parmi les manuſcrits de quelque Auteur inconnu. Le Public auroit volontiers renoncé à cette ſucceſſion.

Je ſuis, &c.

A Paris ce
5 Mars 1752.

LETTRE XIV.

LEs *Lettres d'une Peruvienne*, ouvrage de l'imagination la plus aimable, contiennent, comme vous ſçavez, Monſieur, la correſpondance ſuppoſée qu'une jeune Princeſſe du Pérou entretient avec ſon Amant, priſonnier en Eſpagne, où il a été tranſporté après la conquête du nouveau Monde. *Zilia* exprimoit ſes ſentimens & ſes penſées avec des *Quipos*, ſupplément de l'art d'écrire chez les Peruviens. Voici ce que Madame

Apolo
desQuip

de Grafigny dit de ces *Quipos* dans ſon introduction : » Des cordons de » coton ou de boyau, auxquels d'au- » tres cordons de différentes couleurs » étoient attachés, leur rappelloient, » par des nœuds, placés de diſtance » en diſtance, les choſes dont ils » vouloient ſe reſſouvenir. Ils leurs » ſervoient d'Annales, de Codes, de » Rituels, de Cérémonies, &c. Ils » avoient des Officiers publics, ap- » pellés *Quipocamaios*, à la garde deſ- » quels les *Quipos* étoient confiés. Les » finances, les Tributs, toutes les » affaires, toutes les combinaiſons » étoient auſſi aiſément traités avec » les *Quipos*, qu'ils auroient pû l'être » par l'uſage de l'écriture. « En vous rendant compte, Monſieur, de ce Roman ingénieux, * je vous fis obſerver que les Peruviens ignoroient l'art d'écrire aux abſens ; qu'ils avoient des Couriers en relais de diſtance en diſtance, qui faiſoient paſſer de vive voix les ordres du Souverain dans les Provinces. Que *Garcilaſſo de la Véga* dans ſon *Hiſtoire*

* Voyez la Lettre V du Tome premier de ces Feuilles.

des Incas, convenoit lui-même de l'insuffisance des *Quipos*.

L'étendue que Madame *de Grafigny* donne à leur usage, n'a pas satisfait non-plus une Dame Napolitaine, distinguée par sa naissance & par son esprit. Les *Quipos* lui ont paru impraticables pour entretenir un commerce de Lettres, sur-tout de Lettres de sentiment. Lorsque je fis la même remarque, j'eus soin de prévenir de son peu d'importance contre un ouvrage de fiction ; j'avois moins en vûe de relever un défaut, que de fixer historiquement les bornes de l'art des *Quipos*. Je ne crois pas que cette critique soit plus sérieuse de la part de la Dame Napolitaine que de la mienne. Cependant elle a été gravement reçue par un sçavant de Naples, qui avoit prêté le Roman à la Dame en question : il a pris avec chaleur la défense de Madame de *Grafigny* ; il s'est jetté pour elle dans les plus profonds abîmes de l'érudition. C'est Curtius, qui, pour sauver Rome, se précipite dans un gouffre. Sa défense est écrite en Italien ; c'est un volume in-4°. assez considérable, sous le titre de *Lettera Apologetica dell' Esercita-*

to Academico della Cruſca, contenente la difeſa del Libro intitolato LETTERE D'UNA PERUANA, *per riſpetto alla ſuppoſizione de Quipu, ſcritta alla Ducheſſa di S***, e dalla Medeſima fatta pubblicare. In Napoli*; c'eſt-à-dire, *Lettre Apologétique par un Académicien de de la Cruſca, nommé* ESERCITATO, *contenant la défenſe du Livre intitulé :* LETTRES D'UNE PERUVIENNE, *pour ce qui concerne la ſuppoſition des Quipos, écrite à Madame la Ducheſſe de S***, & miſe au jour par elle-même. A Naples.*

L'Auteur de cette Apologie eſt illuſtre par ſa naiſſance. Il ſe décèle lui-même, en citant un autre ouvrage de ſa façon, compoſé par ordre du Roi de Naples, & donné au Public ſous le nom de *Pratique plus aiſée & plus utile des exercices Militaires.* Ce Livre a fait fortune en Allemagne. Il eſt dit qu'il a ſervi de modèle aux exercices des Troupes Pruſſiennes. Madame la Ducheſſe de S***, avoit, en plaiſantant, fait un crime à l'Auteur de s'être appliqué à imaginer des moyens plus sûrs de détruire le genre humain. Un homme de guerre devroit entendre raillerie mieux que perſonne : celui-ci prend tout, à ce qu'il

paroît, au plus grand ſérieux. Il oublie qu'il a entrepris la défenſe des *Quipos*, & il emploie trente mortelles pages à juſtifier ſon goût pour l'art Militaire. Il annonce enfin que les *Quipos* ſont une manière d'écrire réelle, & qu'il va le prouver.

On s'attend à lui voir tenir parole. Mais prenez patience. Il faut encore eſſuyer une digreſſion de plus de cent pages, par laquelle il veut établir l'ancienneté de l'écriture en général. Il remonte juſqu'à la naiſſance du genre humain. Il voit Adam compoſant & écrivant un nombre infini de très-beaux Livres. Il en avoit fait juſques à trois mille, & ces Livres, ſuivant le témoignage d'un Auteur moderne, ont été trouvés en 1721 le long des bords de la Mer Caſpienne, par des Géographes que le Czar y avoit envoyés. Ils étoient enfermés dans un bâtiment de pierre, d'une architecture ſemblable à celle des ruines de Perſépolis. Le nombre en étoit de trois mille, contenus dans une armoire. Les caractères en étoient blancs ſur des feuilles de couleur violette. Perſonne juſqu'à préſent n'a pû les déchiffrer. C'eſt avec de pareilles preuves que

l'Apologiſte prétend établir que notre premier Père a connu l'art d'écrire, & a été un Auteur très-fécond.

D'Adam il paſſe à ſon fils *Caïn*, meurtrier de ſon frère Abel. Dieu, dit-il, mit ſur la perſonne de *Caïn*, réprouvé à cauſe de ſon crime, un ſigne, pour que les autres hommes qui le rencontreroient ne le miſſent pas à mort. Ce ſigne étoit un caractère d'écriture, un Hieroglyphe. C'eſt ce que la Genèſe ne dit pas; & ce que notre Auteur entreprend de faire ſignifier aux Livres Saints. Il ramaſſe judicieuſement toutes les rêveries des Ecrivains à cet égard, & il les combat l'un après l'autre. On peut juger du détail d'une pareille bataille; je me ſers de l'expreſſion de l'Auteur lui-même. Je me garderai bien de raconter toutes les circonſtances de l'action. Voici ſeulement les noms des combattans, & l'eſpèce de leurs armes.

Cornelius à Lapide, à la tête d'une Légion Rabbinique, ſoutient que le ſigne que Dieu donna à *Caïn* étoit un chien qui marchoit devant lui pour le défendre. *Selden* prétend, ou que Dieu avoit rendu *Caïn* d'un aſpect ſi horrible, que les autres hommes ne

pouvoient l'envisager, ou que le Créateur avoit fait publier un sauf-conduit portant défense de le tuer. *Fagius* veut prouver que le signe fut un tremblement dans tous les membres de *Caïn*. Cette opinion est contredite par d'autres Rabbins, qui croyent que ce n'étoit pas *Caïn* qui tremblioit, mais tout lieu qu'il habitoit, & où même il ne faisoit que passer. Dans ce cas il étoit en effet difficile de l'approcher. *Selden* rentre en lice une seconde fois : suivant lui, *Caïn* avoit la lépre, & ce mal étoit contagieux. *Rabbi Abba José Zenorenna* vient ensuite, & de tous les ennemis qui ont paru sur les rangs, c'est le plus redoutable. Il est armé d'une corne qu'il dit que Dieu fit naître sur le front de *Caïn*. *Bayle* a beau en plaisanter ; cette corne n'étoit point métaphorique. *Le Clerc* se contente de donner à *Caïn* un habit différent de celui des autres hommes. Cet habit étoit impénétrable à tous les traits ; c'étoit une cuirasse. Mais celle de *Le Clerc* lui-même ne le rend pas invulnérable. Il n'y avoit point de traits du tems de *Caïn*, puisqu'ils ne furent inventés que par *Tubalcain*, le

ſeptième de ſes deſcendans. Le malheureux *le Clerc* eſt terraſſé.

L'Auteur juſqu'à préſent n'a eu que des combats ſinguliers. Il attaque maintenant une armée d'Ecrivains ſi nombreuſe, qu'il ne les peut nommer. On ſçait ſeulement que *Genebrard* & *Selden* les commandent. Les Confedérés ſe réuniſſent en un point; ſçavoir, que le ſigne que Dieu imprima ſur le front de *Caïn* étoit un caractère d'écriture; mais ils ne peuvent s'accorder ſur la ſignification de ces Lettres. C'étoit, diſent les uns, le nom même de *Caïn*; d'autres diſent celui d'*Abel*. Mais le nom de *Caïn* étoit tellement en horreur qu'il eût invité à le tuer; le nom d'*Abel* eût excité à le venger. C'étoit, diſent d'autres, le nom de Dieu même, le grand *Jehovah*. Mais ce nom ineffable ne fut connu qu'après que Moïſe eût dicté les loix que Dieu lui avoit données ſur le Mont Sinaï. Etoit-ce, comme pluſieurs le penſent, le nom *Schabath* qui ſignifie le *Sabat*? Quel rapport ce mot a-t'il avec le ſauf-conduit de *Caïn*? Etoit-ce enfin, comme d'autres l'ont aſſuré, le mot *Pénitence*? Ce mot eſt trop long, ſuivant notre

Autèur, pour tenir ſur le front d'un homme.

Tous les adverſaires de notre Héros ſont vaincus. C'eſt Hercule qui dompte les monſtres. L'arme avec laquelle le nôtre les défait achève de rendre la comparaiſon juſte. Hercule les exterminoit avec une maſſue; notre Guerrier les terraſſe avec l'arbre de vie qu'il prend dans le Paradis Terreſtre. Cet Arbre étoit mal fait. Il reſſembloit, ſuivant la tradition des Rabbins, à la Lettre T; & cette figure a toujours été depuis pour les hommes une figure myſtérieuſe. Elle exprimoit la vie; c'étoit préciſément ce qu'il s'agiſſoit de conſerver à *Cain*. Ce fut le ſigne qu'Ezéchiel vit imprimé ſur tous ceux qui ne devoient pas périr au ſiège de Jéruſalem, & Dieu le marqua lui-même ſur *Cain* avec des traits de flamme.

Il me ſemble, Monſieur, que voilà aſſez d'érudition. Vous me pardonnerez de vous épargner beaucoup d'autres recherches auſſi curieuſes, & ſur-tout pluſieurs Notes, qui occupent une partie conſidérable de ce Livre, entre autres une bien étonnante par ſa longueur & ſon inutilité.

Elle remplit 31 pages, ſans laiſſer de place à une ſeule ligne du Texte. C'eſt une ſortie contre l'Auteur des *Lettres Juives* qui a dit quelque part que les Napolitains étoient *les plus zélés ſerviteurs de l'Inquiſition*. Notre Académicien entreprend de prouver que jamais ce Tribunal redoutable n'a été ni pû être établi dans le Royaume de Naples. Je laiſſe aux Lecteurs pénétrans à voir quel rapport cette note peut avoir avec le corps de l'ouvrage, qu'elle interrompt d'une manière ſi étrange, & même avec les autres matières épiſodiques que l'Auteur y a inſérées. Il en eſt ainſi du plus grand nombre des autres notes, dans leſquelles on admire le même fond de ſcience, mais en ſouhaitant de le trouver ailleurs. Ce n'eſt cependant que ſous la condition expreſſe que ces additions étrangères ſeroient jointes au Texte que l'Auteur a conſenti que la Ducheſſe ſon amie fît imprimer ſa *Lettre Apologétique*. Il lui a laiſſé la liberté d'ajouter elle-même, auſſi en notes, tout ce qu'elle jugeroit à propos. Elle a profité de la permiſſion, & s'eſt donné pleine carrière.

Après le pénible voyage que l'A-

cadémicien fait faire à ſon Lecteur, il eſt tems d'arriver au Pérou ; les Eſpagnols y abordérent avec moins de peine. L'art d'écrire en général n'eſt qu'une eſpèce de peinture ou de ſculpture. Les Péruviens ſçavoient peindre & ſculpter. Ils avoient leur Arithmétique, leur Muſique ; &c. On admire la forme de leur gouvernement, la beauté de leurs loix, la ſageſſe de leur police. Comment des Peuples, qui ne ſont ſauvages à notre égard ; que parce qu'ils vivoient ſous un hémiſphère qui nous étoit inconnu, auroient-ils manqué de ſignes pour ſe communiquer leurs penſées, & pour tranſmettre à la poſtérité les actions mémorables ? Auſſi l'Hiſtoire nous apprend que les Péruviens gravoient, à l'exemple des Egyptiens, des Hiéroglyphes. Mais cette longue manière d'écrire pouvoit à peine perpétuer quelques événemens principaux, quelques loix, quelques myſtères de la Religion. On eut donc recours à un moyen plus prompt & plus facile. Aux figures peintes ou ſculptées, on ſubſtitua d'autres hieroglyphes qui conſiſtoient en de petits fils de laine de toutes couleurs, arrangés

& contournés en diverſes formes. On attacha à chacune de ces formes & à ſes couleurs la ſignification des choſes les plus eſſentielles. Ainſi, ſelon notre Auteur, un rond fait avec de la laine jaune ſignifia le Soleil; un autre rond de laine blanche déſigna la Lune. L'*Inca* étoit repréſenté par un nœud ſimple en haut, & après un peu d'eſpace, par un autre nœud à la Cordelière de trois tours, d'où pendoit une petite houppe de frange : le tout étoit jaune, parce que cette couleur eſt celle du Soleil, dont les Incas ſe diſoient les enfans. La Reine étoit figurée par le même *Quipos*, avec la différence qu'il étoit de laine blanche. Cette couleur étoit le ſymbole de l'idée qu'avoient les Péruviens que la Lune étoit à la fois ſœur & femme du Soleil. Par cette raiſon l'*Inca* regnant étoit obligé d'épouſer ſa ſœur aînée.

L'Apologiſte, pour mieux faire entendre ſon ſyſtème, a fait graver quarante mots Péruviens. Cette Table eſt la clef des *Quipos*. Il ne la donne pas comme un Dictionnaire complet, mais comme un Eſſai qui ſuffit pour expliquer le méchaniſme de l'écriture Péruvienne. C'eſt bien ici le cas du

Proverbe Italien : *Se non è vero, è ben trovato.* Il eſt certain que les traditions des Péruviens étoient dépoſées dans des cordons auxquels pendoient en forme de frange d'autres cordons de différentes couleurs noués de différens nœuds. Mais comment prouvez que les *Quipos* étoient les mêmes que ceux qui ſont gravés ici ? L'Auteur a raiſon de craindre qu'on ne l'accuſe d'être l'inventeur des caractères qu'il a publiés. Bien des gens iront même juſqu'à ne rien trouver d'Américain dans les formes, dans les couleurs & dans les explications qu'il donne, à ſes *Quipos*, & à ne vouloir y reconnoître que le travail d'une imagination toute Européenne. L'Auteur a bien ſenti qu'on lui feroit cette objection. Mais ſçavez-vous comment il y répond. Il rapporte une Hymne Péruvienne que le P. *Blas Valera* aſſure avoir trouvée dans les nœuds de très-anciennes annales, & qu'il avoit appriſe de ceux qui en avoient la garde & la connoiſſance. Elle exprime la cauſe myſtérieuſe que les Péruviens donnoient à la foudre, aux éclairs & aux tempêtes. Le ſçavant Napolitain a fait graver l'Hymne entière en *Quipos*.

Que cette Hymne ait été trouvée par le P. *Blas Valera* dans les nœuds de très-anciennes Annales, on veut bien le croire. Mais s'enſuit-il que ces nœuds étoient les mêmes que ceux dont l'Auteur s'eſt ſervi pour la faire graver? Non, ſans doute. Il ſent lui-même la foibleſſe de ſon raiſonnement; il s'appuye du témoignage du P. *Illânès*, Jéſuite, Procureur-général de ſon Ordre au Chilly, avec lequel il fit, il y a quelques années, une connoiſſance particulière. C'eſt de lui, dit-il, qu'il tient tout ce qu'il a avancé ſur les *Quipos*. Mais comme il n'avoit alors aucune idée d'écrire ſur cette matière, il avoue de bonne foi qu'il n'a pas conſervé des notions bien claires de ce qu'il apprit alors aſſez confuſément. Heureuſement que ſon imagination y a ſuppléé.

Il ne ſe borne pas à attribuer aux *Quipos* la faculté de peindre les grands événemens. Il veut qu'ils fuſſent propres à tout exprimer. Il forme un alphabeth Péruvien. Il diſtingue les voyelles, les conſonnes, les ſyllabes. Il n'y a pas juſqu'aux points, aux virgules, aux apoſtrophes, &c. qu'il ne vienne à bout d'expliquer par des

nœuds. Il eſt bien difficile de concilier cette poſſibilité de tout écrire à l'aide des *Quipos*, avec ce que rapporte *Garcilaſſo de la Véga*. Tout, ſelon lui, étoit tradition chez les Péruviens. Il ne tenoit lui-même ce qu'il a écrit en Eſpagnol de leurs *Incas* que d'un *Inca* ſon oncle qui le lui avoit raconté.

La preuve que l'Auteur tire de ce que les Péruviens avoient des pièces de Théâtre compoſées par les *Havavecs* ou Poëtes de la nation n'eſt pas des plus ſolides. Rien n'étoit plus facile que d'apprendre des rôles entiers aux Acteurs, en les leur répétant à pluſieurs repriſes. Il ne ſeroit pas impoſſible de faire en Europe un très-bon Comédien d'un homme qui ne ſauroit pas lire. Mais, encore une fois, en ſuppoſant que les pièces Péruviennes fuſſent écrites en *Quipos*, qui eſt-ce qui nous prouvera que ces *Quipos* étoient les mêmes que ceux qui ont été imaginés à Naples ?

C'eſt à regret qu'on eſt obligé de contredire un ſi joli ſyſtême. L'Auteur s'y eſt arrêté avec complaiſance. Il prend ou feint de prendre pour un monument antique l'ouvrage de ſes

propres mains. Les *Quipos* ſont plus précieux pour lui que l'or qui nous vient du même païs ; & comme nos ouvriers donnent à ce métal toutes ſortes de formes pour le rendre propre à nos uſages, il veut, à leur exemple, rendre les *Quipos* convenables à toutes les eſpèces d'écritures, dont ſe ſervent les Nations Européennes. Il a fait graver differens alphabets en nœuds qui répondent aux alphabets des différentes langues. Il faut rendre juſtice à l'Auteur. Ces alphabets ſont ingénieuſement imaginés. Cette nouvelle manière indique un uſage raiſonnable aux nœuds dont les Dames ont été juſqu'à préſent occupées en pure perte. Elles entendent trop bien leurs intérêts pour ne pas profiter de cette heureuſe invention. L'Empire de la galanterie en retirera beaucoup d'avantages. Des Lettres ordinaires peuvent être malheureuſement interceptées ; au lieu que des nœuds n'inſpireront aucune défiance, du moins pendant quelque-tems. Car à la fin les maris & les amans trompés s'aviſeront d'y ſoupçonner du myſtère, & ſe feront inſtruire dans la nouvelle méthode. Le ſeul inſtrument, pour

érrire à la Péruvienne, eſt un Métier à deux petites colonnes, propre à monter des franges. On m'a aſſuré que pluſieurs Dames Italiennes s'en ſervoient avec ſuccès, & que même il y avoit déja deux ou trois de ces Métiers en France.

Je finis, Monſieur, en applaudiſſant à la ſcience profonde de l'Académicien & à ſon génie créateur. S'il s'étoit borné à prouver en général la poſſibilité d'écrire avec des nœuds (ce qui ſuffiſoit pour juſtifier Madame *de Grafigny*) il n'y auroit que des éloges à donner à ſa ſagacité. Mais c'eſt compter un peu trop ſur la ſimplicité du Lecteur, que de vouloir lui perſuader que les nœuds Napolitains ſont les vrais *Quipos* Péruviens; que les Péruviens, en les coupant par ſyllabes, en avoient fait une écriture courante. Je ſuis, en verité, tenté de croire que ſa *Lettre Apologétique* n'eſt qu'une plaiſanterie par laquelle il a voulu amuſer le Public, en tournant en ridicule l'abus que quelques Sçavans font de leurs immenſes recherches. Si ce n'eſt pas-là ſon objet, je lui ouvre dumoins une voie pour ſauver la réputation de ſon

Livre. Il seroit à désirer pour lui, s'il a voulu plaisanter, que la raillerie n'eût pas été poussée aussi loin. Le ton général de l'ouvrage ne répond pas d'ailleurs à cette idée. On voit bien que quelquefois il a voulu s'égaier, dans un endroit, par exemple, où, au sujet des *Quipos*, il cite l'autorité de *Telliamed*. Il convient lui-même de l'absurdité de cette citation. Il y a apparence qu'il n'a parlé de *Telliamed* que pour avoir occasion de faire une Note de neuf pages entières, dans laquelle il prétend, contre la notorieté publique & contre toute verité, que *Telliamed* n'est autre que l'Auteur des *Lettres Juives*. Il l'accuse d'avoir volé le système du prétendu Philosophe Indien, à un Medecin de Naples nommé *Magliani*.

Lettres ine Pe- rienne.

Ducheſne, Libraire à Paris, rue Saint Jacques, vient de réimprimer en deux petits Volumes le Roman qui a donné lieu à la profusion érudite du Docte Napolitain. Cette nouvelle édition est augmentée de plusieurs Lettres & d'une introduction historique. L'Auteur y a fait aussi quelques corrections nécessaires. Il n'y a qu'un

ſeul endroit, dont la réforme ne vous paroîtra peut-être pas heureuſe. J'avois trouvé un peu d'entortillage & d'obſcurité dans cette phraſe : *Le tems, ainſi que l'eſpace, n'eſt connu que par ſes limites. Il me ſemble que nos eſpérances ſont celles du tems ; ſi elles nous quittent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'en appercevons pas plus la durée que l'air qui remplit l'eſpace.* Voici comme Madame de *Grafigny* a changé cet endroit : *Le tems, ainſi que l'eſpace, n'eſt connu que par ſes limites. Nos idées & notre vûe ſe perdent également par la conſtante uniformité de l'un & de l'autre ; ſi les objets marquent les bornes de l'eſpace, il me ſemble que nos eſpérances marquent celles du tems ; & que, ſi elles nous abandonnent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'apercevons pas plus la durée du tems que l'air qui remplit l'eſpace.* J'avoue que cette dernière façon me paroît encore peu intelligible. Ce ſont pour moi des *Quipos*, des nœuds indiſſolubles.

Ce défaut eſt bien léger, en comparaiſon des beautés dont les *Lettres d'une Peruvienne* ſont remplies. Rien n'eſt mieux imaginé que la ſituation

de *Zilia* & d'*Aza*. Elle a fourni à l'Auteur des ſentimens également ſinguliers & touchans, & par la ſituation même, & par le contraſte des mœurs & des uſages des vainqueurs & des vaincus. Ce Roman ingénieux, plein de graces, de délicateſſe & de goût, a placé Madame *de Grafigny* au nombre des Ecrivains célébres. Elle a ſoutenu depuis le rang où ſon premier ouvrage l'avoit élevé, par le ſuccès merité d'une pièce de Théâtre, que l'Angleterre elle-même vient d'adopter pour un de ſes modèles. On a repréſenté depuis peu à Londres une Tragédie, dont les ſituations & les ſentimens ſont empruntés de *Cénie*. Cette pièce eſt réimprimée à la ſuite de la nouvelle édition des *Lettres d'une Peruvienne*, pour la commodité de ceux qui ſeront jaloux d'avoir raſſemblé dans la même forme tout ce qui eſt échapé à la plume élegante & Philoſophique de Madame *de Grafigni*

Lettre de Province.

J'ai reçu de Province une Lettre que j'inſererai ici à cauſe de ſa ſingularité, en vous demandant pardon d'avance, Monſieur, & en vous proteſtant que c'eſt la première & la

dernière fois que je vous préſenterai des ouvrages de l'eſpèce de celui que vous trouverez à la ſuite de la Lettre.

» Je vous ſuis inconnu, Monſieur, » quoique l'un des plus zélés parti- » ſans de vos Ecrits, & j'ai un ſervice » à vous demander. Nos Dames ſe » plaignent de ce qu'elles ne trou- » vent ni Enigmes ni Logogryphes » dans vos Feuilles; elles penſent qu'à » cet égard le Mercure a un prodi- » gieux avantage ſur vous. Il faut » convenir qu'une Enigme défraye » quelquefois pendant quinze jours » les converſations de toute une Pro- » vince, & ſans qu'il en coûte rien » au prochain: circonſtance, qui feu- » le détruit le merite de l'ouvrage » qu'un de nos voiſins de Genève a » fait contre le Bel-Eſprit. J'ai donc » imaginé, moitié par principe de » morale, moitié pour faire ma cour » à nos Dames, de compoſer un Lo- » gogryphe énigmatique; elles au- » ront beaucoup de peine à le devi- » ner, & ce ſera un grand plaiſir pour » elles. Car, en attendant que la Phy- » ſique devienne à la mode dans nos » cantons, nous n'aimons rien tant » que les ouvrages d'eſprit, où nous

» commençons par ne rien entendre.
» Ayez donc la complaiſance d'em-
» ployer mon Logogryphe, & d'être
» perſuadé que je ſuis & ſerai avec
» une entière reconnoiſſance,
Monſieur,

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
DE SERLIS.

Ecoute ou lis, devine, admire, & meurs
d'amour.
Six traits, tous différens, peignent ce que
j'adore.
Ce n'eſt point cette antique Aurore
Qui depuis ſept mille ans nous annonce
le jour.
Il te ſouvient de cette jeune *Iole*
Qu'Alcide aima tant & ſi follement?
Hé bien! cet objet ſi charmant
N'offre que les deux tiers de ma divine
Idole;
Mais te dirai-je encore un biſarre ſecret?
Regarde bien une *ſolive*;
De mes amours tu vois & méconnois l'ob-
jet.
Protée au changement fut encor moins
ſujet,

Quand

Quand il devint Dragon, flamme, onde fugitive.
Ma Belle eſt à la fois ſans beaucoup d'appareil,
Une *Iſle*, un *ſimple aveu*. Que te dirai-je? Un *œil*.
J'en ferois une image en merveilles féconde,
Si je définiſſois tout ce qu'elle a d'attraits:
Tu veux ſçavoir ſon nom? On le trouve à peu près
Dans l'hiſtoire du Nouveau Monde.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12 Mars 1752.

LETTRE XV.

SI vous ignorez encore le jargon de ces hommes & de ces femmes ridicules, connus ſous le nom de Petits-Maîtres & de Petites-Maîtreſſes, liſez, Monſieur, une Comédie en trois Actes en Proſe, intitulée : *Le Gouverneur*. Les propos & les vices de cette eſpèce mépriſable m'ont paru bien peints dans les rôles d'un Mar- Le Gouverneur.

quis *de Brillanville*, fat du premier ordre, & d'une Comteſſe *de Folincourt*, bégueule achevée. Leurs caractères ſont rendus plus ſaillans par le contraſte d'une *Lucie*, nièce de la Comteſſe, qui n'a point les travers de ſa tante; d'un Comte *de Colizan*, qui, malgré ſa jeuneſſe, a des principes au lieu de prétentions; d'un *Ariſte*, ſon Gouverneur, homme ſage & judicieux. Les perſonnages ſubalternes ſont aſſortis ou oppoſés aux principaux. M. *Frontin* eſt un Laquais Bel-Eſprit, qui copie le Marquis ſon Maître. *Arlequin* & *Finette*, qui appartiennent à la Comteſſe, ne ſont point corrompus par ſon exemple.

Lucie ſe trouve dans une ſituation cruelle. Le Comte *de Furval*, ſon père, avoit été obligé de paſſer aux Indes, pour réparer le dérangement de ſes affaires. Devenu riche, il avoit envoyé en France ſa fille unique, âgée de deux ans, auprès de la Comteſſe *de Folincourt*, ſa ſœur. A peine *Lucie* a-t'elle atteint l'âge de plaire, que ſa tante, jalouſe de ſes appas naiſſans, ſe fiant d'ailleurs aux nouvelles qu'elle reçoit de la mort de ſon frère & du renverſement de ſa fortu-

ne, ſignifie à ſa nièce que le parti du Couvent eſt le ſeul qui lui reſte. Quel coup de foudre pour la tendre *Lucie*! Elle aime le Comte *de Coliſan*; elle en eſt aimée.

Le Marquis *de Brillanville* apprend que *Furval* n'eſt point mort; qu'il repaſſe en Europe avec des biens immenſes, & que peut-être il eſt déja à Paris. *Lucie* lui paroît en conſéquence un objet digne de ſon attention: il ſe propoſe de l'épouſer. L'amour du Comte de *Coliſan* eſt un obſtacle à ſon projet. Comme il a reconnu dans *Lucie* un cœur porté à la vertu, il ſuppoſe avec raiſon que le jeune Comte ne lui a plû que par un caractère à peu près ſemblable. Il ſe met dans la tête de le gâter abſolument, & d'en faire le Petit-Maître le plus ſot & le plus complet.

D'un autre côté, la *Folincourt* a des vûes ſur l'éleve d'*Ariſte*. Comme il eſt fils d'un Duc, & qu'elle a entendu dire que la perſonne qu'il épouſeroit, obtiendroit le Tabouret, ſa vanité lui fait déſirer ce mariage. Elle en fait la confidence au *Gouverneur*, & tâche de le mettre dans ſes intérêts. Elle ſçait que le Duc s'en rap-

porte entièrement à lui pour l'établiſſement de ſon fils. *Ariſte* eſt étonné de la propoſition. Il fait entendre à Madame *de Folincourt* que le Comte eſt trop jeune. Il prend la liberté de lui parler des bruits qui courent que ſon frère n'eſt point mort, & qu'il eſt près de reparoître. Il ne lui diſſimule pas qu'il a entendu blâmer univerſellement la précipitation avec laquelle *Lucie* ſe voit obligée de prendre le voile. La Comteſſe ſe rit des diſcours du Public, & de la prétendue apparition de ſon frère. *Ariſte* indigné lui répond d'une façon équivoque ſur le projet de ſon mariage.

Il appréhende que *Lucie*, tombée en de ſi mauvaiſes mains, n'ait pû réſiſter à de ſi dangereux exemples. La ſcène qu'il a avec elle eſt très-touchante & très pathétique : il voit avec tranſport qu'elle a autant de vertus que de charmes ; elle lui confie ſes peines ; elle pleure devant lui ſur le ſort de ſon père ; elle lui découvre ſon ame pénétrée de douleur & d'amour ; elle lui fait l'aveu de ſa paſſion pour le jeune Comte. Celui-ci ſurvient, & ſe joint à *Lucie* pour conjurer *Ariſte* de n'être point contraire

à leurs vœux. *Le Gouverneur*, attendri jusqu'aux larmes, leur promet son appui.

La Folincourt persiste dans le dessein de mettre sa Nièce au Couvent. Elle est même près de l'y conduire ; le *Gouverneur* l'arrête. Il lit une Lettre de M. le Duc, dans laquelle il est dit que la personne qui épousera son fils ne doit point espérer le Tabouret. Ce petit contre-tems refroidit la Comtesse. Elle demande un délai. *Le Gouverneur* fait approcher *Lucie*, & l'unit au Comte *de Colizan*. Il déclare que le consentement de M. le Duc ne regarde qu'elle. Et ce qu'il y a de plus mortifiant pour *la Folincourt*, c'est que sa Nièce aura le Tabouret. *Ariste* se fait connoître en même-tems pour le Comte *de Fierval*. Il avoit imaginé ce déguisement pour être à portée d'éclairer par lui-même la conduite de sa sœur, & de voir si tout ce qu'on lui avoit mandé de ses extravagances étoit véritable. *Lucie* se jette dans les bras de son père. Le Marquis & la Comtesse affectent de l'indifférence sur cette avanture ; ils en plaisantent même, & vont souper ensemble.

Cette Comédie a, comme vous voyez, Monſieur, un but très-louable. La fatuité eſt punie, la raiſon récompenſée. Les caractères d'ailleurs ſont ſoutenus, & la pièce en général eſt bien écrite, de l'aveu de tout le monde. Elle a cependant échoué au Théâtre. Quelle peut être la cauſe de ce peu de ſuccès? N'eſt-ce point que nous ſommes raſſaſiés de ces portraits d'hommes & de femmes à la mode, dont, depuis quelques années, nos Romans & nos Comédies ne ſe laſſent point de nous préſenter les propos & la déraiſon? Ou plûtôt n'eſt-ce point que *le Gouverneur* eſt vuide d'action: défaut que rien ne peut racheter, & qui feroit tomber la Pièce la mieux conduite, & la plus ingénieuſe dans les détails. Tout eſt en converſations dans l'ouvrage de M. *de la Morliére*; l'intrigue n'a pas aſſez de chaleur & de mouvement. Les Acteurs ſe trouvent preſque toujours dans les mêmes poſitions, & les ridicules du Marquis & de la Comteſſe ſont trop ſouvent reproduits. Il faut avouer encore que le Comte *de Colizan* eſt trop moraliſte pour ſon âge; il l'eſt plus que ſon

Gouverneur; c'eſt un barbon précoce. Je ne vois pas non-plus pourquoi Madame *de Folincourt* refuſe ſa Nièce à *Brillanville*; ce qu'il y a même de ſingulier, c'eſt que celui-ci n'en ſçait rien. On ne voit pas qu'il ait parlé ſérieuſement de ſon projet à la Comteſſe; il n'eſt jamais en ſcène avec *Lucie*; il compte cependant toujours ſur cet hymen. On s'attend à le voir reparoître à la fin de la Pièce pour ſçavoir ſon ſort; mais il ne ſe montre dans la dernière ſcène que parce que, dit-il, *Ariſte* qui l'a rencontré, l'a aſſuré que ſa préſence étoit néceſſaire. Il y a un peu d'obſcurité dans tout cela. La Comteſſe y dément d'ailleurs ſa façon de penſer. Elle devoit marier *Lucie* à l'agréable *Brillanville*, ſurtout après qu'elle a découvert que cette *Lucie* a l'impertinence d'être aimée du Comte *de Colizan*. Pouvoit-elle mieux punir ſa Nièce qu'en lui enlevant ſon amant, & en lui faiſant épouſer un homme qu'elle ne peut ſouffrir. Ce ſupplice eût été plus cruel qu'un Couvent, & plus conforme au caractère de *la Folincourt*. De plus, le Marquis eût été puni en même-tems & de la même façon que la

Comteſſe. Enfin, *Lucie*, par l'horreur de ſa ſituation, eût intéreſſé davantage : la Pièce en eût retiré plus de mouvement.

Il me reſte à juſtifier, Monſieur, les éloges que j'ai donnés au ſtile & aux détails. Je prendrai quelques échantillons des ſcènes, où le Marquis donne des leçons au jeune Comte. *Frontin* s'en mêle auſſi : » Nous vous » dirons des choſes que nous appre- » nons à très-peu de gens ; & après » cela, je veux vous donner un La- » quais de ma main, un homme uni- » que, aimant le vin, le jeu & les » femmes, ayant toutes les paſſions » des grands hommes ; dont il faudra » vous paſſer quelquefois des ſemai- » nes entières, à cauſe des expédi- » tions où votre ſervice pourra l'en- » gager; mais qui d'ailleurs ſera exact, » qui portera vos habits, votre linge, » ſe ſervira de votre caroſſe, & mê- » me de votre nom, & qui, à table, » derrière votre chaiſe, aura grand » ſoin de rire, quand vous direz quel- » que choſe qui en ſoi ne ſera point » du tout plaiſant ; ... en un mot... » un bijou .... un tréſor .... Quand » vous voudrez, dit le Marquis, je

» vous associe à mon triomphe & à
» ma gloire. Mais écoutez jusqu'au
» bout. Je sentis qu'il falloit com-
» mencer par mettre les femmes de
» mon parti. Je compris que les sou-
» pirs élancés, les yeux larmoyans,
» les phrases interrompues, les mines
» tristes & consternées ne prenoient
» plus; que tout cela n'excitoit au-
» jourd'hui que des ricanemens ou
» de la commisération; que tout ce
» qui est femme, que nous appellons
» du grand air, veut être étourdie
» & non persuadée; qu'il faut assiéger
» les cervelles & non point les cœurs;
» qu'un homme à passion tendre est
» un homme insoûtenable par lui-mê-
» me, & qui devient bien-tôt la
» chouette de toute une société; &
» qu'enfin, dans le monde, on est
» très-dispensé d'avoir du respect &
» de l'estime pour qui que ce soit,
» pourvû qu'on persuade aux autres
» qu'on est soi-même très-fait pour
» en inspirer beaucoup. « Sur ce que le Comte lui demande comment il se tire d'affaire avec les beaux esprits, il n'est pas embarrassé. Il va à une Comédie nouvelle. » Je la trouve
» mauvaise, dit-il, à certains égards;

» j'écoute cependant, ſans faire ſem-
» blant de rien, ce qu'en diſent les
» gens de goût; je vais rendre cela
» dans un ſouper, comme de moi.
» J'établis des thèſes, des propoſi-
» tions, je n'approfondis rien. Si mal-
» heureuſement je trouve en tête un
» homme redoutable & lettré, je
» ricanne, je papillonne, je lâche une
» plaiſanterie détournée. S'il réſiſte,
» je mets en avant une Calèche & des
» chevaux ſuperbes. Ces gens de
» merite là ſont ordinairement peu
» commodes; cet homme n'a rien à
» répondre à mes chevaux; les rieurs
» ſont pour moi, il eſt écraſé ſans
» miſéricorde. «

Il fait ailleurs ſon portrait, & celui de ſes ſemblables : » Beaucoup ſe
» montrer; beaucoup courir; aller
» dans toutes les maiſons de l'univers;
» être amoureux de toutes les femmes
» qu'on trouve ſous ſes pas; jouer le
» coup de foudre, l'homme interdit,
» ſubjugué; être jaloux à propos de
» rien, quereller, ſe plaindre, crier
» à la vexation; déchirer l'une pour
» faire rire l'autre; en tromper le plus
» qu'on peut, cinq ou ſix à la fois,
» ſi cela eſt poſſible, & les tromper

» bien, là, qu'elles n'ayent pas le » petit mot à dire; avoir des procé- » dés... Mais, mais que diable il n'y » a rien de si aisé que tout cela. «

M. *de la Morlière* a hazardé quelques expressions qui m'ont arrêté. La Comtesse en parlant du jeune Comte, dit: » M. de Colizan ne vient point; » *je l'avois arrhé.* « On trouve dans un autre endroit un homme *usagé*, pour dire un homme qui a beaucoup d'usage du monde. J'aurois encore souhaité que l'Auteur se fût dispensé de réchauffer la plaisanterie froide & usée d'un Poëte, logé dans un dongon, *conversant de très-près avec les intelligences de l'air, & très-dégagé des superfluités terrestres.* Outre qu'on ne doit jamais faire un pareil reproche, ce n'est pas l'indigence des Poëtes d'aujourd'hui qui fournit matière à l'épigramme. Presque tous, avec des talens médiocres, sont à l'abri du besoin, ou du moins le paroissent. Les bornes de leur génie & l'étendue de leur amour propre, leur ton décisif, leur mépris pour les grands modèles, leur impertinente confiance dans des succès dûs au caprice, & démentis par la raison, leurs odieuses jalousies, leurs que-

relles risibles, l'orgueil de leurs paroles, la bassesse de leurs actions, la vénalité de leurs Muses, qui chantent sur le même ton le Seigneur & le Fermier : voilà ce qui mériteroit une bonne correction théâtrale. Ajoutez-y la suffisance de leurs Préfaces. Je suis fâché qu'on puisse faire ce dernier reproche à M. *de la Morliére*. L'Avertissement qui précède sa Comédie, m'a paru peu modeste.

Mémorial de Chronologie, &c.

Un homme bien élevé, sans se piquer d'une science profonde, ne peut se dispenser, Monsieur, de connoître les différens Etats de l'Europe, les Princes qui sont assis sur les trônes, ceux qui y touchent de plus près. On pardonne moins à un François d'être, en quelque sorte, étranger dans sa Patrie ; de n'être pas instruit de l'auguste origine du Prince qui le gouverne, de celle des Maisons illustres ou titrées, de ne pas sçavoir distinguer les personnes & les rangs qu'elles occupent. Un Livre portatif qui réuniroit, avec autant de discernement que d'exactitude, les principales branches de l'Histoire, la généalogie des Princes qui regnent aujourd'hui, & celle des Maisons revêtues

de la dignité la plus éminente parmi nous ; un Livre, où l'on s'attacheroit ſur-tout à développer les ſucceſſions obſcures, & à donner une idée nette de toute l'hiſtoire ancienne, couverte de tant de nuages : un pareil Livre ne pourroit manquer d'être extrêmement recherché de ceux même qui ne ſont pas dans l'habitude de lire. Ce ne ſont là, cependant, Monſieur, que les moindres avantages d'un écrit intitulé : *Mémorial de Chronologie Généalogique & Hiſtorique, pour ſervir de guide dans la lecture de l'Hiſtoire tant ancienne que moderne.* Ce petit ouvrage, imprimé dans un format extrêmement commode, renferme la ſucceſſion des principaux Souverains de l'Antiquité & du dernier âge ; celle de la maiſon Royale de Bourbon & de toutes ſes branches, des Princes & des Princeſſes du ſang aujourd'hui exiſtans, des Ducs Pairs & non Pairs, des Chanceliers, des Gardes des Sceaux, des Secretaires d'Etat, & autres Grands de la Cour de France, avec les titres fondamentaux des honneurs dont ils jouiſſent, & l'état actuel de leurs familles. On y trouve encore pluſieurs traits curieux, écha-

pés à la ſagacité de nos Ecrivains les plus célébres ; ces traits ont rapport à nos mœurs anciennes, à nos Loix & à nos Coutumes.

L'Auteur a diviſé ſon *Mémorial* en deux Parties. La première contient tout ce qui regarde l'Antiquité : elle eſt préſentée ici dans un jour où elle n'avoit jamais été miſe. Six titres principaux compoſent toute la diſtribution de cette première Partie. Ces ſix titres ſont : *Hiſtoire Sacrée, premiers Empires d'Orient, premiers Etats de la Gréce, grand Empire des Grecs, derniers Empires d'Orient, & Hiſtoire Romaine.* C'eſt en effet à quoi ſe réduit toute l'Antiquité, & ce Livre a encore un avantage, c'eſt qu'en terminant chaque article, l'Auteur indique par une courte obſervation quel a été le ſort de chaque Etat ; de manière qu'on en voit d'un même coup d'œil le commencement, le progrès & la fin. Si dans le cours de ſa durée, il s'y eſt fait quelque établiſſement relatif à ſa conſtitution ou à ſon Gouvernement, l'Auteur l'obſerve avec la même préciſion.

L'Hiſtoire du dernier Age eſt compriſe dans la ſeconde Partie, qui eſt

accompagnée, ainſi que la première, d'obſervations ſur les faits importans que les différens ſujets amènent. L'Auteur y a inſéré un article très-intéreſſant. C'eſt une eſpèce d'hiſtoire abrégée de la Maiſon de Bourbon, qui, après être ſortie du trône même, s'eſt vûe au moment de toucher à ſa fin, & ſe relevant enſuite avec un nouvel éclat, eſt aujourd'hui en poſſeſſion de trois des plus brillantes Couronnes de l'Europe. L'Auteur ne s'eſt pas borné à expoſer les différentes branches qu'elle a produites, & le ſort de ces branches. Plein des principes de droit ſur leſquels notre Monarchie ſe régit, inſtruit des uſages & des maximes de chaque ſiécle, il a ſuivi cette auguſte Maiſon dans les tems, où tant d'autres Princes du ſang royal mettoient entr'elle & le trône une diſtance, qui ſembloit devoir être éternelle. Il indique les différens honneurs que chacune de ſes branches a reçûs dans ces tems-là mêmes, ſur-tout l'honneur Ducal, ſoit à titre d'hérédité, ſoit par ſimples Brevets. Ces illuſtres exemples [illegible] à la portée de tout le monde, [illegible] nent quel cas on a [illegible]

dignité de Duc, & combien les Maiſons qui en ſont revêtues, doivent s'en tenir honorées.

L'Ouvrage eſt précédé d'un Diſcours Préliminaire, dont la lecture eſt indiſpenſable. On eſt communément arrêté dans l'étude de l'Hiſtoire par deux grandes difficultés au ſujet des Dates. L'une a ſa ſource dans les différentes manières de commencer l'année. L'autre naît de la différence de ce qu'on appelle l'ancien & le nouveau ſtyle. *L'Art de vérifier les Dates*, Ouvrage dont je vous ai rendu compte, avoit levé une partie de ces difficultés. Mais comme les ſçavans Bénédictins n'ont parlé que des différentes manières de dater, uſitées depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, l'Auteur remonte à la première Antiquité. Il expoſe en peu de mots les principes qui peuvent ſervir de règles. Il faut lire abſolument dans ſon Diſcours Préliminaire ce qu'il dit à ce ſujet, ainſi que ſes éclairciſſemens ſur nos titres de Ducs, Pairs & non Pairs, Marquis, Comtes, & autres. Il donne une pareille explication ſur les uſages d'Angleterre & d'Allemagne à cet égard. Je n'ai pas beſoin

de vous en dire davantage, Monſieur, pour vous faire ſentir l'utilité de ce petit Ouvrage, qui ſe trouve à Paris chez *Ballard*, Imprimeur du Roy, rue ſaint Jean de Beauvais. L'Auteur eſt M. l'Abbé *d'Eſtrées*, qui a toujours fait une étude particulière de l'Hiſtoire, de la Chronologie & des Généalogies. Il a acquis une juſte célébrité par ſon érudition dans ce genre.

Je ne ſçai pourquoi on a mauvaiſe idée en général des Vers de Financiers. En voici de la façon d'un Eleve de Plutus, qui pourront contribuer à détruire ce préjugé. Ils ont été préſentés à M. de M***, par pluſieurs perſonnes qui étoient à ſa Terre. Vers à M. M***.

Aimable fille du bienfait,
Qui dans nos cœurs prites naiſſance,
Vive & douce Reconnoiſſance,
Pour le Mortel le plus parfait,
Offrez, dans ce jour d'allégreſſe,
Des vœux, enfans de la tendreſſe,
Et formés par le ſentiment.
Oui, M. .., chaque moment
Que nous paſſons dans cet azile,
De la vertu ſéjour tranquille,
Te rend à nos yeux plus charmant.
Ton eſprit aimable aſſaiſonne,
Tous les biens que ta main nous donne;

Il ſçait prévenir nos déſirs.
La Sageſſe à tes ſoins préſide ;
Ton cœur n'eut jamais d'autre guide,
Ni ta raiſon d'autres plaiſirs.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 16
Mars 1752.

TABLE

DES MATIERES,

DU CINQUIE'ME VOLUME.

HISTOIRE DE TOM JONES OU L'ENFANT TROUVE'. Roman Anglois de M. *Fielding*, traduit en François, par M. *de la Place*. Page 3

L'INFORTUNE' RECONNOISSANT, Stances par M *Gazon Dourxigné*, adreſſées à ſon Couſin M. *Gazon*, Directeur des Monnoyes à Rennes. 22

L'ORPHELINE ANGLOISE, OU HISTOIRE DE CHARLOTTE SUMMERS, imitée de l'Anglois par M. *de la Place*. 24

RECHERCHES HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR LES MIMES ET SUR

LES PANTOMIMES, AVEC DES NOTES, Par M. de R*** de l'Académie d'Amiens. 40

THÉATRE ET ŒUVRES DIVERSES DE M. DE MORAND, Correſpondant Littéraire du Roi de Pruſſe. 55

DISCOURS QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE DE DIJON, EN L'ANNÉE 1750. Sur cette Queſtion propoſée par la même Académie : *Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.* Par M. *Rouſſeau*, Citoyen de Genève. 73

TRADUCTION (en Proſe) DU PREMIER LIVRE DES ODES D'HORACE, par M. R***. de Toulouſe. 100

DISPUTE DES ARMES D'ACHILLE, TIRÉE DU TREIZIÉME LIVRE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE, TRADUCTION EN VERS, par M. le Chevalier de *Cogollin*. 116

LES GÉNIES TUTELAIRES, par M. de *Moncrif*, Divertiſſement compoſé à l'occaſion de la naiſſance de M. le Duc de Bourgogne, mis en Muſique par MM. *Rebel* & *Francœur*, & repréſenté à l'Opera. 129

LA GUIRLANDE OU LES FLEURS

ENCHANTÉES, Acte de Ballet, par M. *Marmontel*, mis en Musique par M. *Rameau*. 132

ACANTE ET CÉPHISE OU LA SYMPATHIE, Pastorale héroïque en trois Actes, à l'occasion de la naissance de M. le Duc de Bourgogne, par M. *Marmontel*, mise en Musique par M. *Rameau*. 138

LA CHRISTIADE OU LE PARADIS RECONQUIS, pour servir de suite au Paradis perdu de Milton. Poëme Epique en Prose, dont l'Auteur, M. l'Abbé de *la Beaume*, n'a encore publié que le Prospectus. 140

EPÎTRE, par M. le Comte *de Cornullier*. 143

ALMANACH HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE DE TOUS LES SPECTACLES, par M. l'Abbé *de la Porte*. 144

HISTOIRE GÉNÉRALE, CIVILE, NATURELLE, POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE, en 15 volumes in-12, par M. l'Abbé *Lambert*. 145

PENSÉES DIVERSES, par M. *Etienne Front Cœuilhe*, Président à l'Election de Périgueux. 161

LA SCULPTURE, Poëme Latin, par le P. *Doiſſin*, Jéſuite, Régent de Troiſième au Collège de Louis-le Grand. 166

NOUVELLE HISTOIRE POETIQUE, en deux Parties, par M. *Hardion*, de l'Académie Françoiſe. 172

DEUX TRAITÉS ABRÉGÉS, L'UN DE LA POESIE, L'AUTRE DE L'ÉLOQUENCE. Par le même. 183

LETTRE de M. *Roy*, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, à M. *Crévier*, Profeſſeur de Rhétorique au Collège de Beauvais. 186

BOUQUET de M. *Roy* pour une Dame appellée *Françoiſe*. 192

POESIES ALLEMANDES de M. *Haller*, Conſeiller & Medecin du Roi d'Angleterre, Profeſſeur de Philoſophie à Gottingue, Membre du Conſeil de Berne ſa Patrie, traduites en Proſe Françoiſe. 194

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE, Fable traduite de l'Allemand en Vers François, par M. *de Rivery*, de l'Académie d'Amiens. 212

LETTRES SUR M. DE FONTENELLE, par M. *Daquin*, Etudiant en Méde-

cine, Fils du célèbre Organiſte. 213

TRAITÉ SUR LA MANIERE DE LIRE LES AUTEURS AVEC UTILITÉ, par M. *du Hamel*, Avocat au Parlement de Metz. 217

PARALLELE DE L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE DANS LES INDES, AVEC LA CONQUETE DES MEMES CONTRÉES PAR TAHMAS-KOULI-KHAN. Par M. *de Bougainville*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Belles-Lettres. 231

VARON, Tragédie par M. le Vicomte *de Grave*, Capitaine au Régiment de Cambiſe. 246

LETTRE de M. *Haller* à M. *de Maupertuis* ſur une brochure de feu M. *de la Mettrie*, avec la réponſe de M. *de Maupertuis*. 255

L'AUTOMNE, à Glycère, chanſon Italienne de l'Abbé *Metaſtaſio*, traduite en vers François. 266

DISCOURS prononcé à l'ouverture des leçons publiques de Langue & de Belles-Lettres Françoiſes, à Copenhague, par M. *Angliviel de la Beaumelle*. 268

ODE ſur la mort de la Reine de Dan-

nemarck, par le même. 278
THEATRE DANOIS, extrait d'un autre ouvrage de M. *de la Beaumelle*, qui a deux titres, dont le premier eſt *Mes Penſées*, le ſecond: *Qu'en dira-t'on?* 280
VIE DE TAHMAS-KOULI-KHAN, extraite du *Voyage en Turquie & en Perſe*, de feu M. *Otter*, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. 289
TACHMAS, Prince de Perſe, nouvelle hiſtorique & tragique. 313
LETTRE APOLOGETIQUE par un Académicien de la Cruſca, nommé *Eſercitato*, contenant la défenſe du Livre intitulé: *Lettres d'une Peruvienne*, pour ce qui regarde la ſuppoſition des Quipos, écrite en Italien à Madame la Ducheſſe *de Saint Cyprien*, par M. le Prince *de Saint Sevère*, & miſe au jour par elle-même. 315
LETTRES D'UNE PERUVIENNE, nouvelle édition avec figures, augmentée de pluſieurs Lettres & d'une introduction. 332
LETTRE qui m'a été écrite de Province par un inconnu, en m'en-

voyant un Logogryphe. 335
LE GOUVERNEUR, Comédie en trois Actes en prose, par M. le Chevalier *de la Morlière*, repréſentée par les Comédiens Italiens. 337
MEMORIAL DE CHRONOLOGIE GÉNÉALOGIQUE ET HISTORIQUE, par M. l'Abbé d'*Eſtrées*. 348
VERS à Monſieur de M*** par M. *Beſſon*, Directeur des Aides à Soiſſons. 353

FIN.